MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80209-1

AUTHOR:

HOUSSAYE, ARSENE

TITLE:

...HISTOIRE DU 41me FAUTEUIL DE...

PLACE:

PARIS

DATE:

1886

Master Negative #

91-80209-1

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

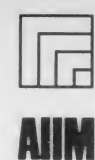
Houssaye, Arsène, 1815-1896.
... Histoire du 41me fauteuil de l'Académie française: Descartes.--Pascal.--Molière.--La Rochefoucauld.--Regnard.--Le Sage.--Saint-Simon.--L'abbé Prévost.--Jean Jacques.--Diderot.--Mirabeau.--André Chénier.--Beaumarchais.--Rivarol.--H. de Balzac.--Béranger.--Alexandre Dumas.--Théophile Gautier.--George Sand.--Michelet.--Saint-Victor.
Paris, Marpon, 1886.
iv, 316 p. ports. 18 cm.

37756

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

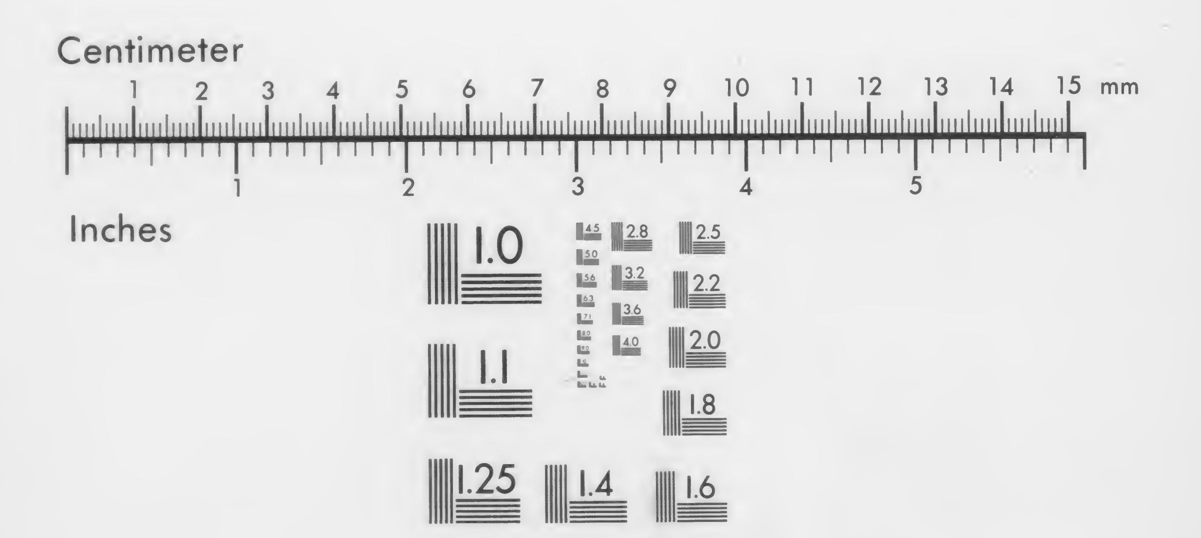
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 9-5-91 INITIALS MT
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202



MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.




SIGILL. M. COLLEGII COLUMBIAE NOVI EBORACI 1754
IN LUMINE TUO VIDEBIMUS LUMEN

HISTOIRE

DU 41[me] FAUTEUIL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

IMPRIMERIE DE ÉMILE COLIN, A SAINT-GERMAIN


POQUELIN
DE
MOLIERE

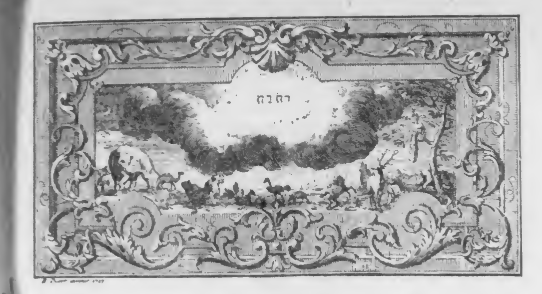
ARSÈNE HOUSSAYE

HISTOIRE
DU
41ME FAUTEUIL
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Descartes. — Pascal. — Molière.
La Rochefoucauld.
Regnard. — Le Sage. — Saint-Simon. — L'abbé Prévost.
Jean-Jacques. — Diderot. — Mirabeau.
André Chénier. — Beaumarchais. — Rivarol.
H. de Balzac. — Béranger.
Alexandre Dumas. — Théophile Gautier.
George Sand. — Michelet. — Saint-Victor.

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
3, RUE RACINE, 3

1886



LES ACADÉMICIENS

DU 41e FAUTEUIL





LES ACADÉMIES

ET

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

Il est étrange qu'en ce XIXe siècle, où l'on écrit l'histoire de tout le monde, — où tout le monde écrit son histoire, — on ne puisse pas trouver un livre sur l'Académie, la seule royauté qui soit restée debout en France sur tant de ruines royales, sans doute parce que l'Académie est une république.

Depuis la création du monde, les hommes n'ont bâti l'avenir qu'avec les ruines du passé. Et que de fois, dans un siècle civilisé, on n'a eu qu'un manœuvre savant pour remplacer l'architecte grandiose d'un siècle barbare ! Le monde est semblable à l'homme qui passe l'automne de sa vie à en regretter le printemps. Malheureusement nous sommes à la seconde moitié de la vie du monde. Nous marchons sur des ossements, nous nous appuyons sur des décombres, nous ne bâtis-

sons qu'avec des débris. — Babylone, Athènes, Rome; — Salomon, Homère, Socrate, Phidias, Apelles, Virgile, Raphaël, Michel-Ange; — grandes cités, grands hommes, qu'avez-vous fait de vos enfants ?

Nous autres, habitants de Paris, nous avons, depuis la Renaissance, qui nous a arrachés à la forêt primitive, nous avons vécu des Grecs et des Romains. Comme les fossoyeurs, nous n'avons chanté que dans les cimetières. Nous n'avions pas la force de vivre de l'avenir, même en suivant notre divin maître Jésus-Christ; nous avons lâchement vécu du passé. Dieu nous avait, comme à tous les peuples, ouvert la porte d'or des moissons vivantes : nous n'avons fauché que l'herbe des tombeaux. Quand Paris a tort ou raison, c'est la faute d'Athènes ou de Rome. Ainsi ce n'est pas Richelieu qu'il faut accuser de la création de l'Académie française, c'est Académus.

A Athènes, il était une fois — ceci n'est pas un conte — un brave homme qui aimait les philosophes sans les comprendre, comme on aime les femmes. Les philosophes de son temps venaient en sa maison boire son vin à pleine amphore; mais, finissant par ne se pas entendre eux-mêmes, ils parlèrent trop haut. Le brave homme, qui voulait vivre de la vie et non de la pensée, conduisit les philosophes dans un verger peuplé d'orangers et de citronniers couverts de vignes, qu'il possédait aux portes d'Athènes. « C'est là, mes amis, leur dit-il, c'est sur cette herbe étoilée, sous ces pampres savoureux, que désormais vous discuterez en toute liberté. N'oubliez pas la parole du sage : « Un philo-« sophe sans jugement est un cheval sans bride. »

Cet homme s'appelait Académus. Les philosophes donnèrent son nom à son verger et s'y réunirent tous les jours à l'heure où le soleil descend vers la mer.

Quels académiciens! Platon, Aristote, Théophraste! Ils allaient, les beaux parleurs, des jardins d'Académus au cap Sunium*.

Belle et fertile académie que celle qui tenait ses séances sous la voûte du ciel, qui avait les dieux de l'Olympe pour présidents, et pour secrétaire perpétuel l'Oubli! On était assez fécond pour vivre le lendemain sans consulter les annales de la veille. Ce ne sont pas ceux qui ont lu Homère qui ont imité Homère. Le peu de souveraine sagesse que les dieux ont, par raillerie, laissé tomber parmi les hommes, ce ne sont pas les académiciens qui l'ont trouvé; le livre le plus savant n'en dira jamais autant que la rêverie au bord de la mer, dans la forêt ténébreuse, sous la vigne qui rit et qui chante. L'amour, ce livre du cœur, n'est-ce pas un poëme plus éclatant que ceux du rapsode grec?

Trouverait-on, en remontant le fleuve du passé, la première académie dans l'arche? Bossuet a dit, sur la foi de Moïse, que « Noé, avec le genre humain, y conserva les arts. » N'y conserva-t-il pas la vigne, ce premier titre de noblesse de toute poésie humaine? Avant Noé, les pasteurs étudiaient et chantaient en chœur à l'ombre des forêts, sur le versant des montagnes ou sur

* Timon embellit les jardins d'Académus de fontaines, de bosquets et de roses. Rien n'était plus beau, jusqu'au jour où Sylla coupa les arbres pour ses machines de pierre.

Si la première académie fut l'école de la sagesse, la seconde fut celle du doute. Arcésilas la fonda, ses disciples la continuèrent à Athènes et à Rome. Je n'ai pas les discours d'Euclide, d'Evandre, ni d'Hégésime. Mais Carnéade a parlé plus haut : il a séduit et entraîné à sa rhétorique voluptueuse les jeunes patriciens; aussi le vieux Caton l'a-t-il banni de la république.

Cicéron avait, près de Pouzzoles, une maison de compagne bien-aimée qu'il appelait l'ACADÉMIE, où il réunissait ses illustres amis pour philosopher et chercher les énigmes de l'art. C'est là qu'il écrivit ses *Academicæ quæstionnes* et son *De naturâ Deorum*.

le sable du rivage. Sémiramis fonda une académie à Ninive, où l'art s'est épanoui en pompes surhumaines. Orphée, Jason, Hercule, Castor et Pollux ont fondé l'académie de la Toison d'or, qui se fût perpétuée si Hélène, comme Ève, ne s'était laissé tenter par la pomme. La Grèce fut tout académie, avant et après Académus; les jeux et les danses, les ateliers et les écoles. Alcibiade et Aspasie, Phidias et Zeuxis, Socrate et Platon. Quelles profanes et doctes académies! Alexandre a conquis l'Asie pour que, dans chaque ville où il passait en conquérant, Aristote fondât une académie. Les Ptolémées n'ont régné sur Alexandrie que pour dédier des loisirs aux académiciens du Bruchium. Auguste transporta la Grèce à Rome et donna à Richelieu l'exemple des académies, car il vivait en familiarité avec Horace et avec Virgile.

L'antiquité biblique, comme l'antiquité païenne, consacre le souvenir de ces réunions de grands esprits et de beaux esprits. Salomon, qui a bâti le temple avec les mains de la foi et les mains de l'art ; Salomon, qui a salué la poésie vivante dans la reine de Saba, a eu une académie profane en son palais sacré. Il fallait illustrer ses jardins et distraire ses femmes. Déjà l'esprit, qui est toujours l'esprit du mal, envahissait la terre.

A l'heure où Salomon fondait l'académie des sept cents femmes, Homère fondait sur l'Olympe l'académie des dieux. Le roi des rois et le roi des poëtes vivaient au même siècle. Pourquoi la destinée, qui aime les contrastes, ne conduisit-elle pas Homère mendiant aux portes d'or du palais de Salomon?

Si on voulait écrire l'histoire des académies en France, il ne faudrait pas oublier celle de Charlemagne. Cette académie, Charlemagne n'en était pas seulement le protecteur, comme le fut le cardinal de

Richelieu de l'Académie française, il en était lui-même un des membres actifs. Il est vrai que cette académie était à la cour et composée de gens de cour, qui, en ce temps-là, étaient toujours des gens d'esprit. La vanité souvent restait à la porte, et la vérité prenait le fauteuil d'honneur. On ne se réunissait pas pour parler de soi, mais pour parler des grands poëtes et des illustres savants qui avaient régné sur le monde. Chaque académicien avait pris un nom célèbre dans l'antiquité et dans le moyen âge. Angilbert, le plus beau seigneur de la cour, prit le nom d'Homère; Alcuin se contenta du surnom d'Horace; Riculphe, archevêque de Mayence, prit le nom d'Amyntas ; l'évêque de Corbie, Adelar, prit le nom de saint Augustin. Charlemagne, qui ne voulait prendre ni le nom de César ni celui d'Homère, alla jusque dans la Bible chercher celui du roi David, pour danser devant l'arche qui renfermait les débris du génie humain.

Quel pouvait être le pseudonyme académique du khalife Haroun, président de l'académie de Bagdad? Voyez-vous passer l'académie errante des Trouvères? Et celle des Cent nouvelles? Et les fêtes décaméronesques de Marguerite de Navarre? Et le groupe doré de messire de Saint-Gelais, directeur des joutes poétiques sous Henri II.

Ce fut tout au milieu du XVI[e] siècle que naquit en France la première académie — académique.

Je n'essayerai point ici de raconter l'histoire de la pléïade. Toute l'histoire de la poésie française au XVI[e] siècle est écrite par un homme qui porte dans la critique la lumière vive de la poésie. J'ai nommé Sainte-Beuve... L'Académie française commence en plein XVI[e] siècle, à ces beaux jours où on vit une troupe de poëtes s'élancer de l'école de Jean Dorat comme du

cheval troyen, selon l'expression poétique de Du Verdier. Jean Dorat fut le Conrart du XVI[e] siècle; seulement il réunissait sous sa main pleine de semailles fécondes Ronsard, Baïf et Du Bellay*. Il réveillait du fond de son tombeau, jeune comme en ses jours de fête, la belle antiquité, tandis que Conrart ne rassemblait devant les cendres froides de son foyer que Chapelain, Malleville et Godeau, des modernes sans lendemain. C'étaient les vivants morts qui succédaient aux morts vivants. Pourquoi Conrart, au lieu de s'élever dans son cénacle contre les hardiesses et les extravagances des vaillants devanciers, ne se contentait-il pas de lire à haute voix l'art poétique de Du Bellay, ce chef d'école tout enivré par la fumée de la poudre et le bruit des clairons, qui harangue ses soldats avec le fier style de l'héroïsme ?

Antoine Baïf résolut d'ouvrir son académie aux gentilshommes et aux belles dames du temps. O métamorphoses de Paris ! c'était dans un hôtel de la Montagne-Sainte-Geneviève. On y étudiait la grammaire et la musique; en dépit de la grammaire, tout poëte de cette académie avait une palette chargée de rayons et de rosée comme Giorgion et l'Arioste. En 1570, Charles IX octroya à ce cercle de beaux esprits des lettres patentes où il déclare que « pour que ladite académie soit suivie et honorée des plus grands, il accepte le surnom de protecteur et auditeur d'icelle. » Soixante-cinq ans après, le cardinal de Richelieu, qui régnait sur le roi Louis XIII, se déclara pareillement le protecteur de l'Académie. Si Charles IX était le vrai

* Autour d'eux on peut grouper Théodore de Bèze, Jacques Tabureau, Guillaume des Autels, Pontus de Thiard, Nicolas Denisot, Louis de Carond, Olivier de Magny, Jean de la Péruse, Claude Butel, Jean Passerat, Remi Belleau, Etienne Jodelle, Masury et Pasquier.

roi de Dorat, de Ronsart et de Baïf, le cardinal était bien celui de Conrart, de Godeau et de Chapelain. Charles IX était un poëte, Richelieu corrigeait Corneille.

Le Parlement et l'Université, qui voulaient avoir le privilège exclusif de faire l'opinion, s'opposèrent, le Parlement par toutes ses forces, l'Université par toutes ses malices, à l'enregistrement des lettres patentes. Mais le roi voulait, il fallut vouloir. Ce ne fut pas la seule fois que le Parlement et l'Université se montrèrent rebelles à l'Académie. Aussi l'Académie s'est-elle vengée à toutes les époques en accueillant les beaux parleurs de l'Université et du Parlement.

Cependant Baïf mourut; Dorat venait de mourir; on était déjà las de chanter l'oraison funèbre de Ronsard, mort depuis quatre ans Il y avait bien encore Desportes et Duperron, dont l'autorité était grande en poésie et en éloquence ; mais ils ne purent sauver l'Académie, arche sainte qui portait les enfants de Ronsard, mais qui fit naufrage sur la mer agitée de la Ligue.

Plus tard, Guillaume Colletet *, un des quarante, écrivit l'histoire de la première Académie, la sœur aînée. Il rappela qu'on y prononçait des discours, mais non pas des phrases « utiles et agréables », comme ceux de la sœur cadette. Il vanta surtout « les discours philosophiques d'Amadis Jamyn, prononcés en présence de Henri III dans cette académie d'Antoine Baïf. Car je sais, par tradition qu'Amadis Jamyn était de cette célèbre compagnie, de laquelle étaient aussi Gui de Pibrac, Pierre de Ronsard, Desportes, Duperron,

* Le père de François Colletet immortalisé par un vers de Boileau, qui est une mauvaise action.

et plusieurs autres excellents esprits du siècle. A propos de quoi je dirai que j'ai vu autrefois quelques feuilles du livre manuscrit de l'institution de cette noble et fameuse académie entre les mains de Guillaume de Baïf, fils d'Antoine de Baïf, qui les avait retirées de la boutique d'un pâtissier, où le fils naturel de Desportes, qui ne suivait pas les glorieuses traces de son père, les avait vendues, avec plusieurs autres manuscrits doctes et curieux, perte irréparable, et qui me fut sensible au dernier point, et d'autant plus que dans le livre de cette institution, qui était un beau livre en vélin, on voyait que le bon roi Henri III, que le duc de Guise et la plupart des dames de la cour allaient à l'académie. Le roi, les princes, les seigneurs et tous les savants qui composaient ce célèbre corps avaient tous signé dans ce livre, qui promettait des choses merveilleuses. »

En cette académie d'Antoine de Baïf on disait des vers, on agitait les questions ardues de la métaphysique, on préludait à l'opéra, enfin on soupait en docte et belle compagnie. Baïf, qui était riche et prodigue, deux inappréciables qualités lorsqu'elles vont ensemble, rima avant La Fontaine la fable *la Cigale et la fourmi* : il était riche comme la fourmi, il vivait comme la cigale.

Le pauvre Colletet parle de cet âge d'or des rimes « avec abondance de cœur, dit si bien Sainte-Beuve, comme si l'eau lui en venait à la bouche. » Voyez : « Le roi Charles IX aimait Baïf comme un très excellent homme de lettres. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignait pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvait toujours en compagnie des muses. Et comme ce prince libéral et magnifique lui

donnait de bon gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelles créations et de *certaines confiscations* qui procuraient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa de tenir en sa maison une académie des bons poëtes et des meilleurs esprits d'alors, avec lesquels il en dressa les lois, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être, et obligea ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'institution écrite sur un beau vélin signé de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis, sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeaient par le même acte de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse académie. »

Une académie comme celle-là, c'était le paradis idéal de la poésie. Avoir pour galerie toute une cour lettrée comme celle de Charles IX et de Henri III! Souper chez un prodigue comme Antoine Baïf! Aussi la renaissance de l'académie fut le rêve de tous les nouveaux venus amoureux des muses. On en a pour preuves, entre autres, une petite brochure intitulée : *Du Dessin d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour.* Mais celui qui écrivait ceci ne fut pas entendu !

Ainsi fut créée la première Académie. Elle ne vécut pas si vieille que l'Académie française, parce qu'elle vivait de philosophie et non de compliments, parce qu'elle ne promettait pas l'immortalité aux hommes, mais l'immortalité aux âmes.

III

« Heureux le peuple dont l'histoire ennuie! » a dit d'Alembert. Voulait-il parler du peuple de la république des lettres qui a vécu à l'Académie française depuis 1629? En effet, l'Académie n'a guère vécu que par les clameurs du dehors; la paix la plus profonde a souvent régné en sa docte enceinte; il semble qu'elle ait éternisé pour elle seule le siècle d'or. Il est vrai qu'un méchant, — qui n'était pas de l'Académie, — a écrit je ne sais où « On n'y va pas chercher le baptême du génie, mais l'extrême-onction. »

En 1629, quelques hommes de lettres, ou plutôt quelques hommes lettrés, se réunirent une fois par semaine pour parler, en familiarité intime, de tout ce qui se passait dans le monde des poëtes et des prosateurs. La philosophie était alors absente, la pensée n'avait point encore envahi la tête de la France. Le cœur de la mère patrie battait doucement aux poésies amoureuses, à la langue d'or et de fer de Ronsard, de Saint-Amant, de Théophile et de Régnier. Et pourtant Malherbe était venu donner à tort et à travers des coups de sa cognée impie dans la forêt touffue pleine de ronces et d'épines, mais peuplée de chênes majestueux. Dans sa fureur aveugle, dans son fatal amour de la lumière, au lieu de frapper les pousses maladives, il avait atteint le tronc sacré des arbres les plus robustes, de ceux-là mêmes qui donnent les plus larges feuilles à la couronne des poëtes.

Ces hommes, qui se réunissent pour se dire la gazette de la semaine, étaient Conrart, Chapelain, Gombault,

Habert, Cerisy, Malleville, Giry, Serisay, Godeau. Conrart donna sa maison et son silence. *Imitez de Conrart le silence prudent.* Il habitait, dans la rue Saint-Martin, un logis assez spacieux, mais meublé par les métaphores de ses amis. Les premiers jours de réunion, on s'asseyait l'un après l'autre, comme naguère chez Malherbe; mais Conrart était moins parcimonieux *; l'hiver, on faisait un bon feu et on soupait; l'été, on ouvrait la fenêtre sur les jardins.

Ces huit amis n'étaient pas, comme on voit, huit poëtes illustres; mais, comme ils n'étaient pas jaloux les uns des autres, leur amitié fut inaltérable. C'était pour eux comme un devoir sacré que d'arriver à l'heure les jours de gala intellectuel. Quand l'Académie était dans tout son éclat, cinquante ans après, La Fontaine prenait le plus long. Aujourd'hui, que d'académiciens qui n'arrivent pas à l'heure ou qui même n'arrivent pas du tout!

Ces réunions chez Conrart étaient donc la Gazette de la république des lettres; on y discutait sur Ronsard et sur Malherbe; on y lisait des stances et des sonnets; Chapelain y parlait de la *Pucelle;* Godeau, de la *Magdeleine*. On s'exerçait au steeple-chase de la rime. Malheureusement la fatale influence de Malherbe avait atteint ces beaux esprits. Ils admettaient la règle, le jeûne, et même le cilice. Ronsard et Régnier avaient compris que la Muse se devait nourrir aux mamelles fécondes de la mère nature; ils voulaient que, pieds nus et cheveux au vent, elle allât en toute liberté par les

* On se souvient que Malherbe, à qui M. de Saint-Marc voulait conter quelque chose, lui dit en le menant vers la porte : « Ce que vous me diriez ne vaut pas deux sous, et vous me brûleriez pour six blancs de lumière. »

vallées luxuriantes, effeuillant toutes les fleurs de ses mains distraites, mordant à tous les fruits de sa dent gourmande, s'enivrant de rayons et de rosées, comme une cavale altière qui va bride abattue à tous les horizons, ou comme une abeille étourdie qui oublie la ruche. Les écoliers de Malherbe avaient apprivoisé la poésie altière et sauvage; ils avaient noué sa chevelure flottante, vierge jusque-là des morsures du peigne; ils avaient chaussé d'un brodequin étroit son pied de Diane chasseresse. Au lieu de lui laisser le ciel et la terre pour patrie, ils l'avaient cloîtrée dans un jardinet clair-semé d'arbres rabougris et d'ifs en quinconce. Ce jardinet, c'était la chambre de Conrart. Et Conrart était si convaincu qu'il fallait « atteler le génie au char de la raison, » ce char trop souvent embourbé, qu'il ne prenait la plume qu'après avoir ruminé son enthousiasme et son inspiration durant sept ou huit années *. Malherbe n'avait-il pas donné l'exemple, en rimant des stances pour consoler un ami qui avait perdu sa femme, mais si lentement que le mari était remarié avant la troisième stance! Aussi tout le bagage poétique de Conrart se compose-t-il du vers de Boileau, qui revient toujours à l'Académie, en manière de refrain.

Une fois à l'Académie les gens de lettres ont presque tous inscrit ce vers sur leur chapeau. Le génie est un chercheur d'aventures, né libre, en pleine nature, illuminé d'un vif soleil, enivré d'air et d'espace, habitant tous les mondes connus et inconnus, la cité bruyante et la forêt vierge, la terre qui porte ses pieds, le ciel où il lève son front. Il ne peut vivre en compa-

* « Le bonhomme Malherbe m'a dit plusieurs fois qu'après avoir fait un poëme de cent vers ou un discours de cent feuilles, il fallait se reposer dix ans tout entiers. » BALZAC.

gnie du goût timide et de la raison craintive, condamnée au dictionnaire perpétuel, comme un grammairien.

Le pauvre Conrart, fondateur, sans le savoir de l'Académie française, avait la goutte : il lui sera beaucoup pardonné. La goutte de Conrart n'a jamais quitté l'Académie. Quand la gloire pose sa couronne de chêne sur le front du poëte, la goutte le prend souvent par le pied.

Les amis de Conrart n'étaient guère plus prolixes. Habert a écrit un petit poëme le *Temple de la Mort*, sans effroi et sans couleur; Gombault, qui a vécu près de cent ans, a publié un volume de poésies. Selon Conrart, « il fut admiré de tous ceux qui, comme lui, avaient sacrifié aux Muses et aux Grâces! » Cerisy a paraphrasé quelques psaumes et a chanté la *Métamorphose des yeux de Philis changés en astres*. Il faut dire aussi, à sa louange, qu'il fut chargé de *jeter quelques poignées de fleurs*, selon l'expression du cardinal, sur les observations de l'Académie touchant la versification du *Cid*.

Serisay, le premier directeur de l'Académie, n'a rien imprimé. Son œuvre se compose d'une épitaphe celle du cardinal de Richelieu, Giry n'a pas même composé son épitaphe.

C'étaient là des gens d'esprit qui dépensaient leur verve au coin du feu ou à la fenêtre de Conrart. Que de gens d'esprit, au dix-neuvième siècle, qui regretteront un jour d'avoir écrit cent volumes, d'avoir versé au public une rivière dans une coupe de vin! Les œuvres complètes avec variantes et annotations, de Conrart, Habert, Gombault, Cerisy, Serisay, Giry, seraient renfermées en un volume. Malleville a produit tout un volume à lui seul, mais son œuvre ne se com-

pose guère que de la *Belle Matineuse*, le fameux sonnet qui a mis en émoi la ville et la cour *. Ce sonnet, c'est tout Malleville : il avait les ressources d'un esprit qui ne s'est nourri ni de la pensée ni du sentiment, — sa poésie n'a ni force ni saveur, mais elle est vêtue comme une reine. — comme une reine de théâtre.

Qu'importe s'il a fait un sonnet sans défaut : Boileau pensait au sonnet de Malleville et au poëme de Chapelain en écrivant : *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.*

IV

J'ai dit que Conrart était le fondateur de l'Académie française; je dois dire que Godeau en fut la cause. Les petites causes font les grands événements. Il étudiait en province avec la belle fureur des vers. Il envoyait de temps à autre ses essais à son cousin Conrart, le priant de lui donner son avis. Conrart invita un jour ses amis

* La *Pucelle* vaut presque le sonnet de Malleville On s'obstine à condamner Chapelain par défaut, sans lire son poëme. Chapelain est un peintre éminent, qui ébauche largement et dédaigne le fini. Boileau disait de lui : « Que n'écrit-il en prose? » Mais les vers de Chapelain sont-ils bien inférieurs à ceux du législateur? Il ne faudrait pas citer l'ode sur la prise de Namur après ce fragment tout cornélien du poëte de la *Pucelle* :

> Tel est un fier lion, roi des monts de Cyrène,
> Lorsque, de tout un peuple entouré sur l'arène,
> Contre sa noble vie il voit de toutes parts
> Unis et conjurés les épieux et les dards;
> Reconnaissant pour lui la mort inévitable,
> Il résout à la mort son courage indomptable;
> Il y va sans faiblesse, il y va sans effroi,
> Et, la devant souffrir il veut mourir en roi.

à venir faire la lecture des poésies de Godeau en son logis de la rue Saint-Martin. Cette première réunion fut si animée qu'on se sépara en promettant de se réunir encore. Godeau vint lui-même se joindre à ses juges. C'était au beau temps de l'hôtel Rambouillet, cette autre académie plus vivante et non moins célèbre. Godeau fut des deux*. Corneille a fait son éloge comme poëte en lui prenant des vers qui ont été admirés dans *Polyeucte*.

Cependant l'Académie se bornait à neuf membres, qui s'étaient promis de garder le secret, afin que les importuns ne vinssent pas à ce banquet intellectuel. Le bonheur se cache. Aussi les premiers académiciens, qui étaient des philosophes, cachaient-ils leur bonheur, revenus qu'ils étaient des vanités amères. Mais les poëtes sont des femmes : Malleville allait au cabaret avec son ami Faret**. « S'il en était, » pensa Malleville un soir après avoir bu, ce serait le conseil des dix. Il révèle aussitôt le secret à son ami. Faret est introduit dans le cénacle à la faveur d'un livre, — l'*Honnête Homme*, — dont il vient faire hommage. On gronda Malleville, mais on souffrit Faret. Ils étaient dix. Or Faret, fier de connaître si docte compagnie, s'en va tout compter à Boisrobert, le poëte ordinaire de Richelieu. Dès que le cardinal sut l'histoire mystérieuse du cénacle, comme il avait la vanité de mettre le pied

* Il était tout petit : mademoiselle de Rambouillet lui donna l'office de son nain. Godeau ayant paraphrasé en vers le *Benedicite: omnia opera Domini, Domino,* il dédia son œuvre au cardinal de Richelieu, qui le nomma évêque de Grasse, pour avoir l'occasion de laisser un bon mot à la postérité : « Monsieur l'abbé, vous m'avez donné *Benedicite*, et moi je vous donnerai *Grasse*. » O postérité!

** Il était homme de bonne mine, grand ami de Molière et de Saint-Amant, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché. » PELISSON.

partout pour arriver à l'immortalité, il dépêcha Boisrobert vers la rue Saint-Martin, avec la prière d'amener les gens du cénacle dans son palais. Boisrobert s'acquitta avec joie de cette mission; il s'imaginait qu'il allait trouver chez Conrart des gens touchés de la sollicitude du cardinal; mais il s'aperçut qu'il était entré dans un cénacle de libres esprits, plus préoccupés de vraie éloquence que des dignités de la terre. Il croyait aussi voir de près « un commerce de compliments et de flatteries où chacun donnait des éloges pour en recevoir. » Mais il se trompait de date; il reconnut bientôt, en voyant examiner la *Métamorphose des yeux de Philis changés en astres*, de l'abbé de Cerisy, qu'on y reprenait « hardiment et franchement toutes les fautes jusques aux moindres; il en fut rempli de joie et d'admiration. » Quand le cardinal sut par son ambassadeur que cette assemblée était presque digne des soirées du Portique, il voulut que son bras paternel et jaloux, qui s'étendait sur le cœur et la tête de la France, protégeât cette Académie, qui devait être l'immortelle maison des Muses.

V

Ce que j'aime dans l'Académie française, c'est qu'elle est née sans préméditation, pareille en cela à cette Académie des humoristes de Rome qui tint sa première séance aux noces de Lorenzo Mancini.

On était en carnaval. Les gentilshommes romains, qui alors aimaient du même amour les lettres et les femmes, improvisèrent des sonnets, des canzoni et des comédies dans l'entr'acte des festins et des danses.

A quelques jours de là, on ne se rappela, des noces de Lorenzo Mancini, que les comédies, les canzoni et les sonnets. Tous les beaux diseurs, qui avaient lutté par l'esprit à ce festin tout littéraire, se réunirent, en regrettant qu'un autre Lorenzo Mancini ne les invitât pas à ses noces. En effet, pour égayer un peu les fêtes de l'esprit, il faudrait toujours les encadrer dans les fêtes de l'amour.

L'Académie des humoristes n'en fut pas moins fondée, ayant pour devise une nuée qui tombe en pluie fertile. Elle écrivit sur son fronton ces trois mots du poète Lucrèce : *Redit agmine dulci.*

L'Académie française ne vint pas au monde si gaiement. Toutefois son origine est toute parfumée d'un poétique souvenir. « Quand ils parlent aujourd'hui de ce temps-là, dit Pelisson plus d'un demi-siècle après, quand ils parlent de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autre loi que celle de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits a de plus doux et de plus charmant. » Et pourtant s'ils se goûtaient eux-mêmes, c'était un médiocre régal.

C'est la plus belle page de l'Académie, c'est la plus belle page de Pelisson, son historien *.

* L'historien de l'Académie a encore des pages qu'il faut citer pour l'honneur du cardinal et pour l'honneur de l'Académie. L'article 5 des statuts portait : *Chacun des académiciens promet de révérer la vertu et la mémoire de Monseigneur leur protecteur.* Or Richelieu biffa cet article d'un trait de plume, ce qui était un triomphe de l'orgueil sur la vanité.

Le discours d'ouverture ou plutôt de fondation fut présenté au cardinal, qui y fit quelques corrections. Il fut décidé qu'on suivrait les corrections. « Seulement, dit Pelisson, par une liberté assez louable dans

Cependant, comme Lorenzo Mancini, Conrart se maria. Conrart n'était pas de ceux qui se donnent tout entiers à la Muse. Il avait raison, car la Muse, de son côté, ne se donnait pas à lui.

Le brave homme, tout enchanté qu'il fût d'avoir peuplé sa maison par toute une académie, vint à songer que le babil d'une femme serait plus doux à son cœur. Il prit donc une femme, non pas une femme savante, mais une femme qui fut bientôt toute son académie et qui ne savait dire que ce vers : *Je vous aime, Conrart, c'est toute ma science.*

Étrange contraste ! L'Académie des humoristes naquit aux noces de Lorenzo Mancini ; l'Académie française faillit trépasser aux noces de Conrart. Sans doute tous ses amis y étaient, mais là il n'y eut ni sonnets, ni canzoni, ni comédies. Hormis Conrart et sa femme, tout le monde était triste, car on pressentait que c'était la dernière fois qu'on se réunissait chez Conrart. En effet, qui oserait maintenant aller troubler ce duo harmonieux, ce divin tête-à-tête de l'homme qui sait tout et de la femme qui ne sait rien ? C'en était fait des bonnes causeries que parfumait le souper de Conrart, car on soupait çà et là chez Conrart. Certainement on y disait des vers, on y débitait de la prose, on y confiait ses desseins et ses rêves, on y parlait de l'avenir de la langue française ; mais, pourquoi ne pas le dire ? le souper devant un bon feu répandait son arome dans l'imagination de tous ces beaux esprits. Une fois Conrart

un temps où toute la cour était idolâtre de ce ministre et où c'eût été un crime que d'oser lui contre-dire, il fut arrêté, sur deux de ces endroits, qu'il serait supplié de dire s'il voulait absolument qu'on les changeât, parce que son apostille était conçue en termes douteux. »

Noble protestation en faveur de cette liberté de l'esprit dont l'Académie se souvient toujours à propos !

marié, *ci-gît Conrart*. Pour les autres, il y avait encore une académie, mais une académie où l'on ne souperait plus !

Et, en effet, oncques depuis on n'a soupé à l'Académie. On a bien donné à chacun des Immortels un jeton de présence pour qu'ils allassent souper chez eux. Mais qui n'a regretté le souper de Conrart ? Conrart qui pouvait dire à ses amis, comme Platon à ses disciples : Buvez et mangez ; ce pain c'est notre pensée ; ce vin c'est notre esprit.

Au temps des soupers de Conrart, Malfilâtre eût trouvé à souper. Et Gilbert n'eût pas écrit ce beau vers : *La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ;* et Hégésippe Moreau n'eût pas écrit à l'hôpital ses strophes sur Gilbert :

> Sur ce grabat chaud de mon agonie,
> Pour la pitié je trouve encor des pleurs ;
> Car un parfum de gloire et de génie
> Est répandu sur ce lit de douleurs...

Si l'Académie de Conrart se fût perpétuée, les jeunes poëtes auraient toujours trouvé un escabeau au coin du feu et une coupe au bout de la table. Mais l'Académie prit bientôt des airs aristocratiques. Non seulement elle n'invita pas les nouveaux venus, mais elle ne voulut même plus souper en famille, car il y avait déjà deux familles dans l'Académie : les riches et les pauvres, les gens du monde et les gens de lettres, les grands seigneurs et les grands esprits.

Il serait injuste, toutefois, de ne pas reconnaître qu'au XVIIIe siècle plus d'un académicien du banc des grands seigneurs a donné le gîte et le pain à un homme d'esprit comme Piron, ou à un homme de génie comme Jean-Jacques.

Dès que l'Académie salua pour la dernière fois le

seuil hospitalier de Conrart, elle entra dans le labyrinthe des difficultés de toutes sortes : « Si vous vous souvenez, dit Pelisson, d'avoir lu dans quelque poëte la description d'une république naissante, où les uns sont occupés à faire des lois et à créer des magistrats, les autres à partager les terres et à tracer le plan des maisons ; ceux-ci à assembler des matériaux, ceux-là à jeter les fondements des temples, imaginez-vous qu'il en fut à peu près de même en cette première institution de l'Académie. »

C'en était fait des joies sereines de l'esprit ; c'en était fait de la familiarité expansive du coin du feu. On ne se connaissait plus par une longue intimité. Désormais on ne franchirait plus le seuil de l'Académie sans avoir bien habillé sa personne et son style : tout allait y devenir officiel, sentencieux, magistral. On n'oserait plus s'abandonner à sa verve et dire une de ces hardiesses qui montrent l'aube à ceux qui sont encore dans les ténèbres, — Paradoxe aujourd'hui, Vérité demain.

VI

Trois femmes célèbres ouvrirent une académie en face de l'Académie française, dont elles faillirent fermer les portes : l'Académie des beaux esprits, à l'hôtel de Rambouillet ; l'Académie des précieuses, chez mademoiselle de Scudéry ; et l'Académie galante, chez Ninon de Lenclos.

L'Académie des beaux esprits a ses historiens et demande trop d'espace pour la peindre et pour la juger ici, car elle n'est pas jugée. Molière n'y voyait que

mademoiselle Scudéry et Ménage. Il aurait dû reconnaître que si l'esprit français, cet écolier perpétuel, avait appris l'honneur à la représentation du *Cid*, la franchise du bien dire à l'école du *Misanthrope*, c'était dans le salon bleu de la belle Catherine de Vivonne, dans ce cercle tout royal, qu'il avait étudié la bienséance. Bayle, qui n'était pas précieux, le reconnaît de bonne grâce. Corneille, Bossuet, Voiture, Benserade, Condé Sarrazin, La Rochefoucauld, madame de Sévigné, madame de Lafayette, la duchesse de Longueville, toutes les belles, toutes les illustres, s'y rencontraient. Fléchier, dans l'oraison funèbre de madame de Montausier, dit que c'était « une cour choisie, savante, sans orgueil, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice* ; » Saint-Simon lui-même, dont l'esprit n'a vécu que du mal qu'il a dit, a reconnu que « c'était le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec qui il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour **. »

Mademoiselle de Scudéry tenait aussi sa cour plénière. On n'entrait chez elle que sous la figure d'Ibrahim ou d'Artamène, Amilcar ou Herminius, Cléodumas ou Oralyse, Zénocrite ou Célénie, c'est-à-dire toutes les mascarades de ses romans. Malgré les satires de Boileau et les railleries de la cour, mademoiselle de Scu-

* On sait trop que c'était l'anagramme du nom de Catherine galamment composé par Malherbe et Racan.

** Mademoiselle de Scudéry a fait la description de l'hôtel de Rambouillet dans son roman de *Cyrus*, sous le nom de *palais Cléonime* : ce détail ne sera pas inutile pour séparer dans l'esprit des lecteurs, les *cabinets* de ce fameux hôtel des *réduits*, des *ruelles* et des *alcôves*, où, plus tard, s'assemblèrent les coteries, bourgeoises pour la plupart, qui singèrent les femmes de distinction. ROEDERER.

déry sut garder le Parnasse chez elle jusqu'à sa mort. Elle mourut avec le XVIIe siècle, et il se trouva encore un courtisan de sa gloire passée pour écrire sur son tombeau : « Ci-gît la merveille du siècle de Louis le Grand. » Qui le croirait aujourd'hui? elle a réuni autour d'elle, comme autant de points d'admiration, Fléchier, Pelisson, Voiture, Huet, Mascaron, Segrais, Bouhours, jusqu'à madame de Sévigné! jusqu'à madame de Maintenon!

Ninon continua Montaigne et prépara Voltaire. Son esprit fut comme un trait d'union entre ces deux hommes, l'un plus Gaulois, l'autre plus Français, mais tous les deux enfants de la nation, pétris de sa matière et illuminés de son génie. Ninon eut trois cercles très variés : au Marais, où elle fut galante avec le grand Condé et les autres; au faubourg Saint-Germain, qui fut la terre promise de ses débordements : enfin au Marais encore, où elle sauva le passé par la grâce de son esprit, par ses amitiés sérieuses, par son grand art de choisir son monde et de donner le ton à la société polie du XVIIe siècle.

Boileau lui-même était bien plus en pleine académie dans sa maison d'Auteuil qu'à l'Académie française, où il arriva trop tard. La Fontaine, qui prenait le plus long pour aller aux séances de l'Académie, prenait-il le plus long pour voir la Champmeslé*? La belle comédienne avait élu les plus célèbres entre les beaux esprits : Racine, La Fontaine, Fontenelle, tous plus ou moins amoureux, quand M. de Clermont-Tonnerre n'était pas là. Champmeslé secrétaire perpétuel de cette académie marquait les points.

* Il y a un beau mot de Champmeslé à La Fontaine : « Tu fais la cour à ma femme, mais tu ne réussiras pas mieux que moi. »

J'allais oublier une autre académie qui a duré comme l'Académie française, je veux parler de la Comédie française.

Pendant que l'Académie ajustait sa perruque à la Louis XIV, ou plutôt pendant que les Danaïdes de l'Académie versaient avec parcimonie l'éloquence consacrée dans ce tonneau sans fond qui s'appelle le Dictionnaire; pendant que Pénélope faisait et défaisait chaque jour cette toile qui devait habiller la Vérité, la Comédie française sans se soucier des grammaires et des poétiques, levait son masque athénien et versait au parterre ébloui le vin pur de la gaieté et de la philosophie. Que faisaient-ils, pour la comédie, les Quarante académiciens, pendant l'épanouissement de tous ces chefs-d'œuvre que n'a point consacrés l'Académie, mais que la France elle-même a consacrés, ces chefs-d'œuvre qui de Molière à Regnard, de Lesage à Beaumarchais, effacent les comédies grecques et romaines même celles d'Aristophane?

VII

En étudiant les figures illustres des quarante fauteuils en regard de celles du quarante et unième, on voit que l'Académie française n'a pas élu autant de grands hommes qu'elle n'en a laissés à sa porte. Je ne parle ici ni d'Amyot, ni de Rabelais, ni de Marot, ni de Ronsard, ni de Montaigne, ni de Régnier, qui vivants en 1629 eussent été sans doute du quarante et unième fauteuil :

LES 40 FAUTEUILS :	LE 41e FAUTEUIL :
BOSSUET.	DESCARTES.
CORNEILLE.	MOLIÈRE.
RACINE.	PASCAL.
BOILEAU.	J.-B. ROUSSEAU.
FONTENELLE.	BAYLE.
LE PRÉSIDENT HÉNAULT.	SAINT-SIMON.
MARIVAUX.	REGNARD.
LA BRUYÈRE.	LA ROCHEFOUCAULD.
LA FONTAINE.	LE SAGE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.	L'ABBÉ PRÉVOST.
CONDILLAC.	VAUVENARGUES.
GRESSET.	PIRON.
VOLTAIRE.	JEAN-JACQUES.
D'ALEMBERT.	DIDEROT.
CONDORCET.	JOSEPH DE MAISTRE.
CHATEAUBRIAND.	MIRABEAU.
MARMONTEL.	BEAUMARCHAIS.
M. J. CHÉNIER.	ANDRÉ CHÉNIER.
CHAMFORT.	RIVAROL.
LAMARTINE.	LAMENNAIS.
JANIN.	STENDHAL.
SAINTE-BEUVE.	LOUIS VEUILLOT.
RÉMUSAT.	MICHELET.
VICTOR HUGO.	BALZAC.
ALFRED DE VIGNY.	BÉRANGER.
ALFRED DE MUSSET.	THÉOPHILE GAUTIER.
ALEXANDRE DUMAS II.	ALEXANDRE DUMAS I.

Les curieux littéraires pourront continuer cette balance des forces partagées du génie français à l'Académie et hors de l'Académie.

Par les noms mis en regard on peut juger que la force est égale en prose et en vers. Diderot vaut quatre

d'Alembert; Beaumarchais vaut mille Marmontel; mais Voltaire est de marbre et Rousseau est de pierre; et la poésie de Victor Hugo et de Lamartine dépasse de beaucoup la prose de Balzac et de Lamennais, sans compter qu'ils écrivent mieux en prose.

VIII

Fontenelle rappelait à ses confrères de l'Académie le mot de Jésus-Christ à ses apôtres : « Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde. » Et il ajoutait avec son sourire normand et athénien : « Soyons un peu plus mortels, mes frères. »

Pourquoi l'Académie pense-t-elle que le silence c'est la dignité? pourquoi ne descend-elle pas des hauteurs de son Olympe pour nous convier au banquet de son esprit? A peine si elle secoue sur nous une fois l'an les miettes de sa table. Pourquoi l'Académie ne publie-t-elle pas le journal de sa maison? La création d'un journal de l'Académie donnerait une grande autorité à ce corps illustre. Tant de victoires individuelles, qui sont perdues parce que le chef suprême manque à l'armée, seraient des conquêtes pour l'esprit français et pour l'Académie. Nul ne s'endormirait dans sa gloire; les académiciens tour à tour reparaîtraient sur la brèche; on n'entrerait plus à l'Académie en mettant l'épée au fourreau; on consacrerait l'art nouveau en le reconnaissant; l'Académie, tout en faisant des immortels et en dictant des oracles, ferait des hommes et des œuvres.

Mais ce qui lui donne raison, c'est qu'elle a toujours été l'Eglise du Spiritualisme. C'est par là qu'elle est souveraine. Opposer avec la grande et lumineuse séré-

nité de la Raison, la divinité de l'âme aux moqueries surannées des sceptiques, aux égarements des matérialistes et aux gamineries sérieuses de la Science, ç'a été la vraie gloire et la vraie force de l'Académie française. Elle n'a pas seulement donné des prix d'éloquence et des prix de vertu, elle a affirmé la grandeur de l'esprit humain sous la grandeur de l'esprit divin.







HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL

XVIIe SIÈCLE

I

DESCARTES

1596-1650

Il est encore de par le monde de bonnes gens qui vous disent sérieusement : « Il y en a plus d'un comme Molière qui n'étaient pas de l'Académie. » N'en croyez pas un mot ; c'est là une légende imprimée par des esprits jaloux que l'Académie d'Yvetot n'avait pas daigné recevoir « dans son sein. » Voici l'histoire :

L'amitié et le hasard avaient pour ainsi dire nommé les quarante membres de l'Académie française. On déclara solennellement, sur l'ordre du cardinal de Richelieu, que le nombre ne dépasserait jamais ce chiffre, Richelieu se présentât-il en personne. Cependant, quand les quarante académiciens se furent aperçus qu'ils avaient oublié un penseur déjà célèbre parmi les penseurs, un téméraire esprit qui, dans les solitudes, en face de Dieu lui-même, osait écrire l'his-

toire de l'âme — quand d'autres n'en savaient raconter que le roman, — ils prièrent le cardinal de leur accorder un quarante et unième fauteuil pour cet homme de génie, nommé René Descartes. Richelieu, quoiqu'il aimât mieux les insouciants rimeurs vivant de temps perdu que les âpres et fiers penseurs, n'osa refuser une place au philosophe.

D'ailleurs, il craignit que Descartes, n'ayant pas été appelé au festin des quarante, ne vînt, pareil aux fées oubliées, jeter d'une main vengeresse un mauvais sort sur le berceau de l'Académie.

Quand mourut Descartes on n'eut garde à l'Académie de supprimer ce 41e fauteuil déjà si bien illustré. On décida qu'il serait destiné à tous les glorieux de la poésie et de la prose que l'injustice des hommes ou la malice des choses proscrirait de l'Académie. Les Quarante comprirent que toute grande renommée leur appartenait. Le 41e fauteuil n'était-il pas là pour la cour d'appel en littérature? Voilà pourquoi, bon gré mal gré, tous les grands poètes et tous les grands prosateurs ont été de l'Académie. Peut-être bien que plus d'un qui n'était ni poëte ni prosateur en a été, comme M. de Pompignan ou l'abbé Trublet ; mais ceci ne me regarde pas, car je ne fais pas ici l'histoire des Quarante. Chaque fauteuil vaut bien un volume. Je choisis le 41e.

Descartes aimait la solitude jusqu'à l'exil. Toutefois il consentit à venir prendre place parmi tous ces beaux esprits qui avaient en main le gouvernail sur la mer tumultueuse de l'opinion. Il espérait les convertir à sa foi en lui, même ceux qui ne parlaient que de la foi en Dieu. « Ce sont des esprits enchaînés, j'en ferai des esprits libres. » Et en effet, comme l'a dit un des quarante : « En France, il faut dater de Descartes la vraie liberté de l'esprit. Son image est à l'Académie, parce qu'il fut le maître des maîtres. Or, que leur enseigna-t-il? La loi de la raison, » quand Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » Par la pensée, Descartes entendait aussi le sentiment; il croyait que l'homme ne pouvait s'assurer de son existence, comme de toutes les vérités morales, que par le témoignage qu'il rendait à sa raison. Le cartésianisme est la négation du principe d'autorité en philosophie : « Vous deviez vous souvenir, dit Descartes dans ses *Méditations*, que vous parlez à un esprit tellement détaché des choses corporelles, qu'il ne sait pas même si jamais il y a eu aucun homme avant lui, et qui partant, ne s'émeut pas beaucoup de leur autorité. » Ses vues étaient d'une grande hardiesse, en ce qu'elles menaçaient indirectement l'infaillibilité de l'Église qui repose sur le principe opposé. Mais les représentants de la foi et de la tradition ruinèrent les idées du philosophe sur l'espace et sur la matière : Descartes supposait que Dieu avait donné à la matière un premier mouvement, et qu'elle s'était ensuite arrangée d'elle-même. Ce qui est contraire à la Genèse, où Moïse fait continuellement intervenir l'action divine sur l'œuvre de la création.

Descartes trouva la méditation dans la vie tumultueuse des camps. A la bataille de Prague, tout en allant au feu bon jeu bon argent, il créait sa théorie de l'arc-en-ciel.

Sa jeunesse fut très aventureuse. Faut-il rappeler, entre autres pages singulières, cette histoire des matelots allemands qui, le conduisant en Hollande, tinrent conseil pour savoir s'ils le jetteraient à la mer pour s'emparer de ses dépouilles? Il était absorbé dans ses rêveries, qu'il leur semblait de bonne prise et de mau-

vaise défense. Et déjà ils s'avançaient vers lui, décidés à tout, quand le philosophe, se réveillant tout à coup (car ce beau dessein des matelots ne l'avait pas empêché de continuer son rêve, quoiqu'il comprît la férocité de leur langage), tira sa vaillante épée, courut à eux et les terrifia par son air déterminé. « Tremblez, leur dit-il, nous sommes trois contre vous : Dieu, moi et mon épée. » Il y a là toute une philosophie.

Descartes courut le monde, l'étudiant comme un livre universel toujours ouvert et toujours éloquent. Il n'eut qu'un tort dans ces voyages, ce fut de ne pas voir Galilée. C'était d'ailleurs le tort de Descartes de ne croire ni aux hommes du passé ni aux hommes du présent ; il ne croyait qu'à lui-même ; mais ce qui fut son tort fut sa raison, puisque ce fut sa force.

La première fois que Descartes alla à l'Académie, il prit la parole pour parler de Mathurin Régnier, grand poëte mort trop jeune, qui eût été digne comme lui, René Descartes, d'inaugurer le fauteuil que la célèbre compagnie venait de lui offrir *. On ne saurait trop admirer le pieux souvenir du philosophe pour le poëte : Homère était vengé de Platon.

Descartes continua ainsi : « L'imagination des an-
« ciens et des modernes a peuplé le monde de forêts
« où la raison, quelle que soit sa force, s'égare
« sous chaque ramée et s'enchaîne dans les bran-
« chages Dès que j'ai entrevu la lumière à l'ho-
« rizon, armé d'une hache bien trempée, j'ai donné
« des coups vigoureux à toutes ces plantes para-
« sites qui masquaient notre chemin et répandaient sur
« nous les ténèbres. Il y avait alors mille et mille sen-

* Pourquoi ne parla-t-il pas de Ronsard ? car il a été le Ronsard de la philosophie, moins les inspirations de l'antiquité.

« tiers perdus pour traverser cette sombre forêt de
« l'esprit humain ; nos philosophes, devenus trop sa-
« vants, passaient leurs plus beaux jours à reconnaître
« ces fils du labyrinthe ; moi j'ai pris le grand chemin
« en supprimant tous les sentiers. Car, lorsque j'arri-
« vais à ma vingtième année et que j'eus étudié tous
« ces penseurs qui, avant moi, avaient cherché la
« lumière, j'en vins à cette conclusion, que plus je
« m'aventurais dans le passé, et plus je m'éloignais du
« soleil pour vivre à la clarté douteuse de la lampe des
« morts.

« Je le dis tout haut à cette docte assemblée qui est
« instituée pour habiller la raison de toutes les royales
« parures de la poesie, moi j'arrache à la vérité jusqu'à
« son dernier voile. En vain me dira-t-on : Cette robe
« tout étoilée a été brodée par Socrate, par Platon et
« par Aristote. Ce que j'aime en la vérité c'est la vérité
« toute nue. Je la prends au sortir du puits, et je pars
« avec elle, pour aller du monde connu au monde incon-
« nu ; pareillement j'aime le soleil à son levant, quand il
« se répand en toute lumière, et je n'attend pas pour le
« saluer qu'il ait revêtu son manteau de pourpre et sa
« couronne de nuages.

« C'est en m'éloignant du passé couvert de ruines
« que je me suis ouvert les routes radieuses de l'ave-
« nir. Tout vrai philosophe porte sa conscience en
« soi ; il doit se dépouiller de ses biens et des souvenirs
« de ses études. Ce n'est pas l'armure, c'est l'âme qui
« fait le héros. J'ai donc, sans autre arme que ma
« raison, marqué l'empreinte de mon génie dans le
« livre de la sagesse humaine.

« Ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre
« que je vante pour de l'or et des diamants. Je sais
« combien nous sommes sujets à nous méprendre en

« ce qui nous touche. Mais je serai bien aise de faire « voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai « suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, « afin que chacun en puisse juger.

« J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance. Mais, « sitôt que j'eus tout appris je me trouvai si embarrassé « de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait « n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, « sinon que j'avais découvert de plus en plus mon « ignorance.

« Je ne laissais pas toutefois d'estimer que les lan- « gues sont nécessaires pour l'intelligence des livres « anciens ; que la gentillesse des fables réveille l'es- « prit ; que les actions mémorables des histoires le « relèvent ; que la lecture de tous les bons livres « est comme une conversation avec les honnêtes gens « des siècles passés ; que l'éloquence a des forces et « des beautés incomparables ; que la poésie a des déli- « catesses et des douceurs ravissantes ; que les mathé- « matiques ont des inventions très subtiles ; que les « écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs « enseignements et plusieurs exhortations à la vertu « qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à « gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de « répandre la lumière sur toutes choses.

« Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps « aux langues, et même aussi à la lecture des livres « anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables ; car « c'est quasi le même de converser avec ceux des « autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir « quelque chose des mœurs des divers peuples, afin de « juger des nôtres plus sainement. Mais, lorsqu'on « emploie trop de temps à voyager, on devient enfin « étranger en son pays ; et lorsqu'on est trop curieux

« des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on « demeure fort ignorant de celles qui se pratiquent en « celui-ci.

« J'estimais fort l'éloquence et j'étais amoureux de « la poésie, mais je pensais que l'une et l'autre étaient « des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, peuvent « toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, « encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils « n'eussent jamais appris de rhétorique ; et ceux qui « ont les inventions les plus agréables, et qui les « savent exprimer avec le plus d'ornement et de dou- « ceur, ne laisseraient pas d'être les meilleurs poëtes, « encore que l'art poétique leur fût inconnu *.

« Je révérais notre théologie et prétendais autant « qu'aucun autre à gagner le ciel ; mais j'ai appris, « comme chose très assurée, que le chemin n'en est « pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus « doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent « sont au-dessus de notre intelligence.

« Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, « voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents « esprits qui aient vécu, et que néanmoins il ne s'y « trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et « par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point « assez de présomption pour espérer d'y rencontrer « mieux que les autres ; et que, considérant combien il « peut y avoir de diverses opinions touchant une « même matière qui soient soutenues par des gens « doctes, sans qu'il y en puisse avoir plus d'une seule

* On dit que l'Académie protesta contre cette apologie de l'éloquence naturelle. Je n'en crois pas un mot.

« qui soit vraie, je réputais presque pour faux tout ce « qui n'était que vraisemblable.

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de « sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai « entièrement l'étude des lettres, et, me résolvant de « ne chercher plus d'autre science que celle qui se « pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand « livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à « voyager, à voir des cours et des armées, à recueillir « diverses expériences, à m'éprouver moi-même, dans « les rencontres que la fortune me proposait, et par- « tout à faire réflexion sur les choses qui se présen- « taient, que j'en pusse tirer quelque profit.

« Mais après que j'eus employé quelques années à « étudier ainsi dans le livre du monde, je pris un jour « la résolution d'étudier ainsi en moi-même, ce qui me « réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne « me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes « livres. J'étais alors en Allemagne, je demeurais tout « le jour enfermé seul, j'avais tout le loisir de m'entre- « tenir de mes pensées. Entre lesquelles l'une des « premières fut que je m'avisai de considérer que « souvent il n'y a pas tant de perfection dans les « ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la « main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul « a travaillé. Ainsi voit-on que les bâtiments qu'un « seul architecte a entrepris et achevés ont coutume « d'être plus beaux et mieux ordonnés que ceux que « plusieurs ont tâché de raccommoder, en faisant servir « de vieilles murailles qui avaient été bâties à d'autres « fins.

« Et ainsi je pensai que les sciences des livres, au « moins celles dont les raisons ne sont que probables « et qui n'ont aucune démonstration, s'étant compo-

« sées et grossies peu à peu des opinions de diverses » personnes, ne sont point si approchantes de la vérité « que les simples raisonnements que peut faire natu- « rellement un homme de bon sens touchant les choses « qui se présentent.

« Je ne dirai plus qu'un mot, car quelle que soit « l'œuvre, il faut bien couronner l'œuvre. Mon voyage « dans la vie est fait, messieurs. Je suis parti et je suis « arrivé. A mon point de départ, j'ai dit : *Je pense,* « *donc je suis*. Voilà l'homme. A mon point d'arrivée, « j'ai dit : *Nous ne sommes rien*. Voilà Dieu. »

Devant une telle parole, l'Académie s'inclina et reconnut que celui qui avait été oublié était aussi digne à lui seul que les quarante premiers immortels de fonder une Académie.

Descartes, dans son orgueil, n'a pas voulu méditer dans les palais toujours en ruines de la philosophie, entre l'Olympe et le Paradis, entre le Portique et l'Église, entre le Temple et la Mosquée; il a, d'une main hardie, élevé son château fort avec une pierre indestructible et un marbre vierge, lui qui ne voulait pas bâtir avec les décombres du passé. Le monument apparut grandiose ; mais à peine Descartes eut-il inscrit son nom sur le fronton, que Dieu se railla de l'architecte. Et le monument tomba en ruines ; mais quelles ruines majestueuses !

A ses derniers jours, Descartes a pu s'humilier dans son orgueil et reconnaître que, depuis le commencement du monde, il n'y a d'éternel dans la raison humaine que la raison de Dieu.

Toutefois la raison de Descartes a illuminé de grands esprits : Bossuet, Fénelon, Malebranche, Pascal lui-même ont reconnu Descartes pour leur maître. Et sa philosophie ne répandit pas seulement en France

ses rayonnements et ses ténèbres ; de Spinoza à Hegel, toute l'école allemande y puisa la sève et la fleur du panthéisme et de l'idéalisme.

Après son monument, Descartes eut aussi son abîme ; après un rayon de lumière, il eut aussi ses éblouissements. Rien n'est plus fatal à la raison que la recherche de la raison. Non seulement Descartes se trouva en lutte avec tous les philosophes de son temps, mais encore il se trouva en lutte avec lui-même. Il vint une heure, cette heure mauvaise du soleil couchant de la jeunesse, où il s'imagina avoir perdu son temps. Les ennemis couvraient son ciel de nuées obscures ; on l'accusait de libertinage et de plagiat*. Il était seul pour se défendre, il était seul pour se consoler. Point de femme, point de patrie. La mère n'était plus là pour le rattacher au passé, l'enfant n'était pas venu pour lui faire aimer le lendemain. Il regretta de n'avoir pas caché son nom, il traduisit les paroles de la Bible. « Que n'ai-je écrit mes idées sur les vagues de la mer ! » Ce fut alors qu'il prit pour devise : *Qui bene latuit, bene vixit.*

Descartes allait mourir de chagrin ; son grand esprit déployait déjà ses ailes vers l'infini, quand la reine de Suède, cette philosophie couronnée, appela le philosophe à sa cour. Mais à la cour de Christine, Descartes se trouva seul. Malheur à l'homme seul ! C'est surtout aux philosophes qu'il faut redire ces mots de l'Évangile.

* La Fontaine, qui avait étudié la Sagesse chez Descartes, écrivit alors, en son nom et au nom de la poésie :

Descartes, ce mortel, dont on eût fait un dieu !



II

ROTROU

1609-1650

Dès que la mort de Descartes fut connue, Rotrou et Cyrano de Bergerac se présentèrent pour remplacer au quarante et unième fauteuil. A la même époque, Baro, qui venait de mourir, laissa une vacance au treizième fauteuil. Personne ne se présentait pour celui-là. L'inconnu appelle l'inconnu ; Daujat fut nommé pour succéder à Baro. Pour le quarante et unième fauteuil, il y eut une lutte assez vive.

Cyrano de Bergerac était un humoriste de l'école de Ronsard et de Théophile, un aventurier qui recommençait toujours son voyage dans la lune, un extravagant curieux en ses folies poétiques. Il protestait encore contre la discipline de Malherbe et disait avec mademoiselle de Gournay : « Ils ressemblent le renard, « qui, voyant qu'on lui avait coupé la queue, conseil-« lait à tous ses compagnons qu'ils s'en fissent faire « autant. Ces éplucheurs, ces schismatiques des Muses « ont une poésie précaire ; ils parlent à pointe de four-« chette ; ils vivent d'abstinence avec une grammaire, « non une grammaire de culture, d'accroissement et « d'édification, mais de rebut et de destruction. » Cyrano de Bergerac voulait enfin, comme tant d'autres déjà l'avaient tenté, arracher du tombeau de Ronsard la mauvaise herbe — *mala herba* — qui envahissait son laurier. Mais l'école de Malherbe avait eu la majorité.

On aurait dû admettre Cyrano pour ces mots de Molière qui le pillait comme en pays conquis et qui disait sans façon : « Je prends mon bien où je le trouve. » Mais Cyrano n'avait-il pas d'abord mis la main sur le bien de Molière?

Rotrou l'emporta sur Cyrano parce qu'il avait pour lui son illustre disciple et maître, Pierre Corneille.

La poésie succéda donc à la philosophie. Et quel masque de poëte. Qu'on vienne encore nous parler de l'Apollon du Belvédère comme de la dernière expression du beau illuminé par le génie ! Pour moi, le type du poëte, c'est le marbre de Rotrou au foyer de la Comédie-Française. Que dis-je, le marbre? c'est la vie elle-même, c'est la poésie qui rêve, c'est la passion qui se souvient, c'est l'homme à l'image de Dieu, c'est le symbole de toutes les muses, c'est l'Apollon des modernes. Il n'y a que la figure de Molière, cette âme surhumaine, qui garde toute sa beauté, toute sa passion, toute sa poésie en face du buste de Rotrou.

Rotrou a été l'aurore du soleil-Corneille.

Corneille appelait Rotrou son père, quoiqu'il fût né avant lui, parce que Rotrou l'avait pécédé au théâtre et lui avait pour ainsi dire indiqué les aspirations du sentiment héroïque et chevaleresque.

C'était un grand cœur et un grand esprit; il a fait quarante pièces de théâtre et autant de bonnes actions. Il mourut comme un chrétien du temps de saint Genest. Il était à Paris, pour la mise en scène de *Don Lope de Cardone*, lorsqu'il apprend qu'une fièvre pourprée a envahi Dreux, sa ville natale, où l'appelle son titre de lieutenant criminel, il abandonne sa tragédie et court à Dreux, malgré son frère, qui l'arrache de son carrosse et veut l'emprisonner chez lui. Arrivé à Dreux écrit à son frère : « Quel spectacle! et que faisais-je « là-bas ! Les cloches sonnent pour la vingt-deuxième « personne aujourd'hui ; ce sera pour moi demain peut-« être; mais ma conscience a marqué mon devoir, que « la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Et la plume lui tombe des mains. Et il meurt dans son dévouement. Pour apprendre à vivre, il faut apprendre à mourir. La belle vie et la belle mort! Son œuvre en respire je ne sais quel souvenir fécondant. Aussi la muse tragique a répandu sur sa tombe les mêmes larmes que sur la tombe de Corneille et de Racine.

Quel beau métier c'était alors que celui d'auteur dramatique ! Rotrou vendit aux comédiens *Wenceslas*, son chef-d'œuvre, moyennant vingt pistoles qu'il perdit au jeu le soir même, car il ne faudrait pas s'imaginer qu'il vécût comme un saint. Il avait traversé *la jeunesse en ses orages* comme Mathurin Bégnier, vivant hors de sa famille en enfant prodigue qui s'assied sans vergogne au festin des courtisanes.

Avant d'être un des auteurs en prose et en vers à la solde du cardinal de Richelieu pour composer des chefs-d'œuvre sous ses ordres, il était à la solde des comédiens. Corneille disait plus tard : « Monsieur Rotrou et moi nous ferions à nous deux subsister les saltimbanques. » A vingt ans, Rotrou faisait vivre à lui tout seul une troupe d'acteurs tragi-comiques. « C'est dommage, disait alors Chapelain, qu'un garçon d'un si beau naturel ait pris une pareille servitude.» Comme Molière, Rotrou avait « donné son âme aux comédiens, » c'est-à-dire que le jour et la nuit il leur appartenait, non seulement pour écrire des pièces, mais pour les mettre en scène.

Son compliment à l'Académie fut celui d'un poëte. Descartes avait fait l'éloge de la philosophie, Rotrou fit l'éloge de la poésie :

« Alexandre voyant la statue d'Achille, s'écria : O « Achille! que je te trouve heureux d'avoir eu un ami « fidèle pendant ta vie et un poëte comme Homère « après ta mort! Pour moi, humble parfileur de vers « déjà oubliés, je m'estime trop heureux d'avoir eu « votre glorieuse amitié et de mourir en pensant que « mon maître, celui-là dont le souffle a ranimé les « hommes héroïques du passé, vivra comme Horace « lui-même.

« Ces poëmes sans prix où son illustre main
« D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
« Ont fait de leurs beautés votre oreille idolâtre,
« Et sont à jamais l'âme et l'amour du théâtre. »

Rotrou passa à l'éloge de Descartes et termina ainsi :

« Le poëte ne peut-il pas parler du philosophe? « N'habite-t-il pas le même monde des idées, des sons « et des images? Le poëte n'étudie pas comme le phi« losophe : mais, s'il n'a pas la science, il a la pres« cience. Le cygne était consacré à Apollon; les an« ciens, nos maîtres éternels, lui donnent la vertu de « sentir, de comprendre et de prévoir l'avenir : les « poëtes sont des cygnes. Platon ne dit-il pas qu'il a « reconnu l'âme d'Orphée dans le corps d'un cygne? Et « Pythagore enseigne que les âmes des cygnes vont « au berceau des poëtes. Ainsi la science divine est en « nous; notre âme est le luth sublime où résonnent les « doigts des dieux. Les philosophes sondent les « abîmes, tandis que nous nous élevons sur les som« mets, ils parcourent le monde, nous parcourons le « ciel, ils ont le compas, nous avons les ailes. Mais, « messieurs, ne nous enorgueillissons pas de notre « génie. Vous connaissez l'épigramme de Lucien : « *J'étais autrefois le champ d'Achéménides, aujourd'hui* « *le champ de Ménippe. Et ainsi je passerai de l'un à* « *l'autre; car je ne suis ni à l'un ni à l'autre, mais au* « *destin*. Le génie, c'est le champ d'Achéménides.

« Strabon a dit : « Les poëtes n'ont que la fable « avec eux, les philosophes ont la vérité. » Mais la « fable n'est-elle pas la vérité elle-même, habillée des « splendeurs symboliques? Héraclite voulait qu'on « chassât Homère des collèges; mais Héraclite, bien« tôt puni de cette profanation par la vengeance des « dieux, mourut enseveli dans un fumier. Cependant « lui-même était poëte quand il disait : *Les dieux sont* « *des hommes immortels, et les hommes des dieux mor*« *tels*. »

Si les hommes sont des dieux mortels, certes Rotrou en était un. Jeunesse tumultueuse, cœur tourmenté, esprit fervent, s'il a passé la moitié de son temps dans les tripots, il a veillé de longues nuits dans le recueillement du poëte :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.

Il a créé avant Corneille le drame à la fois héroïque et romanesque de Victor Hugo; et quand il a eu assez longtemps voyagé dans le monde de ses œuvres, il est mort, comme le plus pur de ses héros, attiré déjà vers Dieu par la phalange couronnée des jeunes martyrs :

Ces fruits à peine éclos déjà mûrs pour les cieux.





III

SCARRON

1610-1660

GASSENDI, qui n'avait pas voulu se présenter au quarante et unième fauteuil à la mort de Descartes, parce qu'il avait condamné la philosophie de cet illustre penseur, s'y présenta à la prière de son cher élève Cyrano, qui lui disait de passer avant lui et qui mourut avant l'élection. Gassendi eut pour concurrent Scarron, l'empereur du burlesque.

Gassendi ne craignait pas de chanter la poésie d'Épicure sous le ciel où sont les dieux. Il eût versé sur les lèvres sevères de l'Académie le vin pur de l'amour. Tout en faisant l'éloge de Rotrou, il eût parlé de Cyrano et de Molière, ses disciples : « Cyrano est « tombé en pleine sève, comme la vigne en fleur; mais « Molière va nous consoler avec sa coupe toujours « pleine. »

Gassendi n'a jamais eu foi entière à la science humaine : « Les philosophes qui parlent de l'âme sont « comme ces voyageurs qui racontent ce qui se passe « dans le sérail, parce qu'ils ont passé à Constanti- « nople. »

Il a été le Lucrèce en prose du dix-septième siècle français. Comme le poëte de la *Nature des Choses*, il marchait, contemplant devant lui, noyés dans une lumière un peu froide, ces temples de marbre qu'a bâtis le travail des sages :

Edita doctrinâ sapientium templa serena.

Mais il ne mourut pas comme le Romain, empoisonné par un philtre d'amour! Il tomba dans son travail, consolé de la mort par les souvenirs de sa vie toujours pure! Car lui, le prêtre qui a osé continuer Lucrèce, il aurait pu donner des leçons de morale au cardinal de Polignac, qui a écrit l'*Anti-Lucrèce*.

Si Scarron est arrivé au quarante et unième fauteuil, quand se présentait Gassendi, ça été en s'appuyant sur Françoise d'Aubigné. Savoir bien choisir sa femme, c'est déjà faire un pas vers la renommée.

Scarron*, c'est encore Rabelais brodant des rimes à ses folles imaginations, c'est déjà le sourire lumineux et malin de Voltaire; sans compter qu'il y a bien des petits vers de Scarron dans les petits vers de Voltaire.

Scarron fut d'abord l'abbé Scarron, mais son séminaire fut chez Marion de Lorme ou chez Ninon de Lenclos. Il était né avec un esprit bouffon qui survécut à toutes ses douleurs et qui colora toujours gaiement pour lui les images les plus sombres. Rien ne put combattre cette bouffonnerie innée qui lui donna les airs d'un chef d'école en poésie. En vain sa belle-mère le dépouilla des trois quarts de ses biens; en vain il vécut plusieurs saisons à Rome, ce grand horizon; en vain la mort passa si près de lui qu'elle ne le laissa

* Scarron était d'une famille très ardente aux disputes littéraires. Le père de Scarron était pour Ronsard contre Malherbe; mais les deux frères étaient pour Malherbe contre Ronsard, au risque, dit Scarron, d'être déshérités.

plus debout : il continua à rire et à faire rire autour de lui.

Quand mourut Louis XIII, il se fit porter chez la reine et lui demanda la permission d'être son malade en titre d'office*. Mais Scarron ne resta pas tellement à la cour, qu'il ne fût toujours le Cupidon-Vulcain de cette île de Cythère qui s'appelait la place Royale. Scarron a vécu dans le meilleur monde, y compris Marion de Lorme et Ninon de Lenclos. Il était le bouffon familier de la comtesse de Lude et de la comtesse de la Suze. Il était aimé partout, même à l'Académie, qu'il raillait; il était aimé de tous, même du cardinal Mazarin, qu'il chansonnait. Il ne lui manqua guère que l'amour de sa femme. Et encore Françoise d'Aubigné l'aima, — avec l'amour en moins. — Était-ce sa faute à elle? Si j'étais l'abbé de Voisenon, je dirais « qu'il ne la desservait pas plus que son canonicat. » Si j'étais l'abbé Scarron, je raconterais qu'il eut l'idée une fois, après boire, de commander pour ses vieux jours un enfant à son laquais. D'ailleurs, la jeune Indienne n'était pas une de ces femmes qui cherchent le *mari au triple talent*, réalisé par Henri IV. Elle était née maîtresse du roi et surtout maîtresse de pension. Et encore lui fallait-il un roi vieilli par Montespan et une école attristée par la lourdeur sépulcrale de l'architecture et par les grâces ennuyées d'écolières condamnées au célibat et à la tragédie !

Et pourtant, avant son mariage, on se racontait sa vie romanesque; on la surnommait la jeune Indienne;

* Singulière destinée! Pour parler comme lui, il fit son chemin, parce qu'il perdit ses jambes; ce fut parce qu'il ne pouvait marcher qu'il alla à la cour et qu'il épousa celle qui devint plus tard la femme de Louis XIV.

on se demandait vers quel avenir sombre ou rayonnant s'en irait cette orpheline, si belle quand on la regardait et si belle encore quand on l'écoutait, car elle parlait comme un livre charmant. Elle avait peur du couvent comme du tombeau; elle aimait Dieu, mais dans le rayonnement de la vie; elle ne voulait pas non plus rester vieille fille. Elle comprenait qu'une femme sans dot ne pouvait épouser qu'un bel esprit retiré du monde ou un soldat né pour courir le monde. Elle avait déjà bien assez couru comme cela. Quand Scarron, qui l'aimait comme sa fille, comme sa sœur, — comme une maîtresse idéale, — lui offrit son toit comme pis aller, — elle ne s'offensa pas et se dit sans doute qu'entre elle et Scarron il n'y aurait qu'un mariage d'esprit. Le mariage se fit en saison printanière de 1652. « Quand on dressa le contrat, Scarron déclara qu'il reconnaissait à l'accordée quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très beau courage, une belle paire de mains et beaucoup d'esprit. » Le notaire lui demanda quel douaire il lui accordait : « L'immortalité! répondit-il ; les noms des femmes des rois meurent avec elles, celui de la *femme de Scarron* vivra éternellement. »

Mademoiselle de Pons prêta des habits à la mariée pour le jour des noces. La mariée fut grave et digne. Pendant la nuit, n'ayant rien à faire, elle se promit de transformer le caractère de la maison de son mari. « Je ne lui ferai pas beaucoup de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup, » avait dit Scarron; il s'était trompé. A ce foyer hanté par tout un monde, elle amena la vertu, la vertu qui a dix-sept ans et qui sourit dans sa grâce. Elle était de toutes les conversations et de tous les soupers de la maison; mais, comme dit son historien, « elle imposait le respect sans gêner le plaisir, »

et, selon Madame de Caylus, « elle passait ses carêmes à manger un hareng au bout de la table, parce qu'elle avait compris qu'une conduite moins exacte et moins austère, à l'âge où elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein. »

Dès le lendemain des noces, elle commença le métier de femme savante; ce fut avec une grâce et une réserve dignes de louanges. Elle était tout à la fois l'écolière, le critique et le secrétaire de Scarron; mais, quand il souffrait, elle était là comme quand il débitait de l'esprit. Elle apprenait l'espagnol, l'italien, même le latin; mais elle apprenait aussi la vie. Peu à peu, dans la maison, la royauté de Scarron s'effaça devant l'éclat de la sienne. On ne vint plus pour lui, on vint pour elle *.

Scarron n'était pas plus riche depuis son mariage. Le rôti manquait souvent. Il n'en voulait pas moins vivre en grand seigneur. Il se donnait même, comme Scudéry, des airs de protéger les arts. Une lettre de Poussin nous apprend que, dans la tempête de la Fronde, ce grand artiste peignit deux tableaux commandés par Scarron : sa *Fête de Bacchus* et sa *Fête de l'Amour*. Mignard était un ami de la maison. Scarron lui commandait aussi des tableaux. Il fit le premier et le dernier portrait de madame de Maintenon, en 1659 et en 1694. De ces deux portraits, c'est malheureusement le dernier que nous connaissons. « Robe feuille morte et coiffe dévote. » Mignard l'a peinte en sainte Françoise, noble et digne, mais sombre et chagrine,

* Elle avait, dit son historien, qui connaît bien cette gloire de famille, un charme infini de conversation; et tout le monde sait le mot du domestique qui, un jour, à table, vint lui dire à l'oreille : « Madame encore une histoire, le rôti nous manque aujourd'hui. »

sans que le rayon de sa jeunesse éclairât cette face rembrunie. C'est comme le Voltaire des peintres et des sculpteurs, qui est *le vieillard cacochyme, chargé de quatre-vingts hivers*. Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, — ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, — qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes *.

Madame Scarron vivait chez elle, comme écrivait Scarron à M. de Villette, « elle est bien malheureuse de n'avoir pas assez de bien ni d'équipage pour aller où elle voudrait. » Mais Scarron lui-même la retenait à son lit. Elle s'affermissait de plus en plus dans sa vertu, comprenant que ç'avait été son seul bien et que ce serait son seul refuge.

Villarceaux l'aima-t-il sans qu'elle s'inquiétât de son culte? On a voulu mettre en doute cette vertu presque singulière dans son entourage, mais elle a pour elle cette méchante langue de Tallemant qui dit : « Madame Scarron est bien reçue partout, mais jusqu'ici on ne croit pas qu'elle ait fait le saut. » Y a-t-il eu entre Scarron et Louis XIV quelque trait d'union? Villarceaux, par exemple? Ninon, interrogée sur cette vertu sauvage, répondit : « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je leur ai souvent prêté ma chambre jaune, à elle et à Villarceaux » Or, Villarceaux était dangereux à voir de si près, lui qui était parvenu à enchaîner, dans un château perdu, Ninon trois ans durant, — trois ans durant!

* Il y a encore un portrait de madame Scarron par mademoiselle de Scudéri, qui, sous le nom de Lyriane, le met en scène dans *Clélie*: « On ne pouvait rien lui comparer sans lui faire tort. Elle était grande et de belle taille, mais de cette grandeur qui n'épouvante point. Elle ne faisait pas la belle, quoiqu'elle le fût infiniment. Son esprit était fait tout exprès pour sa beauté. »

Circonstance aggravante! Madame Scarron voyait beaucoup Ninon. Je sais bien qu'elle fréquentait plus l'esprit que la personne, — comme avec son mari, — mais l'esprit a aussi ses jours de curiosité coupable; l'esprit aime à juger le cœur, et il aime à juger sur l'expérience. Madame Scarron, voyant Ninon aimée et recherchée dans le beau monde, après plus de trente ans de folies amoureuses, avait devant les yeux un exemple d'autant plus fatal, que Ninon, livre charmant toujours ouvert, n'avait pas consacré une seule page au repentir.

Mais que nous importe, puisque Scarron était content. Admettons, comme elle l'a dit plus tard à son frère, qu'elle n'a jamais été *mariée*. Croyons-la donc quand elle écrit : « Mon cœur est libre, veut toujours l'être et le sera toujours. » J'aimerais mieux que sainte Françoise d'Aubigné se fût attardée un soir d'été, ne fût-ce que pendant une demi-heure, dans la forêt des passions touffues et mystérieuses, comme saint Augustin et sainte Thérèse; on n'est pas femme si on n'a jamais été *mariée*. Sainte Thérèse disait du diable : « Le malheureux, il ne sait pas aimer? » Je suis tout prêt à plaindre ainsi Madame de Maintenon — si elle n'a pas aimé *.

* C'est elle qui a dit : « Il faut contribuer à la joie du prochain sans y participer. » Cette maxime est toute pleine de ténèbres féminines. Madame Scarron a-t-elle contribué à la joie de Villarceaux avant de participer à la couronne de Louis XIV? Pour parler en gaulois, comme Tallemant des Réaux, a-t-elle sauté le pas avant de sauter les marches du trône?

Si vous voulez savoir mon opinion, je vous répondrai que je n'en sais rien et que je ne soulèverais pas un feuillet pour le savoir. Si vous êtes trop curieux, venez chez moi le demander à madame de Maintenon elle-même, j'ai un portrait d'elle qui la révèle à son insu : cette expression de dignité tempérée par une gorge orgueilleuse, ces yeux fauves et ces lèvres charnues qui ont toutes les aspirations des voluptés royales, sa robe qui « se recourbe en replis tortueux » sur ses hanches abondantes, son simple bonnet du matin qu'elle jettera la nuit par-dessus les moulins du roi; tout dans cette figure exprime que là où les autres ne trouvent qu'une ambitieuse, Villarceaux et Louis XIV ont trouvé une femme.

Scarron mourut en stoïcien après quelques succès bruyants; on l'enterra sous l'épitaphe qu'il s'était faite, et il ne fut plus question de lui. « Il se fit sur cette tombe, dit le duc de Noailles, un long silence. Personne n'osa rappeler son nom devant les destinées qui élevèrent Madame de Maintenon. » L'heure solennelle du règne de Louis XIV venait de sonner, toutes les grandeurs de la France montaient déjà sur le trône.

Il était impossible à l'Académie de méconnaître Scarron, qui était applaudi au théâtre, comme la parade de la comédie de Molière, — Jodelet avant Scapin, — et qui a inventé le roman des comédiens avant Le Sage et avant Gœthe. Les plus rares esprits, La Fontaine et Molière, Voltaire et Beaumarchais, se sont abreuvés au sein de cette muse forte en gueules qui a aussi ses gestes de grandesse espagnole : que dis-je? elle a même ses poésies et ses tendresses. Le Destin et mademoiselle l'Étoile, dans cette cohue de baladins en goguette, n'est-ce pas Roméo et Juliette qui ont tous deux sauté par-dessus le balcon*? N'est-ce pas Didier et Marion Delorme cachant leurs duels et leurs passions derrière le Gracieux et le Taillebras? Ainsi, dans

* Cette railleuse figure de cul-de-jatte éclate de rire à travers les rieurs de l'Olympe comme à travers l olympe de Louis XIV. On dirait, quand on feuillette l'*Enéide travestie* et le *Typhon*, le Méphistophélès du second Faust narguant les Chimères et déshabillant Hélène. Ce n'est pas Daumier qui le premier a fait la caricature du Parnasse et de l'Elysée : c'est Scarron.

« La prose du *Roman comique*, dit Théophile Gautier, est une excellente prose, pleine de franchise et d'allure, d'une gaieté irrésistible, mais ne manquant pas d'une certaine grâce amoureuse et d'une certaine poésie omanesque. »

les tableaux de Jordaëns, ces débauches du crayon et de la palette, parmi les figures enluminées comme celles de la Rancune et de Madame Bouvillon, on voit apparaître un couple amoureux qui ne s'est pas barbouillé dans les vendanges de la kermesse.

Le beau discours que fit Scarron par-devant l'Académie ! Le duc de Coislin le trouva un peu sérieux, Pélisson un peu galant : « Ce n'est pas sa faute, dit Bautru; ce discours a été fait par sa femme et Villarceaux, dans la chambre jaune de Ninon. » Bautru avait peut-être raison. Que pouvaient faire en effet madame Scarron et Villarceaux dans la chambre jaune de Ninon ?

IV

PASCAL

1623-1662

TOUS les honneurs étaient réservés à Scarron : à l'Académie le bouffon eut pour successeur Pascal, et la veuve du cul-de-jatte épousa Louis XIV.

Deux académiciens moururent en même temps, Scarron, du quarante et unième fauteuil, et Tristan l'Hermite, qui occupait le onzième*. M. de la Mes-

* Ce Tristan, qui disait descendre du *compère de Louis XI*, était un gentilhomme encanaillé, qui eut — le croirait-on aujourd'hui, — la gloire d'être nommé le rival de Corneille à propos de trois ou quatre tragédies.



nardière se présenta pour recueillir l'héritage de Tristan ; Pascal se présenta pour succéder à Scarron. Les deux élections eurent lieu le même jour. M de La Mesnardière fut nommé à l'unanimité. Pascal fut élu à la simple majorité. M. de La Mesnardière avait sur Pascal un immense avantage : il n'était pas connu.

Pascal, « cet effrayant génie qui, à douze ans, avec des ronds et des barres, avait deviné les mathématiques, » a presque toujours passé à côté de la vie, comme ont fait d'ailleurs tant de philosophes. — Mais Marie n'a-t-elle pas raison contre Marthe ! et vivre de ce qui est éternel, n'est-ce pas plus vivre encore que de vivre de la mort de chaque jour ? — Que lui importait son carrosse à six chevaux, à lui qui déjà ne sentait pas la terre sous ses pieds ? Que lui importait la femme, à lui qui avait mis sur son cœur l'amulette de l'adoration perpétuelle ? Quel sermon plus éloquent contre l'enfer du désir humain, que sa rencontre avec cette belle mendiante qui lui demandait du pain, et à qui il donna Dieu, la conduisant à son bras dans les ténèbres du couvent, afin que le soleil, ce complice de toutes les damnations, n'éclairât plus pour les regards mortels ce chef-d'œuvre de beauté, qui eût bientôt mendié son pain à la porte de l'amour ! Tout ce qui croit Jésus a pu accompagner au couvent cette Madeleine avant le péché, sans rire de Pascal et sans songer à Joseph ; mais quelle mère, eût-elle appris le devoir maternel à l'école de Marie et de Monique, ne condamnera pas le janséniste impitoyable qui frappait d'anathème les baisers de sa sœur Gilberte, une vraie mère chrétienne, quand elle embrassait ses enfants ?

Si Pascal s'est trompé pour les autres, il ne s'est pas trompé pour lui-même. On devrait toujours imprimer au frontispice de ses œuvres ce blason qu'il s'éta-

donné, lui gentilhomme du Christ, un ciel dans une couronne d'épines, avec cet exergue : *Scio cui credidi!* Je sais en qui j'ai foi,

D'ailleurs, comme le disait Napoléon à Sainte-Hélène, pour tous les héros, la question c'est de bien finir. Pascal avait sacrifié toutes les joies naturelles de la vie ; il en avait subi, avec la pâle volupté du martyre, toutes les angoisses et tous les crucifiements ; mais il commença dès ce monde à jouir de son éternité, d'une main appuyant les pointes ensanglantées du cilice dans les chairs de ce cœur qui n'avait battu que pour Dieu, et de l'autre tenant déjà la palme verte. Socrate avait bu la ciguë avec la résignation du fatalisme antique ; Pascal vida la coupe avec la confiance du chrétien rassuré sur les divines promesses.

Pascal mourut, laissant sa maison à un pauvre, et regrettant chez sa sœur de ne pouvoir mourir dans la maison des pauvres. Ce jour-là l'humanité poussa un grand cri d'espérance en ce dernier cri de Pascal, soldat tombé dans sa victoire : « Joie ! joie en Dieu ! pleurs de joie ! réconciliaiion universelle et douce ; »

Montaigne avait dit : « Que sais-je ? » Descartes : « Je suis. » Pascal s'écria : « Que suis-je? Il a fini comme Platon : « Je sais que je ne suis qu'en Dieu. » Il avait marché, avec le génie qui crée et la science qui se souvient, à la conquête de la vérité : la lumière n'avait lui sur son front que pour éclairer sa faiblesse armée et sa défaite victorieuse.

Bossuet tout entier est sorti de Pascal. C'est le dernier éloge à faire de Pascal, c'est le premier à faire de Bossuet. C'est en effet la même passion pour les cimes élevées de l'intelligence ; mais n'est-ce pas aussi la même pensée voyageant vers les mêmes horizons ?

L'abîme qui effrayait Pascal, c'était l'infini ; il voulait se jeter tout en Dieu ; mais, pour arriver au ciel dans le rayonnement de la lumière éternelle, il voyait l'ombre tomber autour de lui, la nuit du sépulcre, les ténèbres du doute. Le précipice toujours ouvert, c'était la tombe ; il allait y descendre avec l'esprit de Dieu, espérant retrouver le ciel à l'autre point de ce nocturne voyage. Mais si le ciel ne se trouvait pas ! La raison lui poussait un pied, la folie le retenait de l'autre. Pascal n'avait pas osé vivre de la vie que Dieu a faite ici-bas à ses enfants ; il n'avait rien voulu comprendre à la poésie des moissons et des vendanges ; il n'avait pas adoré le Créateur dans la gerbe d'or ni dans la grappe de pourpre : il ne s'était nourri que du pain et du vin spirituels. Aussi ne lui restait-il plus de corps pour son âme. Le château était en ruine, la lumière y vacillait. Pascal n'était pas l'habitant du monde où nous vivons : il vivait en lui et en Dieu, ne respirant pas la sève qui nourrit les hommes, étranger à tout ce qui constitue le drame humain : « Mon humeur, disait-il, ne dépend guère du temps ; j'ai mon brouillard et mon soleil au dedans de moi. »

Ce qui a fait la force et la faiblesse de Pascal, c'est que son esprit est né avant son cœur, c'est qu'il a parlé de Dieu avant d'aimer Dieu. La foi ne l'aveuglait pas d'abord à ce point qu'il dût renoncer à toute autre lumière. Il alluma d'une main hardie le flambeau du raisonnement pour aller, lui aussi, à la recherche de la vérité ; et tandis que Malebrandhe s'égarait sur la route avec son imagination, lui, Pascal, il allait droit devant lui jusqu'au jour où il trouva l'abîme sous ses pas. Mais que de chemin parcouru ! Archimède et Galilée l'avaient salué sur la route ; Démosthènes avait dit : « Voilà l'éloquence qui passe ; » Bossuet écouta le vent qui venait d'effleurer le front de Pascal ;

enfin Molière, qui ne recherchait pas les sublimités du style, mais qui avait une forte religion pour la raison humaine qui raille, ramassa avec ferveur les feuillets épars des *Provinciales**.

Avant Pascal, la prose française n'avait pas encore sacrifié les oripeaux italiens et espagnols; on succédait au règne impérieux de la peinture, on chargeait sa palette avec passion. Pascal, on peut le dire, rejeta souvent le pinceau du coloriste pour le ciseau du statuaire. Son style est du beau siècle de Phidias; à peine s'il étend çà et là sur sa pensée un noble jet de draperie.

Dans ses raisonnements il a presque toujours raison, mais sa raison ne convainc pas toujours, parce qu'elle a un air de despotisme qui irrite l'esprit de recherche.

Pascal ne fit pas un long discours de réception, mais ce discours est inscrit au livre d'or de la sagesse :

« Je viens ici, dit-il à ses confrères, bien plus par « humilité que par orgueil. J'aurais craint, en refusant « de m'asseoir parmi vous, de montrer une pensée « hautaine; ici, on se confond et on s'efface. Je vous « apporte ma foi, rien que ma foi, car il y a longtemps « que j'ai déposé mon esprit aux pieds de Dieu, comme « j'ai déposé mes biens aux pieds des pauvres. Bien- « heureux les pauvres, quels qu'il soient, les pauvres « d'esprit comme les autres ! Il faut n'avoir plus rien « ici-bas, ni esprit ni biens, pour commencer à mar- « quer ses conquêtes dans le royaume des cieux. J'aime « la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. N'ou- « blions jamais que nous aurions pu placer quelque « chose de plus dans le ciel.

« D'autres vanteront les poëtes et les philosophes. Je « ne dirai plus : Un bon poëte n'est guère plus utile « à l'État qu'un brodeur ou qu'un joueur de quilles. « Les madrigaux et les sonnets sont toujours des reines « de village qui ont perdu leur grâce naïve sous les « ornements étrangers.

« On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote « qu'avec de grandes robes, et comme des personnages « toujours graves et sérieux. C'étaient d'honnêtes gens, « qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et, « quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de poli- « tique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'était « la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de « leur vie. La plus philosophe était de vivre simple- « ment et tranquillement.

« Vous dirai-je, si je parle du style, quelles sont les « idéés qui ont lui sur mon chemin ?

« Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et « du réel; mais il faut que cet agréable soit réel. Quand « on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; « car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un « homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon et qui, « en voyant un livre, croient trouver un homme, sont « tout surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam « humane locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature « qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout et « même de théologie.

« La dernière chose qu'on trouve en faisant un « ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la pre- « mière.

« Ceux qui font des antithèses en forçant les mots « font comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la

* Un homme qui a creusé plus profond le lit fécond du style, mais en détournant les sources vives, a dit de Pascal que c'était le créateur du style français et qu'il l'était devenu tout d'un coup : « Dans ces pages éloquentes, vous n'apercevez ni les commencements ni les degrés du génie : le terme est d'abord atteint, la trace des pas est effacée. »

« symétrie. Leur règle n'est pas de parler juste, mais de « faire des figures justes.

« Mais qu'est-ce que le style si on n'a pas été à « l'école de l'esprit de Dieu et du cœur de l'homme? « Salomon et Job ont le mieux parlé : l'un, le plus heu- « reux des hommes, et l'autre, le plus malheureux.

« En entrant à l'Académie, soyons déjà ce que nous « serons à la porte du ciel : n'ayons plus d'ennemis. « Le temps amortit les querelles comme les afflictions, « parce qu'on change et qu'on devient comme une « autre personne. Ni l'offensant ni l'offensé ne sont « plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a ir- « rité, et qu'on reverrait après deux générations. Ce « sont encore les Français, mais non les mêmes.

« Ne l'oublions pas, l'homme n'est qu'un roseau, le « plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pen- « sant ! Il ne faut pas qne l'univers entier s'arme pour « l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour « le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme « serait encore plus noble que ce qui l'a tué, parce « qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, « l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité « consiste dans la pensée. »

Pascal ne voulut pas imprimer ce chef-d'œuvre de sublime simplicité ; c'était inutile, car le lendemain tout le monde le savait par cœur.





V

MOLIÈRE

1621-1673

A Pascal succéda Molière.

Molière, le génie de l'esprit et l'esprit du génie, fut, sans y songer, le philosophe de la raison, comme Pascal celui de la foi. Le théâtre s'ouvrit à côté de l'église, mais c'etait toujours l'esprit français qui succédait à l'esprit français. Celui qui a écrit les *Provinciales* pouvait comprendre celui qui traînait sur les planches Vadius et Trissotin. Tous les deux immolaient à la gaieté des curieux leurs personnages ridicules. Voltaire n'a-t-il pas dit que les meilleures pièces de Molière n'ont pas plus de sel que les premières lettres Provinciales ? Mais Voltaire plaidait pour *Nanine**.

* Molière est peint et sculpté à la Comédie-Française. Qui ne s'est arrêté tout ému devant cette fière et mélancolique figure de marbre qui porte toutes les poésies amères du *Misanthrope?* Quelle distance de Molière à Voltaire! Devant Molière le cœur bat; devant Voltaire le cœur rit. Quand on voit un buste de Houdon, on reconnait l'homme, on reconnaît l'âme. Comme son Molière et son Voltaire nous forcent à la méditation ! Il y a là toute l'image et tout le caractère de deux siècles, dans la physionomie de ces deux hommes, qui ont plus combattu pour l'humanité que tous les héroïsmes de leurs temps. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que Houdon les a faits contemporains de tous les siècles. Molière par la haute moquerie, par la philosophie amère et souriante par le sentiment de la passion et de la mélancolie, Voltaire par le front armé d'idées, par la bouche armée d'esprit. Houdon sculptait d'une main rayonnante : il prenait du génie pour représenter le génie. Molière peint

Molière est le premier mot, — le dernier mot de la comédie en France. On peut inscrire sur son œuvre cette parole moderne : « Le passé tue l'avenir. »

Il eut pour maître un philosophe.

Les œuvres de Gassendi s'appellent Molière, le prince de Conti, Chapelle, Cyrano de Bergerac ; en un mot, c'était un philosophe qui faisait des hommes au lieu de faire des livres. Et pourtant il pourrait revendiquer plus d'une belle page dans les livres de Locke et de Newton.

Gassendi n'avait pas l'orgueil de Descartes. Il n'a point bâti un monument ; il habitait les maisons toutes bâties, disant que d'Épicure à Bacon, ces deux maîtres souverains, le voyageur pouvait trouver plus d'une bonne hôtellerie pour reposer et nourrir son esprit. Gassendi ne niait rien : ni la sagesse antique, ni la sagesse chrétienne, ni la sagesse de son temps ; il ne niait que lui-même, à l'inverse de Descartes, qui niait tout, excepté lui-même. Aussi est-il aujourd'hui et sera-t-il toujours un doux et charmant compagnon de voyage dans les routes ténébreuses de la philosophie. Si Bacon était là, il dirait : C'est mon fils ; Galilée dirait : C'est mon frère, et Newton, le grand Newton : C'est mon précurseur. Il eut pour amis tous les savants, tous les penseurs, tous les philosophes d'un demi-siècle : Campanella, Hobbes, Condé, la reine Christine, le roi de Danemark, le cardinal de Retz, La Mothe Le Vayer, la grande Mademoiselle, des papes et des princes, enfin Molière, qu'il appelait son fils,

est plus vrai que Molière sculpté, — non pour les artistes qui voient la vérité dans l'idéal, mais pour ceux qui ne reconnaissent Molière que dans le bonhomme Molière, — auteur de la farce du *Malade imaginaire*, — ce drame sublime, dirait Shakspeare.

Molière, un autre philosophe qui mit la vérité au théâtre*.

On reconnaît en Gassendi le maître de Molière. Un méchant philosophe lui expliquait la métempsycose : « Je savais bien, dit Gassendi las d'écouter, que, suivant Pythagore, les âmes des hommes, après leur « mort, entraient dans le corps des bêtes, mais je ne « croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps « d'un homme. »

La philosophie protège donc l'œuvre de Molière ; sa comédie rit, mais elle pense. Les *Femmes savantes* et le *Misanthrope* sont l'œuvre du poëte, mais surtout l'œuvre du philosophe. Henriette et Alceste sont moins des personnages humains que la vérité elle-même descendue sur le théâtre du haut des nuages de la métaphysique. Je ne sais pas s'il a fait de la philosophie sans le savoir, mais toute son œuvre porte la marque d'un philosophe. La souveraine sagesse qui a été la raison de son siècle est encore la raison aujourd'hui.

Toutes les philosophies se sont évanouies depuis Descartes : la philosophie de Molière, si profonde et si lumineuse, si humaine et si française, est restée debout ; belle statue de marbre, souriant, sur un piédestal de bronze inaltérable. Elle a parlé, elle parle, elle parlera.

C'est Molière, le premier, qui dans la scène du pauvre, a jeté le grand cri de l'humanité ; don Juan promet un louis au pauvre demi-nu et affamé qui lui demande l'aumône, s'il consent à renier Dieu. Le pauvre répond

* Gassendi avait commencé encore enfant par écrire des comédies, aussi il pensait que Molière était un autre Gassendi qui continuait son œuvre.

qu'il aime mieux mourir de faim. « Va, va, reprend don Juan, je te donne ce louis pour l'amour de l'humanité. »

La liberté de conscience n'a jamais été plus éloquente dans toutes les thèses philosophiques du XVIIIe siècle. Cette mise en scène si hardie en face de celui qui allait révoquer l'édit de Nantes fait de Molière un contemporain de tous les siècles. Il aime le bien pour le bien. Il ne prête pas d'argent aux pauvres pour qu'on le lui rende au ciel ? Il le donne sans idée de salut, parce que l'humanité est aussi une religion.

Que Boileau ne comprenait guère Molière ! « Il y a, disait Molière, un point d'honneur pour moi à ne pas quitter le théâtre. — Bel honneur, s'écriait Boileau, que de se noircir les moustaches et de recevoir des coups de bâton sur les planches ! » Molière était bien inspiré : il est mort héroïquement pour les siens sur le champ de bataille du théâtre.

Tout homme de bien se sent une providence et se dévoue à sa famille humaine.

Quand Molière eut écrit tous ses chefs-d'œuvre, il fut sollicité par Corneille de se présenter à l'Académie. Le fauteuil de Gilles Boileau était vacant. Il n'y avait que M. de Montigny qui se présentât. Racine, élu deux ans après, ne voulait pas passer avant Molière. Mais tout le monde fit comprendre à l'auteur du *Misanthrope* qu'il fallait sacrifier le comédien pour que Molière pût passer le front haut par les portes de l'Académie. Molière était l'âme et la vie de sa troupe, le pain et le vin de la Comédie-Française. Il voulait entrer à l'Académie Molière tout entier pour l'honneur de la comédie. ce qui eût été l'honneur de l'Académie. M. de Montigny fut élu. « Que m'importe ? dit Molière, il me reste le fauteuil des libres esprits ; je me présenterai pour suc-

céder à Pascal, j'y serai protégé par l'ombre de mon cher maître Gassendi*. »

Dans un entr'acte d'une de ses comédies, amèrement déçu, il se présenta donc à l'Académie pour le 41e fauteuil, afin que rien ne manquât à sa gloire ni à la gloire de l'Académie.

Il fut élu par acclamation. Il ne se présentait pas seul : maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, La Calprenède et Dangeau eurent le malheur de lui prendre quelques voix.

Voici un fragment de son discours aux quarante, conservé pieusement aux archives de la Comédie française :

« Si le livre est la pensée, le théâtre est l'image.
« Aussi le théâtre est le tableau visible des battements
« du cœur et des conquêtes de la raison. C'est l'huma-
« nité tout entière qui apparaît dans ses métamorphoses.
« C'est l'homme tel qu'il est, se cherchant ou se fuyant,
« l'homme deux fois homme, parce qu'il est l'idée du
« poëte, traduite par le comédien.

« Le grand comédien ne parle pas, il pense tout
« haut. Il est le symbole le plus éloquent de tous les
« arts : il peint et sculpte pour les yeux, pendant qu'il
« emporte l'âme dans le monde de l'esprit et du senti-
« ment.

« Le théâtre est le foyer consacré de l'esprit français.
« C'est là que s'allume le flambeau de toutes les généra-
« tions ; c'est là que l'homme de Versailles et l'homme

* Molière, né à Paris, fut un enfant de Paris. Il semble qu'il n'ait voulu être qu'un Français de Paris, comme Villon, Regnard, Voltaire, Béranger, Musset. La province n'apparaît dans sa comédie que pour être bâtonnée sous le nom de M. de Pourceaugnac et bafouée sous la figure de la comtesse d'Escarbagnas. Et pourtant c'est la province qui fut le pays natal de son génie Le point de départ pour la comédie de Moléire c'est le Chariot de *Roman comique*.

« de Paris, qui vivent des mêmes idées et des mêmes « passions, viennent lire la traduction éloquente de « leur sentiment héroïque et de leur roman intime; « c'est pour ainsi dire le labyrinthe illuminé où ils « retrouvent le chemin de leur cœur. »

Molière avait raison. On pourra un jour noter page à page, dans le répertoire du Théâtre-Français, le mouvement de l'esprit humain, la révolution permanente des idées et des choses. Cette révolution universelle, ces transformations infinies, ces métamorphoses radieuses ou voilées, le théâtre les fixe au passage, comme un miroir où s'éterniseraient les tableaux qui paraissent et s'évanouissent à sa surface.

Que si l'on voulait avoir une impression profonde, une idée précise, une vision sérieuse du siècle de Louis XIV, il ne faudrait pas secouer la poussière des bibliothèques, exhumer les perruques ondoyantes et les habits brodés; il faudrait fermer tous les livres et s'en aller à Versailles étudier les physionomies du XVIIe siècle dans les portraits de Le Brun, de Champagne, de Le Sueur, de Mignard, de Rigaud et des autres, sans oublier les bustes de Girardon et de Coysevox; après quoi on s'en reviendrait à Paris voir jouer une comédie de Molière: c'est là l'esprit du temps, c'est là le vrai rire et le vrai pleur. *Tartufe*, les *Femmes savantes* et le *Misanthrope*, ce sont les mœurs de la ville et de la cour; tous les détails, toutes les habitudes, toutes les expressions, tous les accents; c'est encore le siècle de Louis XIV en chair et en os. Pendant que tout tombait en ruine; pendant que les tombes s'ouvraient après les cent mille oraisons funèbres, même celles de la royauté; pendant que le monde nouveau écrivait à tout jamais *Ci-gît* sur le vieux monde, le Théâtre Français, qui portait

l'âme immortelle de la nation, se transmettait de main en main le précieux héritage, soit avec la robe à fleurs de M. Argant, soit avec les rubans de Valère, soit avec l'éventail de Célimène, soit avec l'éclat de rire de Toinette, soit avec le fauteuil légendaire où mourut Molière.

Les deux grandes influences du règne de Louis XIV nous apparaissent radieuses au sommet du théâtre. C'est Pierre Corneille qui voulait inspirer la politique de Richelieu et de Louis XIV dans *Cinna*, dans *Horace*, dans le *Cid*, dans *Don Sanche;* c'est Molière, l'enfant rieur du pilier des halles, qui dégageait le trône et l'autel de tout ce qui devait entraîner le trône et l'autel; Molière, ce révolutionnaire sans le savoir, qui était tout à la fois le Voltaire et le Diderot, le Beaumarchais et le Victor Hugo d'une époque où l'on n'avait pas le droit de rien dire, mais où il prenait le droit de tout dire, parce que le génie est un fleuve emporté qui renverse les digues, même quand la digue s'appelle Louis XIV.

Qui oserait nier aujourd'hui que le roi soleil n'ait subi ces deux influences? Louis XIV était jeune: la mâle fierté, le chevaleresque héroïsme, la raison éloquente de Pierre Corneille, n'ont pas vainement traversé cette âme qui a rayonné sur tout un siècle. Les leçons de Molière ont été plus directes encore, car le valet de chambre était le conseiller privé, le philosophe familier, l'ancien fou du roi, qui prend la couronne à son tour et la met sur sa tête pour débiter ces bouffonneries sérieuses, ces énigmes transparentes de la vérité et de la raison.

Le théâtre est l'école du beau et non l'école des mœurs. Le *Qu'il mourût* de Pierre Corneille indique largement à quel sentiment élevé l'art dramatique doit

aspirer. L'art ne peut pas descendre à des leçons de civilité puérile et honnête. Il flagelle les vices, il bafoue les ridicules, il s'indigne des lâchetés; mais il laisse aux moralistes enfantins les sentences des sept sages de la Grèce. Son enseignement est plus élevé : il s'appuie d'un côté sur la poésie, qui est fille de Dieu; de l'autre, sur la philosophie, qui est fille des hommes; et par le culte du beau, par le développement etudié de la passion, il arrive à une moralisation plus haute. Le théâtre de Berquin est l'école des mœurs, le théâtre de Corneille est l'école du beau, le théâtre de Molière est l'école de la raison.

Molière a commencé par bâtir son palais avec le génie capricieux et galant des Italiens et des Espagnols, — un autre Chambord, un autre Fontainebleau. — Mais il vit entrer Mademoiselle de La Vallière aux Carmélites; et, comprenant que les orages du cœur n'étaient plus du règne de Louis XIV, il bâtit pour sa muse un autre Versailles et garda pour lui le poëme de ses larmes. Réaliste comme Plaute, tendre souvent comme Térence, fantasque comme Aristophane dans ses intermèdes, Shakspeare peut-être sans sa maison, au théâtre c'était Montaigne déguisé çà et là sous le masque de Tabarin. Eraste et Lucile n'ont jamais chanté la chanson du rossignol de Vérone*; Tartufe n'est pas démasqué par la main vengeresse qui a découronné Richard III; mais Alceste n'a-t-il pas connu les déchirements de la passion comme Othello!

En traversant tous les jours le roman comique, en jouant tous les personnages, depuis le directeur de

* Mais n'ont-ils pas la poésie intime de l'amour? Ils s'aiment trop pour faire des phrases. Pourquoi chanteraient-ils des sonnets à la lune?

la troupe de Molière jusqu'au valet de chambre de Louis XIV, il trouvait le temps de pénétrer tous les livres et de connaître tous les cœurs, — hormis celui de Mme Molière *. — S'il raillait si gaiement les avocats et les médecins, c'est qu'il aurait pu plaider et signer ordonnance. S'il ne pardonnait pas aux chansons de Mascarille ou au sonnet de Trissotin, c'est qu'il savait Horace par cœur, c'est qu'il y avait dans son cœur un autre Horace.

Quand l'Académie commençait son Dictionnaire, quand Boileau écrivait l'*Art poétique*, Molière trouvait, sans les chercher, la grammaire et la poétique des grands esprits. Son théâtre n'est pas seulement l'école de la raison : c'est l'école du bien-dire. Le dimanche, en manière de récréation, les collégiens vont rire avec leur ami Molière, et il se trouve qu'ils en ont souvent plus appris le dimanche que pendant les six jours de classe. Quel professeur les initierait ainsi soudainement à cette langue nourricière et lumineuse, forte comme Dorine, belle comme Célimène?

Au milieu de toutes les transformations nationales, la comédie de Molière, préservée par son masque qui rit de tout, a bravé tous les cataclysmes, comme la Vérité. La lave ardente des révolutions a tout englouti, tout dévoré, tout châtié; la comédie de Molière a survécu dans sa philosophie, dans sa gaieté, dans son génie, comme ces figures d'Herculanum et de Pompéia, qui après deux mille ans, sont éblouissantes de fraîcheur et de jeunesse, les unes riant en-

* Il n'a corrigé ni Tartufe ni Mme Molière. Il savait bien qu'on ne refait pas la nature humaine avec le génie humain. Chamfort, qui imitait mal Molière, mais qui le jugeait bien, a dit spirituellement : « Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. »

core du beau rire athénien, les autres penchant toujours la tête au souvenir des passions qui ont agité leur cœur.

VI

LE CARDINAL DE RETZ

1614-1679

Les livres ont fait plus d'hommes que les hommes n'ont écrit de livres. Sans Homère, sans l'Achille idéal, Alexandre n'aurait peut-être pas franchi l'Hellespont et triomphé au Granique ; sans Salluste et sans Plutarque, le cardinal de Retz n'aurait jamais couvé les vanités du conspirateur. Et la France aurait eu de moins, beaucoup d'émeutes et un admirable écrivain.

Comment, dans la maison de Gondi, eut-on l'idée de vouer à l'Église « l'esprit le moins ecclésiastique qui fût dans l'univers? » Comment ces parents imprévoyants n'avaient-ils pas deviné tout de suite par quels fantômes était obsédé le futur abbé? Catilina, les Gracques, Rienzi, Lorenzino de Médicis, voilà les modèles que se propose, dès sa première année d'études, ce Florentin-Français pour qui l'on rêvait déjà la tiare de Grégoire VII! Tout au plus eût-il continué Jules II, casque en tête et pistolet au poing. Et encore eût-il regretté sous la tente la Morosina et les soupers de

Sa Sainteté Léon X. Mais pourquoi chercher des semblables à Paul de Gondi dans cette Rome de la catholicité? Ses frères à lui, je les ai nommés, c'est Catilina, « Catilina, dit le président Hénault, avec plus d'esprit, moins grand et moins méchant ; » c'est César encore, le César des premières aventures, voluptueux, endetté, traitre à son pays, charmant en somme comme un fils aîné de Vénus. « J'ai supputé, s'écriait le cardinal de Retz, et j'ai trouvé qu'à mon âge César devait six fois plus que moi. » Et il allait, voulant se remettre au niveau, attachant sa vanité, c'est La Rochefoucauld qui parle, « à sentir qu'il avait un tel crédit et à entreprendre de s'acquitter. »

Cette manie d'imitation, c'est le caractère tout entier du cardinal de Retz. Il se résout, « en six jours, à faire le mal par dessein, » encouragé au crime « par d'illustres exemples, justifiés par les périls dont il faudra supporter les chances. » Pourvu que le rôle soit théâtral, pourvu qu'il y ait lieu de se remuer, d'être éloquent et d'effrayer les femmes, la moralité de l'action importe peu. Dans les affaires privées, et une fois les portes closes, le cardinal de Retz est un excellent homme affectueux et facile. Sitôt que la politique recommence, le frondeur apparaît impitoyable pour ses ennemis, perfide pour ses alliés, peu ménager de la vie humaine, et prêt à brûler Paris pour l'archevêché de Corinthe. « Fidèle aux particuliers, redoutable à sa patrie, » ainsi nous le montre Bossuet, qui l'admirait pourtant et qui l'aimait.

Comment faire, d'ailleurs, pour ne pas aimer ce coureur de femmes qui était né pour hanter aussi les Muses? Tout mal en ordre qu'il fût, il avait de si belles grâces quand il s'occupait de séduire mademoiselle de Scepeaux, mademoiselle des Roches. Et Ma-

dame de Vendôme. Et Madame de Lesdiguières. Et la signora Vendramina. Et les autres !

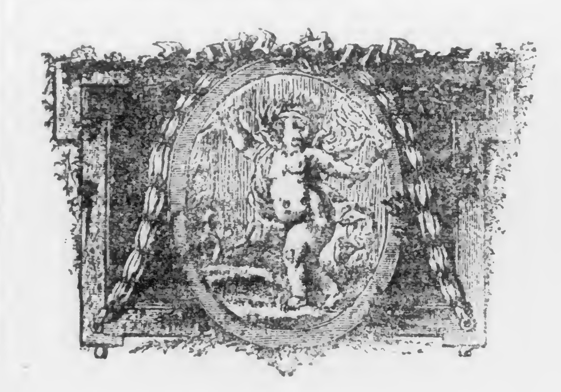
Il ne réussit pas auprès de Mademoiselle de Lavergne : mais il ne s'en souciait guère ; et puis celle qui devait être Madame de La Fayette était trop sérieuse pour se laisser aller à ce charme tumultueux qui prenait tout le monde. Madame de Sévigné elle-même s'y est enchantée. La froide marquise « aux paupières bigarrées » garda toujours pour M. de Retz une amitié violente : elle eut la charge de ses plaisirs, au temps où il ne se plaisait plus à rien, « étant affligé d'une maladie qu'il n'avait pas gagnée, remarque un des historiens de la Fronde, en lisant son bréviaire. » Elle invitait Madame de Grignan à envoyer à l'illustre malade quelques « chamarrures ; » elle convoquait dans cette chambre à coucher : Boileau, Molière, Corneille, tous ces amis du cardinal qui était leur rival en l'art d'écrire.

Les Mémoires de Retz sont mieux que la traduction de cette existence qui débute par les dettes de César et qui se clôt par l'abdication de Cincinnatus, de Dioclétien ou de Charles-Quint ! C'est l'épopée de cette Fronde batailleuse où les grands hommes n'ont pas manqué aux petits événements, où les princesses tiraient le canon derrière les barricades des parlements ! Pascal n'est pas plus concis que Retz ? Saint-Simon n'est pas si coloré ; Hamilton n'est pas mondain et délicat à ce point ! Cette phrase sculptée, qui reproduit avec un contour si net l'esprit de Thucydide et de Machiavel, s'adoucit tout à coup et encadre dans la pleine lumière Madame de Longueville, « cette langueur avec des réveils lumineux et surprenants. » Ce talent merveilleux du portrait n'abandonne jamais Retz ! Et comme il faut regretter les pages plus abandonnées

encore et plus légères où il burinait les annales de ses amours secrètes, pages effacées sur le manuscrit original par la main indignée de quelques religieuses de Lorraine !

Relisons souvent Retz et apprenons dans son livre l'art du style plutôt que la science des révolutions. Quel malheur qu'il n'ait pas laissé plus de ces œuvres qui restent la joie et la leçon des siècles ! Quelle mauvaise fortune, qu'il n'ait pas arrêté sa vie dans les agitations pacifiques de ce quarante et unième fauteuil où nous le devinons, spirituel, agressif, vraiment lettré ! Catilina passe, Salluste reste ! Ce qui a survécu de l'empire romain, ce n'est pas Tibère qui règne, ce n'est pas Thraseas qui complote, c'est Tacite qui surprend l'âme de l'empereur et du conspirateur, pour donner à leur secrète pensée l'éternité de sa parole souveraine.

Retz passa comme l'orage à l'Académie française, pour lui le 41e fauteuil fut une barricade d'où il battit en brèche les sottises officielles.





VII

LA ROCHEFOUCAULD

1613-1680

HUET, dans ses *Mémoires*, dit que La Rochefoucauld refusa de se présenter à l'Académie, parce qu'il craignait de parler en public. Cela semble étrange à ceux qui se le figurent si vaillant dans les guerres de la Fronde et aux pieds de la duchesse de Longueville. S'il refusa, ce fut par fierté.

« Beaucoup d'esprit et peu de savoir, » disait Madame de Maintenon. En effet, La Rochefoucauld ne lisait pas et n'avait pas voulu écouter ses précepteurs. « Les livres, disait-il, je ne connais que ceux-là ! » Et il montrait les hommes et les femmes qui passaient devant lui.

Sa manière de lire inquiéta le cardinal de Richelieu, qui l'éloigna de la cour. On le voit reparaître dans les petites guerres de la Fronde entre Turenne et Condé. La duchesse de Longueville était l'âme de la Fronde, il voulait être l'âme de la duchesse de Longueville. Aussi écrivit-il sur sa bannière ces vers si connus qu'ils le sont trop, — des airs d'orgues de Barbarie :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Deux amants sont deux charmantes bêtes féroces qui cachent leurs griffes sous leurs caresses. Aussi La Ro-



chefoucauld ne fut-il pas longtemps sans parodier lui-même son amour :

Pour mériter ce cœur qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

On sait en effet qu'il avait reçu, au combat de la porte Saint-Antoine, un coup de mousquet qui, pendant quelque temps, le priva de la vue.

Ce fut surtout en *connaissant mieux* Madame de Longueville qu'il apprit à mal parler des femmes. En vain Madame de La Fayette, qui succéda à Madame de Longueville, comme l'amitié succède à l'amour, essaya-t-elle de calmer ce cœur irrité. En vain Madame de Sévigné, qui n'était l'amie de personne, excepté d'elle-même, tenta-t-elle de caresser cet esprit impitoyable. La Rochefoucauld n'en voulut pas démordre et ne lâcha pas sa proie pour un compliment.

A l'Académie, La Rochefoucauld parla de Molière, — deux philosophes, deux railleurs, deux peintres de la vie. — La Rochefoucauld fut surtout un peintre. Dans tous ses tableaux, Diogène chercherait un homme. Et pourtant La Rochefoucauld a peint fidèlement les hommes comme ils les a vus. Mais où les voyait-il? A la cour, — cour galante, hypocrite et vaniteuse, où il y avait un roi, qui se croyait un dieu, beaucoup de gentilshommes qui se croyaient des rois, quelques duchesses et quelques damoiseaux, mais pas un homme, — excepté Molière, — le valet de chambre!

Tant pis pour ceux qui savent *par cœur*, sans les avoir apprises, les *Maximes* de La Rochefoucauld; mais, comme a dit Montesquieu, ce sont les proverbes des gens d'esprit qui ont perdu leur cœur dans la bataille.

Plus d'une fois l'Académie se mordit les lèvres en

l'écoutant, comme ces vieilles coquettes qui, entendant mal parler des femmes, se souviennent qu'elles ont été femmes dans les temps passés.

La Rochefoucauld avait désappris la grâce à l'école de Saint-Cyran; il avait traversé la cour de ces deux jansénistes, Madame de Longueville et Madame de Sablé, sans s'y attendrir; confesseur de l'homme déchu, il oubliait presque la rédemption: Marie ne lui faisait pas pardonner à Ève.

Les *Maximes* viennent après les *Provinciales* comme un réquisitoire contre la race maudite. Pas plus que Pascal, La Rochefoucauld ne veut prendre, pour aller à Dieu le *Chemin de velours* chanté par La Fontaine! Il arrache et foule aux pieds le manteau de pourpre du mensonge et jette l'homme, tout nu dans sa misère et dans sa damnation, aux pieds du Dieu qui ensanglanta le Calvaire. Les *Maximes* ne sont que la Bible du royaume de Satan; mais La Rochefoucauld (sa préface le dit) montrait l'enfer pour faire adorer le paradis.

La Rochefoucauld fit ce discours de grand seigneur où il ne parla que de lui, après avoir dit un mot de Molière, — par humilité:

« Je ne vous parlerai pas de vous-mêmes, messieurs.
« On n'aime point à louer, et on ne loue jamais per-
« sonne sans intérêt. La louange est une flatterie habile,
« cachée et délicate, qui satisfait différemment celui qui
« la donne et celui qui la reçoit: l'un la prend comme
« une récompense de son mérite; l'autre la donne pour
« faire remarquer son équité et son discernement. On
« ne loue d'ordinaire que pour être loué. Et puis il y
« a des reproches qui louent, et des louanges qui mé-
« disent.

« Je parlerai de moi, parce que je ne connais que

« moi. Je ne suivrai pas en ceci cette maxime qui est
« de moi: « On aime mieux dire du mal de soi-même
« que de n'en point parler, » car je dirai du bien de
« moi. Sera-ce du bien, toutefois? Chacun dit du bien
« de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.
« Moi, je dirai du bien de mon esprit, c'est un travail
« plus facile: ceux qui connaissent leur esprit ne con-
« naissent pas leur cœur, et en fin de compte, l'esprit
« est toujours la dupe du cœur.

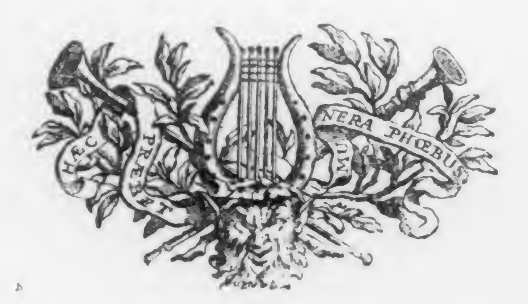
« J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le
« dire: car à quoi bon façonner là-dessus? Je suis con-
« tent qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais,
« ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus
« spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc
« de l'esprit encore une fois, mais un esprit que la
« mélancolie gâte; car, encore que je possède assez
« bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et
« que je ne pense pas les choses fort confusément,
« j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin,
« que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

« J'écris bien en prose, j'écris bien en vers; mais
« je suis insensible à la gloire qui vient de ce côté-là.

« Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose,
« mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu
« trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi,
« c'est que quelquefois, à force de me passionner
« pour la raison, je deviens moi-même fort peu raison-
« nable.

« L'ambition ne me travaille point. Si je suis venu à
« l'Académie, c'est par distraction. Je ne crains guère
« de choses, ni la vie ni la mort. Moi seul, parmi tant
« d'autres, je regarde la mort fixément. Mais n'est-ce
« pas depuis que je suis aveugle que je regarde un peu
« le soleil?

« J'approuve extrêmement les belles passions : elles « marquent la grandeur de l'âme ; et quoique dans les « inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose « de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommo- « dent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, « que je crois qu'on ne saurait les condamner avec « justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat « et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si « jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette « sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas « que cette connaissance que j'ai me passe jamais de « l'esprit au cœur. Et pourtant si je n'ai plus la science « du cœur, comment vivre? L'esprit, messieurs de l'A- « cadémie, ne saurait jouer longtemps le personnage « du cœur. »





VIII

LE GRAND ARNAUD*

1612-1694

A la mort du président de Mesmes, le grand Arnauld se présenta à l'Académie. Ce fut l'abbé Testu qui fut nommé, mais pour consolation l'Académie lui donna le fauteuil de La Rochefoucauld.

On demandait à Arnauld, assis dans le quarante et unième fauteuil, ce qu'il fallait faire pour se former au bon style. « Lire Cicéron, répondit-il. — C'est bien ; mais il ne s'agit pas d'écrire en latin. Comment peut-

* Arnaud et Ménage se disputèrent le quarante et unième fauteuil à la mort de La Rochefoucauld.

Ménage avait écrit contre l'Académie L'Académie l'avait jusque-là dédaigné. « Au lieu de l'exclure, avait dit un académicien spirituel, — il y en a toujours eu, — il faut l'admettre, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser. » On sollicita Ménage à se présenter « Ce ne sera dit-il, qu'un mariage *in extrémis*, qui ne fera honneur ni à l'un ni à l'autre. » Cependant il se présenta, comme pour obéir au vœu de vieille date de la reine Christine, qui s'était tant étonnée de ne pas trouver son cher Ménage à l'Académie.

Ménage avait été redouté par son empire littéraire ; comme Balzac et Boileau, ses jugements passaient dans l'opinion Il a vécu en poétique familliarité avec Balzac, Scudéri, Benserade, Pellisson et Chapelain. Il avait eu pour protecteur le cardinal Mazarin, pour admirateur la reine Christine, pour écolières Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. C'était un savant plein de trait, mais trop amoureux du bel esprit : il avait un peu fréquenté les Italiens. Boileau lui prit sa place au soleil, Molière l'immola sous le nom de Vadius.

on se former un bon style pour écrire en français? — Ah! si c'est pour écrire en français, reprit Arnauld, il faut lire Cicéron. »

Malheureusement Arnauld lut Cicéron, mais ne le lut pas bien, ce qui explique aujourd'hui pourquoi on a à peine dans sa bibliothèque un seul volume de celui-là qui fut appelé le grand Arnauld et qui écrivit cent cinquante volumes.

Arnauld a dépensé toute sa force dans les guerres civiles de la religion. Nicole, son compagnon d'études ou plutôt son compagnon de guerre, lui dit un jour qu'il était temps de se reposer. « Vous reposer? N'aurez-vous pas pour vous reposer l'éternité tout entière? »

Qui croirait que l'auteur de la *Perpétuité de la foi* fut, comme Nicole, obligé d'aller cacher son nom et ses œuvres? On peut dire qu'il fut l'âme de la controverse au XVIIe siècle. Il eut pour lui Dieu toujours et le pape quelquefois. Quand l'Église de Paris se réjouissait de la mort de cet hérésiarque, Rome tout entière le pleura comme le plus grand écrivain des temps anciens et modernes. La raison humaine est comme le soleil, qui est resplendissant ici et couvert de nuages là-bas.

Racine, le doux Racine, osa seul suivre le convoi du grand Arnauld; Boileau, je le dis à la gloire de son esprit, osa consacrer ces vers à la mémoire de son ami de Port-Royal :

> Le plus savant mortel qui jamais ait écrit;
> Arnauld, qui sur la grace instruit par Jésus-Christ,
> Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
> Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
> Plein d'un feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
> Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin;
> En cent lieux opprimé par la noire cabale,
> Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté...

Voltaire ne veut pas qu'on plaigne les malheurs de tous ces apôtres de la vérité théologique ou philosophique. Dans leurs disputes, dans les calomnies, dans l'exil même, ils trouvent une gloire qui les fortifie et des amis qui les consolent. Ils n'eussent point trouvé cela en vivant dans la quiétude de l'esprit.

Quel silence aujourd'hui sur ce tombeau si bruyant! J'écoute et je n'entends rien que le bruit du vent dans les herbes.

Ce grand esprit vécut pauvre pour vivre libre. Lui qui avait un neveu ministre d'État, lui qui pouvait revêtir la pourpre du sacré collège, mourut sans laisser de quoi se faire enterrer; mais il avait donné la veille sa dernière obole à un pauvre moins pauvre que lui.

Quelle famille! La mère mit au monde vingt-deux enfants*; le père fut aussi surnommé le grand Arnauld. Tous les fils furent de grands esprits, toutes les filles furent de grands cœurs. Henri Arnauld, évêque d'Angers, vécut presque centenaire. Arnauld d'Andilly, le poète de Port-Royal quand la Muse de Racine était absente, montait à cheval et cultivait ses espaliers à quatre-vingt-cinq ans. On ne fait plus en France tant d'enfants, on ne fait plus de pareils enfants. Arnauld, quand on lui parlait de l'Académie disait : « N'avons-nous pas une Académie à Port-Royal? D'ailleurs, c'est mon frère Arnaud d'Andilly qui devrait se présenter à l'Académie française : n'a-t-il pas traduit saint Augustin comme si l'âme de Saint Augustin fût l'âme d'Arnaud d'Andilly? »

* La vraie reine de France, sous Louis XIII, ce n'est pas seulement Anne d'Autriche, c'est aussi cette éloquente et passionnée Angélique Arnauld, cette abbesse qui domine toute une tribu de grands esprits, cette mère institutrice qui lègue au siècle-roi toute une génération de grands cœurs!

Arnauld ne croyait pas à l'Académie; il ne croyait qu'à Port-Royal, où Dieu présidait.

Mais c'en est fait de l'esprit du XVIIe siècle : Voici le siècle de Voltaire.





HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL

XVIIIe SIÈCLE

I

SAINT-EVREMONT

1613-1703

SAINT-ÉVREMONT ouvrit en mourant le spectacle du XVIIIe siècle. Il voyait Dieu dans l'homme, tant il avait peur des nuages. Parti de l'antique et de l'attique, sans vouloir traverser le christianisme, il riait un peu de tout parce qu'il ne croyait à rien, pas même en son esprit. Et il avait raison. Il s'amusa du spectacle en disant. vrai parisien du parterre, que ce n'était pas la peine de parader sur le théâtre.

Homme de cour avec les gens de lettres, homme d'épée avec les courtisans, homme de lettres avec Charles II et la duchesse de Mazarin, Saint-Évremont a écrit son nom partout, hormis sur une œuvre. « J'écris aux gens de guerre comme un bel esprit et un « savant, et aux savants comme un homme qui a vu « la guerre et le monde. » Il ne voulait pas du titre

d'homme de lettres. Un libraire lui offrit deux mille écus d'une comédie qui ne valait rien. Il refusa avec hauteur : « Ce faquin me prend-il pour un homme de « plume ? » Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire six volumes sur tout et sur rien, *Réflexions, Considérations, Conversations*. Il daigna même composer une mauvaise comédie et rimer des vers détestables.

O postérité ! tout ce qu'il marquait à son esprit était dévoré avec fureur. Les libraires disaient à leurs écrivains : « Faites-nous du Saint-Évremont. » Peut-être l'ont ils dit à Racine et à La Fontaine. Ils l'ont dit, à coup sûr, à Fontenelle, qui longtemps n'a fait que du Saint-Évremont, et qui, après avoir pris modèle sur son style, a pris modèle sur sa manière de vivre, — de vivre longtemps.

Saint-Évremont s'arrangeait de tout, même de l'exil. Il étudia chez les jésuites, il fut le soldat du prince de Condé, il fut l'amant de Marion Delorme et de Ninon de Lenclos. Sous la Fronde, il combattit les mécontents à coups d'épée et à coups de sarcasmes. « Et moi aussi « je suis frondeur. » Mazarin le nomma maréchal de camp pour un coup d'épée et le mit à la Bastille pour un sarcasme. Rien ne manqua donc à sa jeunesse. Trois mois après, Mazarin se souvint d'une plaisanterie de Saint-Évremont, se mit à rire et lui fit grâce. Colbert ne riait pas. Saint-Évremont n'osa pas être en face de Colbert l'ami de Fouquet ; il s'enfuit en Hollande, quand déjà l'ordre était donné de le réintégrer à la Bastille. Il trouva la Hollande un peu sérieuse pour lui et passa en Angleterre. Il aimait « le doux soleil de « la cour. » Charles II, Jacques II, Guillaume III lui furent royalement hospitaliers. Il fut à la cour d'Angleterre comme un ambassadeur de l'esprit français. Il écrivait : « J'aime tous les gouvernements et tous les

« honneurs. » Il mariait la France avec l'Angleterre en jetant Mlle de Keroualle dans les bras de Charles II. Appelait-il cela un honneur pour lui ? Et quand il voulait détrôner la duchesse de Portsmouth en faveur de la duchesse de Mazarin, il se disait le compère de Ninon, mais Ninon était plus honnête homme que lui.

Il eut les vertus de l'amitié. En France, d'Olonne et Bois-Dauphin ; en Angleterre, Buckingham et d'Aubigny ; en Hollande, Vossius et les philosophes furent des frères de toutes les heures. Il donnait le ton partout, même aux philosophes. En Angleterre, il apprit la familiarité aux hommes de cour en proclamant la majesté de l'esprit. Il n'était pas beau et jouait à l'Alcibiade. Il vint un matin chez le roi avec ses douze chiens, douze queues coupées. En France, il fonda l'académie des Coteaux, où l'on n'était pas élu si on buvait d'autres vins que ceux des coteaux d'Aï, de Savenay, de Haut-Villiers. Et quand il fallut mourir à ce monde qui l'avait toujours gâté, il se tourna de l'autre côté sans ouvrir les yeux. « Voulez-vous vous réconcilier ? — De tout « mon cœur ; je voudrais me réconcilier avec l'appétit. » Il avait quatre-vingt-dix ans ; il dit que ce n'était pas la peine de s'inquiéter — du lendemain.

Il succéda au grand Arnauld, l'emportant d'une voix sur Nicole*.

* Nicole, ce Racine en prose, comme Racine a été quelquefois un Nicole en vers, — plus le péché, — fut le confesseur attendri de toutes les belles repenties qui allaient oublier à Port-Royal les Condé et les La Rochefoucauld. C'étaient des prières et non des femmes qni venaient dans le sanctuaire de Nicole, car Nicole, ce cœur délicat et assujetti, n'a jamais battu aux tentations du démon du midi, le démon familier des cloîtres.

Nicole a fait ses *Provinciales*. Ses lettres contre Desmarets garden leur atticisme et leur ironie même quand on vient de lire les petites lettres contre Escobar et Sanchez. Et, en même temps qu'il retrouvait l'art de Pascal, il traduisait l'œuvre de Pascal. Nicole signa du pseudo-

Savait-il bien ce qu'il disait quand il fit son discours aux quarante sur la vraie et la fausse beauté des œuvres de l'esprit?

« C'est pour former les esprits que l'on emploie la « rhétorique, la poétique et l'art d'écrire l'histoire. « Mais plus on a donné de règles, moins il y paraît, et « c'est une merveille que les plus habiles maîtres du « monde, Aristote, Cicéron, Horace, Quintilien, aient « eu si peu de parfaits disciples.

« Ce n'est point avec des figures extraordinaires que « la nature s'explique.

« Au lieu de se demander à soi-même: Virgile écri- « vait-il de cette manière? ou bien: Malherbe chan- « tait-il ses belles odes sur ce ton? ou, si vous le vou- « lez: Est-ce ainsi que Corneille ou Molière attiraient « à leur théâtre toute la cour et tout le royaume? de- « mandez-vous: Est-ce la vérité qui parle?

« La vérité n'a rien de changeant. Le mensonge « imite la vérité par toutes sortes de moyens. On le « trouve toujours quand on va à elle, et l'on en est « pris si l'on n'est pas assez attentif à le reconnaitre. « Le faux ne peut plaire qu'autant de temps que l'on « est ébloui de l'apparence du vrai sous laquelle il se « montre. »

En écoutant ce discours, le vieux Boileau murmura, en hochant la tête comme un bourgeois d'Auteuil :

nyme de Wendroke sa traduction latine des *Provinciales*, comme Pascal avait écrit les *Provinciales* elles-mêmes sous le masque de Louis de Montalte. Wendroke savait le latin comme Quintilien : Louis de Montalte avait bien su le français comme Cicéron! Supercherie des supercheries! Le travestissement est à tout le monde, à Port-Royal comme à Ferney, à Pascal ou à Nicole, qui écrivent pour leur Dieu, comme à Voltaire qui écrit « pour son couvent. » Le monde de l'esprit, quelque sérieux que soient les personnages, est un carnaval, même le mercredi des Cendres. Mais heureux ceux qui, le matin, sous le soleil du bon Dieu, dénouent leur masque sans rougir!

« J'avais dit avant lui : *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.*

Fontenelle, qui n'était pas plus poète que Boileau, mais qui avait plus d'esprit que Saint-Évremond, dit à son tour: « Vous vous êtes trompés tous les deux en « vers et en prose. Le faux est le cadre du vrai. La « comédie, qui est la vraie rhétoricienne, porte un « masque. Si la vérité descend au fond du puits, c'est « qu'elle a quelque chose à cacher, et si vous montrez « la vérité toute nue, c'est que vous n'avez pas de quoi « l'habiller. »

II

BOURDALOUE

1632-1704

IL fut surnommé « le prédicateur des rois ou le roi des prédicateurs, » parce que le roi Louis XIV disait de lui : « J'aime mieux les « redites du père Bourdaloue que les choses nouvelles « d'un autre ; » parce que Madame de Sévigné écrivait : « Je n'ai rien entendu de plus étonnant, » et parce que Bossuet le reconnut toujours pour son maître.

Madame Cornuel disait : « Le père Bourdaloue sur- « fait en chaire, mais dans le confessionnal il donne à « meilleur marché. Cette plaisanterie prouve que

Bourdaloue connaissait l'homme et la femme : il frappait et consolait.

Il ne frappait pas avec le tonnerre hébraïque de Bossuet, il ne consolait pas avec les grâces attiques de Fénelon ; c'était la colère et la parole de Dieu. Il n'a pas été à l'école d'Athènes, même devant la fresque du Vatican ; il n'a pas hanté les jardins de Salomon : il n'a vu que le jardin des Olives.

Aussi il ne consentit à s'attarder un jour à l'Académie que dans l'idée de conquérir quelques âmes à Dieu. Il parla en ces termes à tous ces sceptiques qui croyaient avoir rouvert l'Olympe :

« Messieurs, j'ai failli dire mes frères, — Bossuet « avait un beau jardin où il ne descendait pas. « Com- « ment vont les arbres fruitiers ? demanda-t-il un « matin à son jardinier. — Hé ! monseigneur, lui ré- « pondit cet homme, vous vous souciez bien de vos « arbres fruitiers ! Ah ! si je plantais dans votre jardin « des saint Augustin et des saint Chrysostome, vous « les viendriez voir ! mais, pour vos poiriers et vos pru- « niers, vous ne vous en mettez guère en peine. » Cet « homme disait bien. Bossuet ne connaissait que le « jardin céleste et ne cueillait que les fruits de son « âme. Et moi, je suis comme Bossuet, je ne descends « point dans mon jardin, pour ne me point attacher « aux choses de ce monde. Que me font les fruits de « mes arbres, moi qui ne cultive que le paradis recon- « quis ? Et mon esprit est comme mon jardin : les herbes « et les ronces l'envahissent, mais je me garderais bien « de perdre des heures précieuses à le parsemer de « roses, moi qui n'aspire qu'aux lys du divin rivage. « Vous me pardonnerez donc si je ne viens pas à vous « les mains toutes pleines de ces fleurs d'éloquence qui « jonchent vos pieds. J'arrive bien humble devant votre

« grandeur. Je ne dis pas ici comme saint Paul : Dieu « prend ce qui paraît plein de folie selon le monde « pour confondre les sages ; il choisit ce qui est faible « devant le monde pour confondre les forts, et il se « sert enfin des choses qui ne sont point pour détruire « celles qui sont. J'arrive avec l'esprit de Dieu, mais « l'esprit de Dieu vacillant dans une âme nocturne, « pour m'illuminer à vos lumières. Peut-être ne trou- « verai-je pas mon ciel au-dessus de vous. Vous avez « la clef d'or de l'intelligence, mais votre clef d'or ou- « vrira-t-elle le séjour des élus ? Vous savez tout, mais « moi qui ne sais que mon cœur, ne suis-je pas plus « savant ? Je reconnais vos découvertes merveilleuses. « Depuis l'hysope jusqu'au cèdre et depuis la terre jus- « qu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit « dans la nature, où vous n'ayez pénétré ? Hélas ! on « n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les « sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien « proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disait et « l'on dit encore : « Médecin, guérissez-vous vous- « même » ; ainsi je puis dire : O savants, si curieux de « connaître tout ce qui est hors de vous, quand ap- « prendrez-vous à vous connaître vous-mêmes ? N'ou- « bliez pas que Satan nous apparaît souvent comme « un ange de lumière. Prenez garde, Messieurs, vous « élevez ici un autel à la Raison, mais c'est Satan qui « allume les flambeaux dans vos ténèbres.

« Messieurs, humilions tous la Raison aux pieds de « la Foi, ou plutôt élevons-nous à la Raison par la Foi. « A quoi donc vous servirait d'être les oracles de l'é- « loquence, si vous ne deveniez les oracles de l'esprit « divin ? Et disons-nous avec l'apôtre : « Un jour dans « votre maison, ô mon Dieu ! vaut mieux pour moi que « mille années parmi les pécheurs du siècle. Pour

« moi, que j'y sois humilié, dans cette maison de mon « Dieu ; que j'y occupe les dernières places ; que j'y « ressente toutes les angoisses d'une étroite pauvreté ; « que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigou- « reuse ; que la nature avec toutes ses convoitises y « soit combattue, domptée, immolée : il me suffit que « ce soit une maison de salut pour me la rendre ai- « mable ; il suffit que la fenêtre s'ouvre sous le ciel « pour que j'y sois illuminé de la lumière de Dieu.

« N'oubliez pas, messieurs de l'Académie, d'ouvrir « toujours une fenêtre sur le ciel. »

L'Académie se laissa prendre une heure à la parole et à la foi de Bourdaloue. « C'est fort bien, murmura Fontenelle, mais Bourdaloue sait-il que le quarante et unième fauteuil n'est pas une chaire à prêcher ? » Et il rappela que le père Bourdaloue avait été si éloquent à un de ses sermons contre le luxe, que toutes les femmes quittèrent la soie pour la laine. « Je ne crois pas, poursuivit-il, que nous en fassions autant : il a prêché aujourd'hui contre le luxe du style, mais pas un de nous ne consentira à rejeter la soie pour s'habiller de laine. »





III

BAYLE

1647-1706

BAYLE se comparait au Jupiter assemble-nuages d'Homère, disant que sa pensée était de former des doutes. On peut dire qu'il a fondé la philosophie du scepticisme qui nie et qui affirme, mais qui ne croit pas à ses affirmations et qui nie pour qu'on lui donne une preuve de plus. Bayle avait appris à lire dans Amyot et à penser dans Montaigne. Il est parti de là pour fonder, comme il l'a dit, la République des lettres. Avant Bayle, on avait vu quelques pléiades de poètes, quelques sectes de philosophes, quelques tribus de théologiens. Il réunit la tribu à la secte, la secte à la pléiade ; il en fit tout un peuple aux quatre coins de l'Europe ; il fut le premier journaliste, parce qu'il étendit l'horizon et répandit sur tout ce qu'il touchait les vives lumières de l'esprit. Or il touchait à tout. Ses *Nouvelles de la République des lettres* avaient pour abonnés tous les penseurs de France et de l'étranger ; leur action s'étendait jusqu'aux grandes Indes : aussi le nom de Bayle était-il mêlé à toutes les controverses littéraires, politiques et religieuses. On l'attendait comme le verbe de la vérité, mais il arrivait toujours avec le doute ; son ciel était couvert de nuages, mais nul ne niait l'action du soleil.

On a beaucoup vanté le labeur inouï de Bayle, qui travaillait quatorze heures par jour, penché sur les in-folio et sur lui-même. Je me permettrai de dire que ç'a été le tort irréparable de ce grand esprit; je crois fermement que s'il eût passé sept heures à travailler et sept heures à vivre, son esprit, comme son corps, se fût fortifié sous l'action plus immédiate de Dieu et de la nature. « Je ne perds pas une heure, » disait-il. O! philosophe aveugle, qui ne connait pas les joies contemplatives du temps perdu! On apprend la vie en vivant ; apprendre à mourir, c'est encore apprendre à vivre.

Fénelon et Bayle ont ouvert un horizon inattendu. Le XVIIIe siècle s'est appuyé, au point de départ, sur ces deux hommes célèbres, qu'il ne faut jamais oublier dans l'histoire des idées. Voltaire continua Bayle avec un éclat qui fit ombre au devancier; mais, dans l'ombre, les clairvoyants saluent la grande figure méditative de celui qui a inventé la critique philosophique.

C'était une âme divine, selon Voltaire, et, selon Joseph de Maistre, il fut le père de l'incrédulité moderne.

Bayle se présenta à l'Académie pour succéder à Bourdaloue. Il eut pour concurrent sérieux Boursault et Regnard. Boursault vint trop tard, — Molière était venu. — Boursault, parti de la Champagne, gai comme les vignes de son pays, bête comme un Champenois, — bêtise précieuse qui a enfanté tant d'hommes d'esprit, La Fontaine en tête. Boursault commença par être gazetier. Sa *Gazette rimée* paraissait chaque semaine sous la protection de la cour, protection dangereuse qui finissait toujours à la Bastille. Boursault alla donc à la Bastille. En sortant de prison, il avait sa vengeance en main : *Ésope à la cour*, où il conclut que le roi qui règne est toujours le plus grand. Il succéda directement à Molière, mais pour un seul jour; Corneille l'appelait son fils et le croyait digne de Racine*. On lui conseilla longtemps de frapper à la porte de l'Académie. « L'Académie française ! Je ne sais pas le latin,» répondit-il avec une naïveté charmante.

Quand Bayle se présenta à l'Académie, on songeait que le quarante et unième fauteuil devenait un peu trop grave ; une heure de folle et franche gaieté, tempérée par l'esprit français, voilà ce que désiraient Charles Perrault et Segrais, Fénelon faillit voter pour Bayle; Bossuet, Fléchier et Racine se tinrent à l'écart, effrayés des hardiesses lumineuses de cet humble et fier génie ; mais Fontenelle donna bravement sa voix au philosophe. L'Académie fut entraînée par l'exemple de Fontenelle : Bayle fut élu par dix-huit votants. Regnard compta treize voix pour lui. Le poëte Regnard se consola d'avoir été vaincu par le philosophe Bayle.

Dans son discours, Bayle rappela cette vérité de Fontenelle : « Le génie fait les philosophes et les poëtes, le temps ne fait que les savants. » Fontenelle et Bayle avaient-ils eu beaucoup plus que le temps dans leur dot?

Bayle fut un des plus ardents voyageurs aux pays de la vérité; mais, comme tous les voyageurs impatients, il s'est perdu dans les chemins de traverse et il a abouti au néant : « Plus j'étudie la philosophie, plus j'y trouve d'incertitudes, tant sont grandes les profondeurs de

* Oh ! les amitiés littéraires, — plantes délicates arrosées par les larmes de la vanité qui souffre ! — Racine brouillé avec Molière se brouilla à tout jamais avec Corneille, parce que le poëte du *Cid* avait dit à l'Académie qu'il ne manquait au *Germanicus* de Boursault que le nom de Racine pour être une tragédie achevée.

Dieu dans les œuvres de la nature. » Bayle a traversé le monde moral, de Socrate à Jésus-Christ, de Platon à Descartes, sans reconnaître la vraie lumière, car il cherchait moins encore la vérité que la distraction : il voyageait pour voyager plutôt que pour arriver, comme l'a fait Montaigne, qui est un peu son maître en l'art de dire et en l'art de vivre. Mais il ne marchait pas en aveugle. Il portait jusque dans les abîmes de la pensée humaine le flambeau de la critique. Seulement, tout émerveillé qu'il était par les hypothèses lumineuses de la philosophie, comme l'astrologue par les étoiles dans le ciel nocturne, il se laissait tomber dans le puits de la vérité et y éteignait son flambeau. Après avoir montré la folie et l'orgueil de la sagesse, qui avec ses millions d'étoiles ne forme jamais le soleil, il prouvait lui-même la folie et la vanité de sa critique.





IV

REGNARD

1655-1709

Le théâtre représente une grande salle du Louvre. — Une table couverte d'un tapis de velours. — Deux urnes. — Un feu glacial dans la cheminée.

Quatre figures peintes semblent ne pas trop s'ennuyer à ces conférences académiques : le cardinal de Richelieu, le chancelier Séguier, le roi Louis XIV et la reine Christine de Suède. Mais pourquoi la sainte Vierge est-elle là ?

PERSONNAGES :

LES QUARANTE MOINS UN

Caillères et Bignon arrivent ensemble.

BIGNON. — Eh bien, mon cher ami, nous arrivons les premiers.

CAILLÈRES. — Nous avons toujours peur de n'être pas de l'Académie.

BIGNON. — Savez-vous qui se présente ?

CAILLÈRES. — Ne parle-t-on pas de Ménage ?

BIGNON. — Mon cher ami, vous ne savez ce que vous dites ! Ménage est mort depuis longtemps.

CAILLÈRES. — Ah ! Eh bien, alors, il faut nommer M. Fraguier.

VALINCOURT, *survenant*. — C'est aujourd'hui le tour des grands seigneurs, on nommera le marquis de Sainte Aulaire.

CAILLÈRES. — Ah ! est-ce que M. de Sainte-Aulaire a écrit ?

TOURREIL, *saluant*. — S'il a écrit ? qui est-ce qui fait cette question-là ?

CAILLÈRES. — Après cela, qu'il ait écrit ou non, cela n'y fait rien.

L'abbé Abeille et l'abbé Choisy entrent en se disputant sur le ruban de leur perruque.

L'ABBÉ ABEILLE.— Quel que soit mon ruban je vous dis que M. de Sainte-Aulaire ne sera pas élu

THOMAS CORNEILLE, *qui les suit*. — Alors vous allez élire Regnard ou Dancourt ?

L'ABBÉ ABEILLE. — Qui proposez-vous donc là ? Un comédien et un faiseur de farces... La gravité de l'Académie...

THOMAS CORNEILLE. — En vérité, je vous le dis, vous périrez par la gravité. Pour moi, je donne ma voix à Regnard.

Un groupe de nouveaux venus se forme près de la porte : on distingue Mongin. Sacy, Malezieu, La Loubère, l'abbé Dangeau, Chamillard, Renaudot, Cousin, Campistron, La Chapelle, Target, Genest, l'abbé Tallemant, Clérambault. Mauroy, l'abbé Regnier, Sillery, l'abbé Fleury, Caumartin, c'est-à-dire tous les inoffensifs de l'Académie.
Le cardinal de Polignac, le cardinal d'Estrées, le duc de Coislin, l'abbé de Lavau. le cardinal de Rohan, se tiennent à la cheminée et saluent d'un air de protection les académiciens répandus dans la salle. Fénelon rêve dans l'embrasure d'une fenêtre Le vieux Thomas Corneille se promène tout seul les mains derrière le dos.

FONTENELLE, *allant à Thomas Corneille, après avoir passé entre les grands seigneurs et les gens de lettres*. — Eh bien, mon oncle, penchez-vous pour le marquis de Mimeure ou pour le marquis de Sainte-Aulaire ?

THOMAS CORNEILLE. — Ni pour l'un ni pour l'autre.

GENEST. — Des marquis qui ne sauraient pas conjuguer le verbe *savoir !*

FONTENELLE. — Alors à qui donnez-vous votre voix?

THOMAS CORNEILLE. — Aux absents.

Le duc de Coislin, qui doit présider ce jour-là, s'avance en sautillant vers la table et fait signe aux académiciens de s'approcher.

FÉNELON. — M. Despréaux doit venir ; nous ne pouvons nous dispenser d'attendre un peu en cette enceinte celui qui tient le sceptre du Parnasse.

LE DUC DE COISLIN. — Boileau ne vient plus à toutes les séances.

FLÉCHIER. — C'est vrai ; mais il paraît que M. Despréaux veut donner aujourd'hui une leçon à l'Académie : il se propose de combattre de tout son pouvoir l'élection de M. le marquis de Sainte-Aulaire.

FÉNELON. — Du reste, le débat peut s'ouvrir ; j'entends la voix de M. Despréaux dans l'escalier.

Boileau entre, appuyé sur le bras de Dacier

BOILEAU. — Allez, allez, je leur prouverai que mon esprit n'a point vieilli.

THOMAS CORNEILLE, *prenant la main du vieux poëte*. — A la bonne heure ! vous vous rappelez que vos contemporains se nommaient Corneille, Racine, La Fontaine et Bossuet. Que ceux qui aiment les lettres se réunissent à nous et fassent entrer à l'Académie un écrivain et non un grand seigneur.

FONTENELLE, *s'éloignant*. — Je m'en lave les mains.

THOMAS CORNEILLE. — Oui, pleines de vérités.

LE DUC DE COISLIN. — La séance est ouverte ; l'Académie, vous le savez, est appelée à donner un successeur à M. l'abbé Testu de Belval, notre regrettable confrère. Parmi ceux qui briguent l'honneur d'occuper son fauteuil, on cite le marquis de Sainte-Aulaire et M. le marquis de Mimeure, deux gentilshommes qui

se sont distingués dans nos guerres. Il y aussi M. de Mesmes ; mais...

Thomas Corneille. — Je demande à M. le président que lecture soit faite de la liste entière des candidats.

Le duc de Coislin. — 1° M. le marquis de Sainte-Aulaire ; 2° M. le marquis de Mimeure ; 3° M. de Mesmes ; 4° M. Danchet ; 5° M. La Monnoye ; 6° M. de...

Le cardinal de Polignac, *interrompant*. — A quoi bon cette litanie de saints à fêter plus tard ?

Le cardinal de Rohan. — Dans l'autre monde.

Thomas Corneille. — Je vais, à mon tour, nommer les candidats sérieux. Je ne doute pas que tous les bons esprits ne les saluent au passage. (*L'orateur cherche des yeux Boileau, Fontenelle et Fénelon.*) Les candidats sérieux, les voici : 1° Regnard ; 2° Rousseau ; 3° Dancourt ; 4° Hamilton ; 5° Malebranche ; 6° Dufresny ; 7° Le Sage.

Boileau, *avec impatience*. — Qu'est-ce que tout cela ? L'Académie n'est point un refuge d'athées et de comédiens.

Thomas Corneille, *avec indignation*. — C'est Boileau qui parle ainsi ! Des athées ! J'en appelle à M. de Fénelon. Des comédiens ! J'en appelle... — Ah ! Fontenelle, toi aussi, tu détournes les yeux !

Fénelon. — Non, ceux-là qui cherchent la vérité, ceux-là qui montent l'échelle sublime de la philosophie, ceux-là ne sont pas des athées, puisqu'ils montent jusqu'au ciel. Nous avons eu Descartes et Pascal, est-ce une raison pour repousser Malebranche ?

Boileau. — Un fou, qui s'est laissé choir dans le puits de la vérité !

Fénelon, *en regardant le ciel*. — Et d'ailleurs la

folie de celui-ci est souvent plus féconde que la raison de celui-là.

Boileau. — A merveille ! en suivant vos conseils, on ira à l'Académie comme on va aux Petites Maisons.

Thomas Corneille, *avec amertume*. — M. Despréaux nous dira au moins quel est son candidat, puisqu'il ne veut ni de Rousseau, ni de Malebranche, ni de Regnard, ni de...

Boileau. — Je n'ai plus qu'un moment à vivre, je n'ai plus rien à dissimuler ; je dirai tout franc que le goût est perdu. Je suis venu tout exprès d'Auteuil pour protester contre la nomination de M. le marquis de Sainte-Aulaire, d'abord parce qu'il a mal rimé de mauvais vers, ensuite parce que dans ces mauvais vers il a outragé les mœurs. Encore, comme disait Malherbe, s'il avait eu l'alternative de faire ces vers-là ou d'être pendu.

L'abbé de Lavau. — Au nom de tous les hommes de bonne foi, je prends la liberté de contredire M. Despréaux. Les vers de M. de Sainte-Aulaire sont dictés par les Grâces. Je ne veux pas les comparer à ceux de M. Despréaux...

Fontenelle. — L'abbé de Lavau est trop malin aujourd'hui. Mais nous lui pardonnerons demain.

L'abbé de Lavau. — Je soutiens que M. de Sainte-Aulaire est un galant homme qui a de la naissance et du talent.

Boileau. — Je ne lui conteste pas ses titres de noblesse, mais ses titres du Parnasse ; et quant à vous, monsieur, qui trouvez si bons les vers du marquis, vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de dire du mal des miens.

L'abbé de Lavau. — Je n'ai pas lu les vôtres.

Le cardinal de Rohan. — Il est beaucoup ques-

tion des vers de M. le marquis de Sainte-Aulaire. Est-ce qu'il a fait des vers ?

LE CARDINAL DE POLIGNAC. — Il en a fait quatre.

MALEZIEU. — Il en a fait cinq. Ces cinq vers, les voici : c'était chez madame la duchesse du Maine, qui était déterminée cartésienne, et qui discutait passionnément sur les tourbillons. Un jour qu'elle avait beaucoup parlé de la matière subtile et de l'attraction, elle demanda au marquis ce qu'il pensait de tout cela. Il répondit sur un air connu :

Bergère, détachons-nous
De Newton et de Descartes ;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes.

LE CARDINAL DE POLIGNAC. — Et ces vers à cette belle dame qui jouait avec lui au *jeu du secret* :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
Elle serait Téthys et le jour finirait.

LE DUC DE COISLIN. — J'aime mieux ceci.

THOMAS CORNEILLE. — C'est là un joli madrigal, mais ce n'est pas une raison pour entrer tout éperonné à l'Académie, quand tant de vrais littérateurs attendent à la porte. Il faut laisser M. le marquis de Sainte-Aulaire à madame la duchesse du Maine, puisque aussi bien, comme elle l'a dit, elle ne peut se passer des choses dont elle n'a que faire.

LE DUC DE COISLIN. — M. Thomas Corneille devrait se rappeler qu'il est venu ici pour voter et non pour faire des épigrammes.

FONTENELLE, *souriant*. — Après tout, si nous faisions nous-mêmes nos épigrammes, au lieu de les laisser faire au dehors ?

LE CARDINAL DE ROHAN. — M. le marquis de Sainte-Aulaire n'a pas fait seulement ces neuf vers, il en a fait quatre autres...

BOILEAU. — Total, treize vers.

LE CARDINAL DE ROHAN. — M. Despréaux ne compte pas ceux que M. de Sainte-Aulaire a faits contre M. Despréaux : cela nous explique pourquoi M. Despréaux vient d'Auteuil à Paris. Puisque le débat s'aggrave, je dirai toute la vérité : M. de Sainte-Aulaire a écrit une épître à la louange du roi, où se trouvent ces deux vers :

J'aime à le voir bannir l'outrageante satire
Qui briguait près de lui la liberté de rire.

Je ne dirai pas : Voilà tout le secret de la colère de M. Despréaux, car M. Despréaux, qui connaît la satire, est au-dessus de la satire.

BOILEAU, *éclatant*. — Que me font deux vers oubliés ? Je vis loin de la cour et des courtisans. J'aurai le courage de donner tout seul mon suffrage à un poëte digne de tous les suffrages. J'ose ici faire le fanfaron : pense-t-on que ma voix seule et non briguée ne vaille pas vingt voix mendiées ?

THOMAS CORNEILLE. — Mon frère le Romain n'eût pas mieux dit ; mais, encore une fois, vous qui refusez votre voix à Regnard, à Malebranche, à Rousseau, à qui la donnerez-vous ?

BOILEAU. — Je donnerai ma voix à M. le marquis de Mimeure.

Rumeurs, éclats de rire, chuchotements.

THOMAS CORNEILLE. — C'était bien la peine de

faire le voyage d'Auteuil ! Vous voulez proscrire un poëte de cour en faveur d'un poëte de cour. Marquis pour marquis, j'aime mieux encore le premier. J'avais applaudi à votre liberté toute républicaine ; mais je vois avec chagrin que je suis seul ici pour le parti des lettres. Fontenelle lui-même, le neveu du grand Corneille, a passé à l'ennemi. Il y a bien monseigneur de Cambrai qui pense comme moi, mais M. de Fénelon n'ose pas penser tout haut. Adieu, je m'en vais, et je ne viendrai plus.

L'ABBÉ DE LAVAU. — M. Despréaux voudrait bien, propos de M. de Sainte-Aulaire, qu'on le crût sur parole. Je reconnais, tout comme un autre, que l'auteur du *Lutrin* est le législateur du Parnasse, mais non pas de l'Académie. L'Académie est un tribunal qui ne reconnaît que ses lois. Quiconque est académicien doit s'en rapporter à sa conscience et non à la conscience d'autrui. Je propose que M. de Sainte-Aulaire soit jugé par ses œuvres. M. Despréaux plaidera contre lui, pièces en main, et moi je plaiderai pour lui par la seule lecture de ses vers.

LE CARDINAL DE ROHAN. — Je me rallie à la proposition de M. l'abbé de Lavau.

BOILEAU. — J'aime mieux cela ; j'ai là, dans mon habit, la condamnation du marquis de Sainte-Aulaire.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Et moi, je tiens son laissez-passer.

L'abbé de Lavau sort de sa poche un manuscrit.

BOILEAU. — Eh bien, lisez.

L'ABBÉ DE LAVAU. — Lisez plutôt : la défense après l'accusation.

BOILEAU. — Pour tout acte d'accusation je lis les



vers du marquis, vrais vers de marquis, n'ayant connu que le cabaret du Parnasse.

LE DUC DE COISLIN. — Que M. Despréaux lise d'abord; il critiquera ensuite.

BOILEAU. — Ce sont des vers sur le vin.

FONTENELLE. — Anacréon et Horace n'étaient pas des buveurs d'eau.

BOILEAU, *lisant* :

Le vin, quand il est bon, nous sert de médecine,
Il surpasse le suc de toute autre racine;
Le vin, pris le matin, rend les hommes plus forts,
Et, quand il est bien frais, il réjouit le corps;
Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire;
Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien rire :
Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts;
En un mot, le bon vin fait trouver de beaux vers,
Et je crois qu'Apollon n'est propice à Corneille
Qu'à cause que son nom rime avec la bouteille;
Qu'on n'imprimeroit point les œuvres de Mairet
Si le sien ne rimoit avec le cabaret;
Qu'à cause du baril Baro fait des miracles,
Et qu'on tient dans Paris ses vers pour des oracles;
Qu'on n'eût tant cajolé la belle Rabavin,
N'eût été que son nom se terminoit en vin.

Tous les académiciens rient et applaudissent; Boileau déchire les vers avec indignation.

LE CARDINAL DE ROHAN. — Mon opinion est que M. de Sainte-Aulaire avait bu du bon vin quand il a fait ces vers-là :

Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.

FÉNELON. — Si j'osais, j'applaudirais de toutes mes forces à ce beau vers :

Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts.

BOILEAU. — Puisque vous estimez ces vers-là, faites-moi l'honneur de mépriser les miens.

CAMPISTRON, *d'un air tragique*. — J'avoue que je

range à l'opinion de M. Despréaux : le bon goût est banni de l'Académie...

LE CARDINAL D'ESTRÉES. — Il s'agit de bon vin et non de bon goût.

L'ABBÉ DE LAVAU, *tout épanoui de gaieté*. — Est-ce la peine de lire la pièce de défense?

LE DUC DE COISLIN. — Lisez.

L'ABBÉ DE LAVAU, *riant toujours*. — Ce sont des vers sur le vin.

Le vin, quand il est bon, nous sert de médecine.

PLUSIEURS VOIX. — Mais ce sont les mêmes vers!

L'ABBÉ DE LAVAU.— Comme vous dites.

Éclats de rire.

FÉNELON. — Les vers, quels qu'ils soient, sont tour à tour bons ou mauvais; tout est dans la manière de les dire. C'est l'histoire des hommes : tout est dans la manière de les juger.

LE PRÉSIDENT. — La cause est entendue.

On vota. Le marquis de Sainte-Aulaire fut nommé par vingt-quatre voix.

THOMAS CORNEILLE. — Regnard prendra sa revanche au quarante et unième fauteuil.





V

LOUIS XIV

1633-1715

Je poursuivais religieusement les ombres majestueuses du grand siècle pour retrouver tous mes illustres académiciens du quarante et unième fauteuil. J'étais dans le parc de Versailles, où j'interrogeais les Muses de Girardon et de Coysevox. Tout à coup une statue grandiose m'apparaît sous un dôme de verdure.

Ce marbre qui étincelle au soleil, est-ce Jupiter ou Apollon? D'une main il tient la foudre, de l'autre il salue les poëtes. Sur le piédestal, je lis LOUIS LE GRAND. Dans les massifs, passe l'ombre plaintive de La Vallière qui s'évanouit au clair éclat de rire de Montespan. Et ce rire spirituel s'éteint lui-même quand, dans l'allée qui va vers Saint-Cyr, se dessine, cérémonieux et presque auguste, le fantôme en robe feuille-morte de la marquise de Maintenon.

Et Louis XIV, sans descendre de son piédestal, me répond de ses lèvres de marbre :

« J'ai appris à lire dans l'esprit de ma mère; j'ai

appris à gouverner les hommes en me laissant gouverner par les femmes. Ma bibliothèque royale, c'était Marie de Mancini, cette Bérénice avant Racine ; c'était ma sœur, Madame Henriette, le premier mot de l'éloquence de Bossuet ; c'était Louise de La Vallière, cette Madeleine qui est morte en Dieu pour avoir vécu en moi ; c'était mademoiselle de Fontanges, cette Psyché qui eût encore appris l'amour au vieux Corneille ; c'était Montespan, qui dépensait vingt-cinq millions par an à ses rubans et à ses poëtes, mais qui ne perdait ni ses millions ni ses années, puisque j'avais tous les printemps un enfant de plus à légitimer ; c'était Françoise d'Aubigné, ce ministre président de mon conseil, qui m'a rouvert par *Athalie* et par *Esther* la Bible que j'avais fermée sur les genoux de ma mère. »

— « O roi, lui dis-je, vous oubliez parmi les forces de votre règne, parmi les inspirations de votre esprit, Corneille, Molière, Condé, Racine, Fénelon !

— « Encore une fois, ce sont les femmes qui m'ont enseigné le catéchisme royal et cette langue souveraine, par droit de naissance, qui a fait pour moi un académicien d'un jour et un écrivain de tous les siècles. Molière ne vivait pas : il laissait vivre en lui tour à tour et en même temps mademoiselle de Brie, mademoiselle Duparc et Armande Béjart ! Condé a vaincu à Rocroy, parce qu'il savait qu'il portait sur son cœur le bouclier de mademoiselle de Vigean et de celle qui était la virilité de La Rochefoucauld ! Racine était un luth que faisaient chanter toutes les femmes, depuis les fillettes roses d'Uzès jusqu'aux comédiennes de Paris, depuis les comédiennes de Paris jusqu'aux pensionnaires de Saint-Cyr, sans oublier madame Racine. Fénelon, ce Télémaque perpétuel dont Jésus était le Mentor, et qui s'est toujours promené sans s'y égarer dans les labyrinthes parfumés de Calypso, aurait-il trouvé cette poésie et cette onction sans madame Guyon, sans madame de Bourgogne, sans mademoiselle de La Maisonfort ? La femme est partout dans mon siècle, parce que c'est un grand siècle. Louvois lui-même, ce chiffre intelligent, a pris la blanche main de madame de Courcelles pour poser la première pierre de tous ses monuments.

« En vérité, je vous le dis, Dieu a créé l'homme à son image ; mais Ève, à son tour, a créé des enfants à son image. Conçus dans le péché par la femme, par la femme nous pénétrons les abîmes du bien et du mal, par la femme aussi nous retrouvons les chemins perdus de la grâce, nous autres, les délicats de la race humaine, nous autres qui allons éternellement secouer les rameaux de l'arbre de la science, nous autres les fils d'Ève qui laissons les fils d'Adam, les pauvres d'esprit, dormir pendant que le serpent siffle. Voilà pourquoi moi, le roi-soleil, moi qui ai atteint Daphné La Vallière, avant sa métamorphose, Daphné La Vallière, ce doux clair de lune de mai, moi qui ai brisé mes rayons en pluie d'or aux pieds de Danaé Montespan, j'ai su tous les secrets, parce que j'ai vu avec l'œil de mon esprit et avec les cent yeux de mon cœur. Voilà pourquoi j'ai été naturellement le plus grand des rois, pourquoi Bossuet lui-même a glorifié mon éloquence, pourquoi c'était ton devoir de m'admettre à mon rang à ce quarante et unième fauteuil dont tu écris l'épopée, ô poëte ! »

Et les lèvres de marbre se refermèrent pour moi. Et les naïades de bassins disparurent dans les rocailles. Et le soleil, à son couchant, ne laissa plus sur Versailles que le mélancolique silence qui n'est plus la vie et qui n'est pas la mort.

Mais est-ce bien Louis XIV qui m'a parlé ainsi? N'est-ce pas la Fantaisie, cette muse railleuse dont les belles visions nous masquent la vérité?

VI

HAMILTON

1646-1720

HAMILTON n'a fait qu'un volume de prose ; Chaulieu n'a fait qu'un volume de vers. Ils se présentèrent en même temps pour succéder à Malebranche. Les vers furent vaincus par la prose. « Un volume, c'est trop, dit Fontenelle à Chaulieu; il ne fallait faire qu'un sonnet. — Mais nous sommes deux, dit Chaulieu : Chaulieu et La Fare valent bien l'immortalité. — Nous ne pouvons pas élire l'un sans l'autre et nous ne pouvons pas vous nommer tous les deux. » On ne pouvait pas être plus normand pour refuser sa voix.

Chaulieu ne se le fit pas dire deux fois. Il partit pour Fontenay et envoya ces stances à l'Académie :

J'ai vu l'Académie en proie à l'imposture;
Le sage avant sa mort doit voir la vérité.
Allons chercher les lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute la beauté.

L'esprit parisien à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manèges de cour;
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant aux frais, des Grâces entourée,
Et j'y poursuis Diane et les Nymphes des bois.

Hamilton fut un Français d'Écosse, un voltairien avant Voltaire. Ce fut le comte de Grammont, qui, réfugié à la cour de Charles II, l'initia à l'esprit français. « Et de quoi se plaint Louis XIV? disait Grammont avec sa plus belle impertinence; je lui prends une maîtresse et il m'exile. Voilà un singulier despotisme qui veut assujettir les cœurs. Laissez-moi faire, toutes les maîtresses de Louis XIV seront bientôt à la Cour de Londres.— C'est dommage, dit Hamilton, si les amours viennent, car l'amour est ici. » L'amour, c'était la sœur d'Hamilton, follement amoureuse de Grammont avant de l'avoir vu.

Dès que le comte de Grammont la vit, il reconnut que c'était la destinée et non Louis XIV qui l'avait conduit à Londres. Elle était si belle, cette héroïne de roman anglais, que le coureur d'aventures de Versailles jura d'être un mari sérieux dans quelque solitude écossaise.

Mais voilà que Louis XIV chasse sa maitresse et rappelle Grammont. Le comte ne se faisait pas rappeler deux fois ; il s'exile de son amour, il s'envole pour Versailles. Hamilton le poursuit l'épée à la main : « Chevalier de Grammont, lui cria-t-il en le rejoignant à Douvres, n'avez-vous rien oublié à Londres? — J'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et flagellé par l'épée d'Hamilton, il retourne à Londres et se marie. Ce n'était qu'une femme de plus.

L'abbé de Voisenon, qui se trompait quelquefois de bréviaire, lisait souvent le matin, dans sa dévotion pour l'esprit, une page des *Mémoires de Grammont*. Ce livre charmant, qui n'est pas écrit mais conté, cette galerie de portraits où tout le monde parle, ce gai ramage d'oiseaux railleurs, « c'est le bréviaire des gens du monde, disait Chamfort ; — c'est mon catéchisme, disait Byron; je le relis tous les ans deux fois*. »

Hamilton a joué sa comédie à Saint-Germain. Au premier acte de sa vie, Louis XIV lui donna un rôle dans un ballet : le *Triomphe de l'Amour;* ce fut le triomphe d'Hamilton. Au dernier acte, Hamilton, dans ce même château royal, n'était plus le courtisan du monarque triomphant, mais celui du roi exilé. Là où Louis XIV dansait dans un ballet de Quinault, Jacques II s'agenouillait dans l'humilité profonde qui suit les grandeurs déchues. Pour Hamilton, autres temps, autres royautés. Mais, tout en s'attristant aux tristesses chrétiennes de Jacques II, il gardait sur ses lèvres profanes le sourire de l'esprit français, car il avait en pleine jeunesse sucé l'arome du terroir de La Fontaine et de Ninon.

L'esprit de la Régence n'est pas venu au monde en un seul jour. Il est né en pleine cour de Louis XIV. Hamilton et Grammont, son frère d'armes, son beau-frère, son pareil, son second, son rival, que sais-je? étaient des Riom et des Nocé avant l'heure. Quel trait de caractère que cette réponse de Grammont, quand Hamilton lui demanda à Douvres s'il n'avait rien oublié à Londres! Quel trait de mœurs, que cette prière de Grammont au chancelier de France pour être autorisé par Fontenelle, censeur royal, à publier le livre d'Hamilton, qui est pour lui un certificat de mauvaise vie! C'est la vanité, dites-vous; non, c'est l'argent. En effet, le chevalier avait vendu quinze cents livres le manuscrit de ce chef-d'œuvre : ce qui allait lui permettre de poursuivre une fois de plus la fortune du jeu et des filles.

* Byron ne s'est-il pas souvenu d'Hamilton et de Grammont quand il a peint à vif son don Juan?

Mais, comme Hamilton et Grammont ont encore plus d'esprit que de perversité, ils ont l'art de séduire l'opinion : ils l'enlèvent en croupe sur les sept péchés capitaux, un pour chaque jour de la semaine, la paresse venant à point pour le dimanche.

A son entrée à l'Académie, bravant tous les usages, Hamilton ne fit l'éloge de personne et se moqua de tout le monde. Pourquoi ne reste-t-il que ces dix lignes de son discours?

« En ce temps-là, messieurs, les choses n'allaient pas « en France comme à présent? Louis XIII régnait « encore et le cardinal de Richelieu gouvernait le « royaume. De grands hommes commandaient de petites armées et ces armées faisaient de grandes choses. « Mais le cardinal voulait s'illustrer aussi par les conquêtes de l'esprit : il créa l'Académie française, où « l'on donne des batailles pacifiques, où l'on corrige « *le Cid* et où l'on s'endort du sommeil des Dieux sur « un lit de fleurs de rhétorique. »





VII

MALEBRANCHE

1638-1730

MALEBRANCHE se promène là-bas sous cette avenue d'ormes centenaires. Sa contemplation est si profonde, que le faucheur qui rebat sa faux, la moissonneuse qui chante sa chanson, le pâtre qui appelle ses chiens, ne le peuvent distraire. Son âme est si loin de lui-même ! Cependant ses pieds vont toujours et le conduisent, sans qu'il le sache, vers cette petite maison de briques enfouie sous les grands arbres. Il va franchir le seuil de sa porte ; il a rencontré son curé et lui a fait à peine un signe de la main ; il a rencontré son médecin, il ne l'a pas vu ; il a coudoyé un oratorien de ses amis ; il a salué un de ses adversaires de Port-Royal. Il va franchir le seuil de sa maison ; mais voilà trois beaux enfants qui, comme des biches effarouchées, viennent bondir à sa porte ; il se retourne, il les prend dans ses bras, il leur fait mille caresses et leur dit cent choses charmantes. Ces enfants ne sont pas à lui, mais ce sont des enfants du bon Dieu, — et il est tout en Dieu. — Pour une demi-heure il a laissé sa pensée sur le seuil de sa porte : le voilà qui court avec les en-

fants, qui joue avec eux, mais qui, tout en jouant, les interroge pour étudier la science innée. Puis tout à coup il reprend sa pensée, il court à son cabinet, et s'enferme après avoir clos les volets. Ne troublez pas ses visions et ses battements de cœur.

Ne dirait-on pas que pour lui la Méditation est une vierge divine dont il est religieusement épris, — il la cache aux regards humains comme s'il craignait de la perdre ou de la profaner, — une amante, une maîtresse, une femme, tout son amour, toute sa joie, toute sa passion :

L'esprit de Malebranche est né de saint Augustin et de Descartes. Il a voulu être le trait d'union de ces deux grandes intelligences. Sa *Recherche de la Vérité* part de l'un pour aboutir à l'autre, un long voyage qui commence à l'homme et qui finit à Dieu.

Le XVIIe siècle, qui ne voulait pas qu'on allât en rêvant à la recherche de la vérité, a dit de Malebranche que ce n'était que le grand rêveur de l'Oratoire. On alla même plus loin ; on parla d'inscrire ce vers au bas de son portrait :

> Lui, qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Mais tous les grands esprits ont reconnu en Malebranche une intelligence hors ligne. Bayle lui-même dit de son Traité de Morale qu'on n'a jamais vu aucun livre de philosophie montrer si fortement l'union de tous les esprits avec la Divinité.

Malebranche avait commencé par apprendre l'hébreu pour apprendre à lire dans la Bible : c'était se tremper dans le Styx ; mais ce fut Descartes qui fut son maître en l'art de penser. Malebranche est parti du même point que Descartes ; il a pris un autre chemin,

mais il l'a rencontré bientôt : il s'est détourné encore et l'a retrouvé souvent.

La *Recherche de la Vérité* est un puits de science où on ne trouve que le reflet du ciel. En vain les malebranchistes ont regardé dans ce puits profond pendant tout un demi-siècle : ils n'ont vu que les nuages qui courent sur l'infini.

Au XVIIe siècle, on disait d'un profond penseur : *un malebranchiste*. Depuis que Platon a révélé les routes rayonnantes de l'âme immortelle, les philosophes, qui nous emportent comme des aigles sous les voûtes bleues, voyagent, mais n'arrivent pas. C'est l'histoire de la vie : on voyage, on n'arrive pas. La mort elle-même n'est qu'une halte, une hôtellerie qui s'ouvre, sombre et funèbre, au milieu de la nuit, et d'où le voyageur s'envole gaiement le matin, oubliant ses bagages.

Ce fut une belle et glorieuse vie que la vie de Malebranche. Sa philosophie, comme un doux rayon qui vient du ciel, se répandit jusqu'en Chine. Les Anglais qui passaient à Paris ne voulaient voir que deux hommes : Louis XIV et Malebranche. Il avait longtemps étudié la vie en se regardant vivre ; il étudia la mort en se regardant mourir. Il méprisait son corps et pensait que le plus beau jour de sa vie serait celui où son âme s'envolerait de la branche depuis longtemps à demi cassée et effeuillée. En ses dernières années, son corps était réduit à rien, mais son âme s'étendait toujours comme l'incendie qui dévore la maison. Avant de mourir il était tout âme.

Et pourtant n'était-ce pas lui qui, à cette grande question de la *matière infinie*, tourment éternel des philosophes, avait répondu en invoquant Jésus ? N'a-t-il pas, par une pieuse audace, imaginé que le Sauveur

avait racheté en même temps que l'âme humaine la nature déchue depuis Adam, et imprimé, en y posant le pied, la marque de son infini à cette création périssable.

Malebranche succéda à Louis XIV et fit l'éloge de Descartes :

« Le grand roi a eu de grands capitaines, de grands
« poëtes, de grands artistes et de grands ministres,
« mais il a manqué un Descartes à la gloire de son
« règne. »

VIII

DUFRESNY

1648-1724

Deux gentilshommes se présentèrent ensemble à l'Académie pour occuper le quarante et unième fauteuil à la mort de Hamilton : Dancourt*, né d'une race noble, et Dufresny, issu d'une race royale.

* Dancourt est, avant tout, un historien, l'historien sans prétention d'une société sans histoire. Dans ses comédies, la Régence se montre le sein nu comme la duchesse de Berry, la bacchante sortait des bras de Riom, toute barbouillée encore des ivresses de la nuit. En ce moment où la France n'avait plus d'argent, tout le monde payait. La duchesse de Berry payait Riom, qui payait une fille d'Opéra, qui payait un capitaine. Quand le comte de Horn n'était plus payé et n'avait plus de quoi payer,

Dufresny, petit-fils de Henri IV, — le père du peuple, — avait retrouvé dans ses comédies, dans ses contes, dans ses chansons, la triple vaillantise du Béarnais ; mais en face du masque épanoui de Dancourt, cette fine et charmante figure de Dufresny semble pâlir et chercher le demi-jour. Cependant il l'emporta sur Dancourt, parce que chez lui l'auteur dramatique était doublé d'un philosophe armé à la légère, d'un poëte né dans la vigne de Rabelais, d'un conteur qui contait comme un conte des *Mille et une Nuits*.

On n'écrira pas l'histoire de la bohème littéraire sans consacrer quelques belles pages à Dufresny, — souvenir de La Fontaine, — pressentiment de Sterne.

Son portrait par Coypel est à la salle du comité de lecture de la Comédie-Française. Que de fois, quand je présidais le Comité de lecture, il m'a chanté son charmant souvenir pour me consoler des mauvais vers qu'on me débitait ! C'est le portrait d'un homme de soixante ans, qui garde sa jeunesse dans son sourire. Sa tête charmante est perdue dans une forêt de cheveux. Sa chère Angélique, la blanchisseuse, n'a pas oublié la jabotière ni les manchettes. Sa main est ornée

il assassinait rue Quincampoix. Quand Law était couronné par la banqueroute, il allait tenir un brelan à Venise. Le *Chevalier à la Mode* est la gravure ineffaçable, on pourrait dire la marque flétrissante de cette époque où M. de Lauzun instruisait son neveu dans l'art de batonner les filles de France, où Voltaire se faisait pardonner son couplet sur la fille de Loth par un refrain sur Sodome, où Lagrange-Chancel annonçait au *nocher des ondes infernales* le pâle cortége des Britannicus-Bourbons retranchés par une Locuste inconnue, où Dubois se faisait sacrer cardinal au sortir de la Fillion, où l'abbé de Ganges assassinait sa sœur, parce que sa sœur était moins apprivoisée que Mme la duchesse du Maine avec M. le duc de Bourbon.

Et pourtant Dancourt n'était pas un Saint-Simon ou un Gilbert. Son œuvre n'est pas indignée ; mais n'en est-elle pas plus terrible dans le cynisme de sa naïveté ? Né comédien-gentilhomme, il ne trouvait dans toutes les débauches de ce Pandémonium qu'un prétexte à la comédie.

d'un diamant, et, ce qui vaut mieux, d'une belle plume impatiente dont le bec est loin d'être émoussé. Dufresny a pour armes les attributs de la Science. Et, en effet, cet homme qui n'avait jamais lu, n'était-ce point un savant en action ? Il avait étudié l'amour dans son cœur, l'orgueil à la cour, la guerre sur le champ de bataille, l'architecture en faisant bâtir, la nature dans son jardin, la poésie et la musique en chantant. Aussi la Science de Dufresny ne s'appuie pas sur des livres : elle penche sa tête rêveuse et semble se souvenir.

La vie de Dufresny est son meilleur livre ; je m'explique : Dufresny est du petit nombre des poëtes qui ont pris la poésie pour vivre et non pour écrire. Aussi, avec un peu moins de cette paresse adorable qui est le charme des heures amoureuses, Dufresny marquait au nombre des noms glorieux. Il est de ceux, du moins, que la renommée n'ose parquer : c'est une figure à part, comme Fontenelle, qui, à l'Académie, n'était classé ni avec les grands seigneurs, ni avec les philosophes, ni avec les poëtes, parce qu'il se montrait tour à tour, selon les mondes, grand seigneur sans naissance, philosophe sans système, poëte sans poésie, mais pourtant toujours à sa place, parce qu'il avait beaucoup d'esprit partout.

Ah ! si Dufresny avait écrit ses confessions ! — je ne parle pas des mémoires de sa blanchisseuse ! — quel livre charmant ! Comme on y eût respiré la senteur de ses roses de Vincennes sur le sein opulent de sa chère Angélique, tout en écoutant sa *Chanson des vendanges !*

Quand ce petit-fils de Henri IV et de la belle jardinière d'Anet fut élu à l'Académie, il ne manqua personne à sa réception, — excepté Dufresny lui-meme ; car ce jour-là, retenu dans son fameux jardin par ses

roses ou ses rêves, il oublia qu'il était de l'Académie.

Et pourtant il avait écrit son discours, dont il faut se souvenir :

« Un bon général d'armée est moins embarrassé à la « tête de ses troupes qu'un mauvais auteur à la tête de « son discours. Celui-ci ne sait quelle contenance « tenir; s'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté; « s'il affecte de l'humanité, on le méprise; s'il dit que « son talent est merveilleux, on n'en croit rien; s'il dit « que c'est peu de chose, on le croit sur parole : ne « parlera-t-il point du tout de lui? La dure nécessité « pour un auteur!

« Je ne sais si mon discours réussira; mais, si on « s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à l'écouter, « et mon dessein aura réussi.

« Tout est amusement dans la vie; la vie même « n'est qu'un amusement, en attendant la mort; la « vertu seule mérite d'être appelée occupation : s'il n'y « a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire vé- « ritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le « monde! Les uns s'amusent par l'ambition, les autres « par l'intérêt, les autres par l'amour; les hommes du « commun par les plaisirs, les grands hommes par la « gloire, et moi, je m'amuse à considérer que tout cela « n'est qu'amusement.

« Je voudrais être original : voilà une idée vraiment « comique, me dira-t-on; vouloir être original en ce « temps-ci! il fallait vous y prendre dès le temps des « Grecs; les Latins même n'ont été que des copies. « Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de « nouveau? Plusieurs auteurs me le disent : si M. de « La Rochefoucauld, Molière et Pascal me l'eussent « dit, je le croirais.

« Celui qui peut imaginer vivement, et qui pense

« juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre « a pensées avant lui; par le tour naturel qu'il y donne « et par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge « qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui. Les vérités de Mo- « lière, les pensées de M. de La Rochefoucauld et de « Pascal sont autant de diamants mis en œuvre par le « bon goût et par la raison : à force de les retailler « pour les déguiser, les petits ouvriers les ternissent; « mais, tout ternes qu'ils sont, on ne laisse pas de les « reconnaître; et ils effacent encore tous les faux bril- « lants qui les environnent.

« Ceux qui dérobent chez les modernes s'étudient à « cacher les larcins; ceux qui dérobent chez les an- « ciens en font gloire. Mais pourquoi ces derniers mé- « prisent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'es- « prit pour bien déguiser une pensée de Montaigne « que pour bien traduire un passage d'Horace.

« Le monde est un livre ancien et nouveau : de tous « temps l'homme et ses passions en ont fait le sujet; « ses passions y sont toujours les mêmes, mais elles y « sont écrites différemment, selon le caractère de son « esprit et l'étendue de son génie. Ceux qui ont assez « de talent pour bien lire dans le livre du monde peu- « vent être utiles au public en lui communiquant le « fruit de leur lecture; mais ceux qui ne savent le « monde que par les livres ne le savent point assez « pour en faire des leçons aux autres; ce sont des « gens qui lisent Homère dans M. Houdart de La Mothe.

« Quelle différence entre ce que ces livres disent « des hommes et ce que les hommes font!

Si le monde est un livre qu'il faut lire en original, « on peut dire aussi que c'est un pays qu'on ne peut

« ni connaître ni faire connaître aux autres sans y
« avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage
« bien jeune; voilà pourquoi je ne sais rien des livres,
« Mais êtes-vous plus savant que moi, vous qui habitez
« les bibliothèques ?

« Bonsoir, messieurs je vais cultiver mon jardin. »

IX

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

1670-1741

UAND le vieux Rousseau vint mourant de Bruxelles remercier l'Académie, qui l'avait appelé à succéder à Dufresny, il arracha des larmes aux plus endurcis en disant ces beaux vers avec la majesté du malheur :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant ;
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis :
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.

Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants.
Je suis la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

On discutera longtemps encore sur la vie et sur les vers de Jean-Baptiste Rousseau. A-t-il été exilé par un jugement inique? Est-il un grand poëte? Eternelles questions pour les oisifs littéraires. Pour moi, quand je passe devant Jean-Baptiste Rousseau, je salue sans m'arrêter, comme devant un ami douteux dont je ne sens pas le cœur et dont je n'aime pas l'esprit. Ce fut pourtant un grand poëte, mais souvent un grand poëte sans poésie. Il accorda le violon sacré, mais il eut beau jouer d'une main savante, le violon n'avait presque jamais d'âme pour lui.

A peine au sortir du collège, il annonça comme un écho du grand siècle; Boileau, qui allait mourir, disait: *Je laisse un fils*. En effet, Boileau passa pour ainsi dire sa royauté à Rousseau. C'était d'ailleurs le même esprit et le même horizon ; c'était la même muse fuyant l'inspiration pour la grammaire et avec moins de grammaire, mais avec plus « d'influence secrète. »

Jean-Baptiste Rousseau a été proscrit pour d'infâmes couplets qu'il n'a point faits. Il est à peu près reconnu aujourd'hui que ces couplets étaient l'œuvre commune des habitués de ce fameux café Laurent, hanté par La

Mothe, Saurin, Danchet, Crébillon, La Faye, Boindin. C'était surtout l'œuvre, je parle des plus odieux couplets, de cet ami de Boindin dont on ne sait plus le nom, qui, à l'heure de la mort, déclara au prêtre de sa paroisse les avoir composés. Ce fut au temps même où Rousseau mourant dans l'exil appelait un prêtre et les reniait avant de recevoir le viatique.

Mais, si on efface une pareille tache à la robe blanche de cette muse, chrétienne avec tant de piété, profane avec tant d'impiété, il en reste une plus grande et qu'elle n'a point lavée sous les larmes de son repentir : Rousseau renia son père.

Il était le fils d'un cordonnier, un brave homme que le travail enchainait dans l'obscurité, mais qui avait le sentiment de la grandeur et de la lumière. La femme du cordonnier, une sainte femme, mit au monde beaucoup d'enfants et mourut quand elle eut épuisé sa dernière goutte de lait. Le père, se voyant deux fils, voua l'un à Dieu et l'autre à la poésie. Le plus poëte des deux, ce ne fut peut être pas Jean-Baptiste Rousseau.

Il débuta au théâtre, à l'Opéra et à la Comédie, où, durant plusieurs années, on le reconnaissait poëte sans reconnaitre son œuvre- Un soir pourtant le Théâtre-Français eut un succès avec le *Flatteur*. Le cordonnier était au parterre et pleurait pendant que tout le monde riait.

Après la représentation, le brave homme emporté par son cœur se hasarda au foyer des comédiens, où l'auteur de la pièce était entouré comme un jeune prince des poëtes.

Lui, le père, tout en pleurant, il va pour se jeter dans les bras de son fils.

C'était la première joie sérieuse que le brave homme recueillait pour prix de ses veilles car il ne veillait que



pour son fils. Et que va lui dire son fils? « Je ne vous connais pas, murmure Jean-Baptiste Rousseau à ce père qui veut embrasser son fils! — Ah! tu ne me connais pas! » dit le père en pâlissant comme s'il allait mourir sous cette parole parricide.

Et le cordonnier se détourna pour cacher le père d'un tel fils.

Non, tu n'étais pas un poëte, malgré tes odes sacrées. Et si tu as été exilé trente ans, c'est que tu avais renié ton père comme Judas a renié son Dieu.

X

VAUVENARGUES

1715-1747

Le marquis de Vauvenargues a été le soleil couchant de Fénelon, — un de ces doux soleils couchans de la belle saison qui s'en vont sans nuages, comme s'ils allaient à Dieu, — un de ces mélancoliques adieux du ciel qui est toute lumière à la terre qui est toute ténèbres.

C'a été un penseur chrétien trempé aux sources vives de l'antiquité stoïcienne. Il avait pieusement fréquenté les douzes apôtres; mais il n'oubliait pas qu'il avait vécu avec les sept sages de la Grèce.

Vauvenargues, qui était un simple homme de lettres,

le fervent ami de Voltaire et des autres, devenait un grand seigneur en face de la grammaire. Il ne savait écrire que parce qu'il savait penser. Mais qu'est-ce que la grammaire pour ceux qui savent écrire — et même pour ceux qui ne le savent pas ! — Et pourtant, dès que la pensée ne domine pas Vauvenargues, il n'a plus l'art d'enchaîner les mots ; sa coupe est belle quand elle est pleine, parce qu'elle ne montre que la pourpre du vin ; mais, quand elle n'est pas remplie, ce n'est qu'un verre grossier où les artistes de Venise et de Prague n'ont pas dessiné leurs fortes et charmantes arabesques. « Qu'importe ! s'écrie Vauvenargues ; lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter. »

Vauvenargues fut élu en remplacement de Jean-Baptiste Rousseau. Il s'était présenté avec Collé, Crébillon fils et Lagrange-Chancel. Mais il obtint la voix du cardinal de Rohan-Soubise, du duc de Villars, du président Hénault, du cardinal de Bernis, du cardinal de Rohan, ce qui entraîna les serviles de l'Académie. Lagrange-Chancel n'eut pour lui que la voix de Maupertuis. Crébillon le Gai n'eut pas pour lui Crébillon le Tragique, mais il eut Fontenelle. Destouches, Marivaux et deux ou trois inconnus. Collé était patronné par son ami le duc de Nivernais ; il eut pour lui deux autres grands seigneurs, le maréchal de Richelieu et le duc de Saint-Aignan qu'il avait fait rire. Mais Vauvenargues fut élu.

Il fit l'éloge de Rousseau dont il prenait le fauteuil, mais il fit surtout l'éloge de Le Sage qui devait lui succéder. « Glorifions les morts, dit-il, mais c'est une « maxime inventée par l'envie et trop légèrement « adoptée par les philosophes, qu'il ne faut pas louer « les hommes avant leur mort. Je dis au contraire que



« c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils « ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie et « la calomnie animées contre leur vertu et leur talent « s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre « témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut « craindre de hasarder, et non les louanges sincères. »

Vauvenargues n'aimait pas à parler de lui quoiqu'il ne connût bien que lui. Il croyait trop à la gloire et à la vertu pour bien connaitre les hommes. On peut dire que son discours fut une parole d'Évangile, un serment sur la montagne entre saint Paul et le vicaire savoyard. Ce fut là qu'il promulgua ces maximes d'une si haute probité littéraire : *La clarté est la bonne foi des philosophes! — La netteté est le vernis des maîtres : elle épargne les longueurs et sert de preuve aux idées. — Socrate savait moins que Bayle : il y a peu de sciences utiles. — Il ne faut point juger des hommes parce qu'ils ignorent, mais parce qu'ils savent.— L'esprit est l'œil de l'âme, et non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. Ne nous enorgueillissons pas si nous avons la raison, car elle nous trompe plus souvent que la nature.* Ce fut là qu'il commenta par avance l'oracle du Buffon sur le style, avec une grandeur que le grand Buffon n'a pas atteinte : *Les grandes pensées viennent du cœur. La délicatesse vient essentiellement de l'âme!*

On se demande, en relisant l'histoire de cette vie trop moissonnée, mais dont l'âme nous reste, qui fut le plus brave, de Vauvenargues soldat, affrontant le canon sur les champs de bataille de Moravie, ou de Vauvenargues philosophe, toujours malade, subissant avec un sourire perpétuel les éternelles angoisses de la mort dans la vie ?

Vauvenargues disait : « Qui méprise l'homme n'est

« pas un grand homme. » Il a, lui, aimé l'humanité jusqu'en lui-même, malgré les souffrances inouïes qui l'avait défiguré, qui avaient supprimé l'homme pour ne laisser vivre que « le plus infortuné et le plus tranquille « des mortels, » s'écriait Voltaire pleurant sur la tombe de son jeune ami, lui qui ne pleurait jamais. Et c'est le plus grand éloge de Vauvenargues.

XI

LE SAGE

1668-1747

NOBLESSE oblige. C'est surtout dans la république des lettres, où l'esprit a toujours ses trente-deux quartiers, que cette maxime a été fièrement inscrite. On disait devant Piron : « Passez, marquis, c'est un poëte. — Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang, » s'écria Piron. Et il passa avant le marquis. La noblesse littéraire a toujours été ainsi défendue pied à pied et l'épée à la main quand il a fallu en venir aux armes. Combien de gens de lettres qui ont des titres et qui se contentent de leurs noms ! *Moi, dis-je, et c'est assez*. La duchesse de Bouillon tenait un bureau d'esprit ; Le Sage y est appelé pour lire *Turcaret*. Il oublie l'heure. Quand il paraît à la porte du salon, la duchesse impatientée lui reproche avec hauteur d'avoir fait perdre une heure à

la compagnie. « Madame, dit Le Sage en relevant la tête, je vous ai fait perdre une heure, il est juste que je vous en fasse gagner deux : je n'aurai pas l'honneur de vous lire ma pièce. » En vain on le voulut retenir, il s'en alla fièrement. Chaque histoire de la vie des gens de lettres offre une pareille page. C'est qu'on n'est pas trempé aux sources vives de l'esprit sans avoir le respect de soi-même. Le poëte interprète et continue l'œuvre de Dieu ; il ne doit jamais déposer son orgueil. — Mais ceux-là dont vous me parlez, me direz-vous, ne vivaient que des pensions faites par les grands seigneurs. — Je pourrais répondre que ni Piron ni Le Sage ne savaient le nom de ceux qui les pensionnaient et qu'ils s'en inquiétaient peu, croyant n'avoir à remercier que des amis. J'aime mieux répondre que ces grands seigneurs qui pensionnaient les gens de lettres payaient tout simplement les frais du culte de l'esprit, comme les dévots payent à l'Église les frais du culte de Dieu.

Le Sage traversa la jeunesse orageuse des natures poétiquement douées. Il suivit les écoles de Bretagne et vint apporter à Paris le fruit encore vert de ses études ; mais sa voix se perdit dans cette tour de Babel, et il lui fallut retourner dans son pays, où il passa six années dans les fermes du roi, comptant beaucoup d'argent, mais sans y trouver la passion de l'argent. Il lui restait quelques débris de son patrimoine ; il revint à Paris et étudia le droit. Il prit bientôt le titre d'avocat, mais il paraît qu'il ne plaida pas même sa cause, car il lui fallut vivre de misère au jour le jour ; heureusement qu'il n'avait pas le souci du lendemain, — le lendemain, ce créancier débonnaire pour la jeunesse, qui passe toujours sa créance au surlendemain.

Le Sage en était là, ne sachant à quel dieu se vouer, quand une femme passa sur son chemin, une grande dame qui avait perdu un mari vieux et qui voulait le pleurer avec un mari jeune. Voilà Le Sage qui s'embarque à toutes voiles sur la mer agitée des passions ; mais il avait oublié d'embarquer l'amour avec lui, ou plutôt l'amour fut noyé à la première tempête. C'est encore le privilège de cette noblesse de l'esprit : elle n'a pas d'argent et elle dédaigne l'argent. Le Sage peut épouser une fortune en épousant une femme, mais son cœur n'est pas là ; il revient sur le rivage, prêt à s'embarquer avec la première venue si celle-là garde mieux son cœur.

Qui le croirait ? Ce fut rue de la Mortellerie que l'amour entraîna Le Sage : il quitta la femme de qualité et de quantité pour la fille d'un menuisier qui n'avait que sa beauté et sa vertu. Il l'épousa bravement à Saint-Sulpice et se trouva très heureux de ne devoir rien à personne, même à sa femme.

Il avait confiance en son esprit. Cependant la quarantième année commençait à sillonner son front, et rien n'était encore sorti de là. Enfin, le soleil allait se lever ! Par un hasard étrange, il fut joué en même temps à la cour et à Paris. La cour donna raison à *Don César Ursin*, une comédie imitée de Calderon, et donna tort à *Crispin rival de son maître*, un petit chef-d'œuvre que Molière a oublié de faire. De son côté Paris applaudit à outrance *Crispin rival de son maître*, et siffla *Don César Ursin*. Il résulta de ces deux jugements beaucoup de bruit. Le Sage sortit de là célèbre. La même année il imprima le *Diable boiteux*, cette satire transparente de ses contemporains ; un seul trait en dira tout le succès. Deux gentilshommes arrivent en même temps chez le libraire et demandent

le *Diable boiteux*. « Messieurs, je n'en ai plus qu'un exemplaire. — C'est pour moi. — Non, c'est pour moi, car j'ai parlé avant vous. — Oui ; mais j'étais dans la boutique que vous étiez encore à la porte. — Je tiens l'exemplaire et ne le lâcherai qu'en pièces. — Messieurs, dit le libraire, je ne permettrai pas qu'on déchire un pareil livre. — Eh bien, le *Diable boiteux* vaut bien un coup d'épée, nous allons nous battre. — C'est dit s'écria l'adversaire ; celui qui sera hors de combat sera hors d'état de lire le *Diable boiteux*, l'autre pourra donc l'emporter tout entier. » Et ils allèrent se battre sur le quai de la Tournelle. On ne connaît pas les suites de cette belle affaire, si ce n'est qu'elle consacra le succès du *Diable boiteux*.

Le Sage avait trouvé sa voie : le roman et la comédie. Mais il n'avait, pour ainsi dire, dans *Crispin rival de son maître* et le *Diable boiteux*, que signé la préface de ses deux chefs-d'œuvre, *Turcaret* et *Gil Blas*. Molière n'était donc pas mort. Saluons cette renaissance. A l'heure où Campistron couche la tragédie dans le cercueil, la comédie reprend l'éclat inespéré des beaux jours. Non seulement elle est encore l'orgueil de la scène française, mais elle s'incarne dans le roman. Aujourd'hui elle inscrit *Gil Blas* sur son livre d'or, demain elle revendiquera la *Comédie humaine*.

Le roi Louis XVI disait qu'il avait fallu à Beaumarchais plus d'esprit pour faire jouer le *Mariage de Figaro* que pour l'écrire ; on pouvait en dire autant de Le Sage et de *Turcaret*. Les agioteurs du temps, connus alors sous le nom de traitants et de maltôtiers, se mirent en campagne contre la pièce qui allait dévoiler leurs manœuvres. Ils craignaient ce coup de théâtre comme le coup de la mort ; ils commencèrent par cabaler auprès du pouvoir, mais l'ancienne monarchie,

il faut le reconnaître, a toujours eu la comédie en respect. Les financiers tentèrent une autre campagne ; ils allaient beaucoup à la Comédie ; ils avaient des intelligences dans la place, c'est-à-dire que plus d'un de ces messieurs payait le carrosse de plus d'une de ces dames. Ils s'imaginèrent qu'avec quelques poignées d'or on aurait raison de toute cette bohème. A cet effet, les comédiens et les comédiennes furent conviés à un souper orgiaque où on devait, au dessert, passer parmi les bonbons, des bijoux et des écus d'or, tout en parlant de la pièce de Le Sage. Le plus éloquent aurait dit, entre autres belles choses, qu'il était impossible qu'un corps illustre comme celui des financiers fût bafoué sur la scène française pour être agréable à un méchant auteur digne des tréteaux de la foire. Passe encore pour les médecins et les gens de loi ; Molière, le grand Molière, en avait fait justice ; mais lui-même, quelque franches que fussent ses coudées, n'avait osé s'attaquer à un pareil colosse, parce qu'il avait trop d'esprit pour ne pas connaître que battre en brèche la finance, c'est battre en brèche la nation elle-même. Or, le Démosthène des financiers n'eut pas à prononcer son discours ; les comédiens, sachant de quoi il était question, refusèrent de souper en pareille compagnie ; les comédiennes soupèrent, mais quand on vint à les prier de ne pas jouer dans la pièce de Le Sage, elles parlèrent de leur devoir. « Et d'ailleurs, dit l'une d'elles, mademoiselle Quinault, je donnerais trente-six financiers pour mon rôle. » Il restait à ces messieurs une dernière ressource, c'était d'obtenir de l'auteur qu'il retirât sa pièce. On alla donc à lui armé d'un blanc-seing qui achetait alors toutes les consciences. « Monsieur Le Sage, lui dit l'ambassadeur, si vous voulez retirer votre comédie du Théâtre-

Français, vous pourrez inscrire sous cette signature le chiffre de votre fortune, cent mille livres, par exemple. » Le Sage avait accueilli très gracieusement le plénipotentiaire. « Mon cher monsieur, lui dit-il après avoir soulevé la feuille de papier, qu'est-ce que cela en comparaison des applaudissements ou même des sifflets de ce bon public parisien ? Vous pouvez juger, en regardant autour de vous, que je suis pauvre ; mais cet enfant que vous voyez là-bas ne manque pas de lait dans son berceau. Avez-vous plus de lumière par votre fenêtre que je n'en ai par la mienne ? Le soleil visite plus souvent la table où j'écris que la table où vous comptez votre argent, car je suis logé plus haut que vous ; vous venez me voir en carrosse, mais vous venez me proposer un marché infâme ; moi, je sors à pied, mais je ne vais jamais que là où m'appellent mon cœur ou mon esprit. Tout compte fait, je suis plus riche que vous, et je refuse.

On sait le reste. Les financiers ne s'en tinrent pas là, et *Turcaret* ne serait pas encore joué peut-être sans un ordre de Monseigneur, consigné sur le registre de la Comédie-Française *.

Le Sage et l'abbé Prévost, dédaignés par l'Académie, vivaient du temps de Campistron ; or, au temps de

* Le XVIIIe siècle, — le plus beau siècle, qui, depuis l'ère chrétienne ait passé sur le monde, — a produit les quatre meilleurs romans de la langue française : *Gil Blas*, *Candide*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*. La satire, l'ironie, la passion, le suprême amour sont l'âme immortelle de ces quatre chefs-d'œuvre. Jamais on n'a mieux raconté l'histoire familière de l'humanité. Pour quelques libres esprits qui osent dire tout ce qu'ils pensent, il n'y a pas loin de ces quatre Odyssées à celle d'Homère.

Un philosophe contemporain, qui a beaucoup pratiqué les femmes, s'est toujours consolé aux jours de trahison en lisant *Gil Blas*. C'est, selon son expression, le médecin du cœur ; et à la lecture de tous ceux qui tombent dans les mélancolies de la passion, il conseille *Gil Blas*, où ils retrouveront toujours le rire, ce coup de soleil de l'esprit.

Campistron, qu'était-ce que deux romanciers qui n'avaient jamais écrit de tragédies? L'Académie abandonnait *Gil Blas* et *Manon Lescaut* aux filles d'Opéra et aux écoliers. Et elle ouvrait la porte à Caillères, à Bignon, à Fraguier, à Montgandt, à Foncemagne, à Sallier et tant d'autres illustres. Il n'y avait en ce temps-là qu'un seul homme à l'Académie, Montesquieu. Et encore il n'y a jamais mis le pied.

Le Sage, comme Molière et La Fontaine, ne se doutait pas qu'il eût au cœur le génie français. Il fut un grand écrivain sans le savoir, car en son temps on n'était un homme de génie qu'à la condition d'être tout à la fois Grec, Romain et Français, ou de tomber dans les recherches du bel esprit. C'était le règne de Dacier, c'était le règne de Fontenelle : heureusement pour Le Sage qu'il n'étudiait qu'en pleine nature, le cœur en France, l'esprit en Espagne, un nouveau monde où déjà Corneille avait découvert des mines d'or. Selon Voltaire, le roman espagnol : *la Vida del escudero don Marcos de Obrigo*, était l'original de *Gil Blas*. Mais Voltaire n'avait lu ni le roman espagnol ni le roman français. Voltaire ne savait-il pas que *Gil Blas* est une satire des mœurs françaises contemporaines? Le Sage s'est servi des romans espagnols comme un navigateur des cartes de géographie.

Comment, d'ailleurs, a-t-on pu croire sérieusement au père Isla et à ses compères de Paris? Gil Blas est un parisien qui a voyagé en Espagne sans y prendre pied. Il n'a rien dit de cette hauteur, de ces dédains, de ces passions, qui ont leur écho jusque dans les proverbes de Sancho Pança. Les réalistes d'aujourd'hui pensent avoir inventé le réalisme : il y a longtemps que Le Sage les a dépassés. Son livre, ce n'est pas le poëme de Calderon ou de Cervantes, c'est le roman de Le Sage, c'est l'histoire de la société étudiée par un clairvoyant, mais qui ne regarde pas en haut. Gil Blas est plus vrai que Werther et que René. Tant mieux pour la gloire de Le Sage, qui a réussi le portrait; mais tant pis pour l'humanité, qui a posé devant Le Sage. Tant pis surtout pour ceux qui cherchent dans *Gil Blas* un code ou un catéchisme. Le Sage était un conteur et non un moraliste. Gil Blas, *médiocre, rampant, arrivant à tout*, ce n'est pas un type épique, c'est tout simplement le premier rôle de cette comédie d'aventures, satire railleuse, mais non austère, imbroglio arrangé à souhait pour la distraction de l'auteur, de l'acteur et du spectateur.

* C'est surtout à la Comédie-Française et à la Comédie-Italienne que Le Sage traduisit *Gil Blas*; c'est par le cœur des comédiennes qu'il apprit à connaître la comédie humaine qui se joue dans son livre.

La vie de Le Sage ne contredit-elle pas la moralité que les gens immoraux vont chercher dans son œuvre? Le Sage, vivant de sa dignité à travers tous les soupers des comédiennes et des grands seigneurs; Le Sage, mourant dans la religion de Jésus sous le toit sanctifié de son fils le chanoine, c'est la marque que l'esprit de Dieu, absent dans ses livres, a répandu sur sa vie la douce lumière qui égaye l'âme comme un reflet du ciel.





XII

D'AGUESSEAU

1632-1751

QUAND d'Aguesseau parla aux quarante, les beaux esprits avaient peur d'un réquisitoire contre les grâces de l'imagination, en faveur de la raison sévère; mais le plus austère chancelier de France avait gardé l'amour des fraîches images. Le génie est toujours jeune comme les Dieux.

« Messieurs, dit d'Aguesseau, sans l'art du raisonnement, la rhétorique est un fard qui corrompt les beautés naturelles.

« La connaissance de l'homme nous apprend qu'elles sont comme les routes faciles et les avenues de l'esprit humain. Mais, attentif à ne pas confondre les moyens avec la fin, il ne s'y arrêtera pas trop longtemps. Il se hâtera de les parcourir avec l'empressement d'un voyageur qui retourne dans sa patrie; on ne s'apercevra point de la sécheresse des pays par lesquels il aura passé; il pensera comme un philosophe et il parlera comme un orateur.

« Pour convaincre il suffit de parler à l'esprit; pour persuader, il faut aller jusqu'au cœur. La conviction agit sur l'entendement, et la persuasion sur la volonté. L'une fait connaître le bien, l'autre le fait aimer; la première n'emploie que la force du raisonnement, la dernière y ajoute la douceur du sentiment, et si l'une règne sur les pensées, l'autre étend son empire sur les actions mêmes.

« Maîtres dans l'art de parler au cœur, ne craignez pas de manquer jamais de figures, d'ornements et de tout ce qui compose cette innocente volupté dont l'écrivain ou l'orateur doit être l'artisan.

« Ceux qui n'apportent qu'une connaissance imparfaite, pour ne pas dire une ignorance entière de la morale, peuvent craindre de tomber dans ce défaut : destitués du secours des choses, ils recherchent ambitieusement celui des expressions, comme un voile magnifique, pour cacher la disette de leur esprit et paraître dire beaucoup plus qu'ils ne pensent. Mais ces mêmes paroles, qui fuient ceux qui les cherchent uniquement, s'offrent en foule à un orateur qui s'est nourri pendant longtemps de la substance des choses mêmes. L'abondance des pensées produit celle des expressions, et les armes, qui ne sont données au soldat que pour vaincre, deviennent son plus bel ornement.

« Mais telle est la nature de l'esprit humain, qu'il veut que la raison même s'assujetisse à lui parler le langage de l'imagination. La vérité simple et négligée trouve peu d'adorateurs; le commun des hommes la méconnaît dans sa simplicité ou la méprise dans sa négligence. Leur entendement se fatigue en vain à tracer les premiers traits du tableau qui se peint dans leur âme; si l'imagination ne lui prête ses couleurs, l'ouvrage de l'entendement n'est souvent pour eux qu'une figure morte et inanimée; l'imagination lui donne la vie et le mouvement.

« C'est l'imagination qui a élevé l'empire de l'élo-
« quence et qui lui a soumis tous les hommes. C'est
« par elle que l'orateur fait approcher si près de notre
« âme les images de toutes choses. Elle substitue,
« pour ainsi dire, les objets aux paroles; ce n'est plus
« l'orateur, c'est la nature qui parle; l'imitation devient
« si parfaite qu'elle se cache elle-même, et par une
« espèce d'enchantement, ce n'est plus une descrip-
« tion ingénieuse, c'est un objet véritable que l'audi-
« teur croit voir, croit sentir et se peindre lui-même.

« Ces miracles de l'art sont des effets de ce pouvoir
« naturel que la connaissance de l'imagination donne
« à l'orateur sur l'imagination même. Il n'appartient
« qu'à lui de cueillir la première fleur des objets qu'il
« présente à l'esprit, et d'attraper dans la peinture qui
« se fait par la parole ce jour, cette lumière, ce moment
« heureux que le grand peintre saisit et que le peintre
« médiocre cherche inutilement après qu'il a passé.

« La jeunesse peut se permettre pour un temps
« l'abondance des figures, la richesse des ornements
« et tout ce qui compose la pompe et le luxe de l'élo-
« quence; cette heureuse témérité, ces efforts hardis
« d'une éloquence naissante sont les défauts de ceux
« qui sont destinés aux grandes vertus. Un style sec
« et aride est odieux dans la jeunesse par la seule affec-
« tion d'une sévérité prématurée. Malheur à ces génies
« ingrats et stériles qui prennent la sécheresse pour la
« justesse d'esprit, la disette pour la modération, la
« faiblesse pour le bon usage de ses forces, et qui
« croient que la vertu consiste à n'avoir point de vices!

« Il viendra un âge plus avancé qui retranchera
« cette riche superfluité; le style de l'orateur vieillera
« avec lui, ou, pour mieux dire, il acquerra toute la
« maturité sans perdre la vigueur. Et s'il a osé être

« jeune en son temps il ne manquera pas même alors
« de grâces et d'ornements, mais ces grâces seront
« austères, ces ornements seront graves et majes-
« tueux. »

Les quarante avouèrent qu'on n'avait pas depuis longtemps si bien parlé à l'Académie. Et d'Aguesseau écrivait comme il parlait. « Le défaut de votre discours est d'être trop beau, lui dit Crébillon, qui aimait les beautés incultes. — Je comprends, dit d'Aguesseau, c'est que — pour l'Académie — je l'ai trop retouché. »

L'Hôpital, d'Aguesseau, Malesherbes, qui donc à dit que la noblesse de robe était faite d'étoffe légère? Autant vaudrait dire que l'éloquence, le caractère, la grandeur n'ont pas de parchemins. *D'Aguesseau* : Noblesse de robe, dit d'Hozier. Oui, mais cette robe habille un cœur et un esprit.

Ce grand homme, qui avait été l'âme de trois gouvernements, qui avait été le labeur de toute la semaine sans avoir le dimanche pour se reposer, d'Aguesseau mourut pauvre; il ne légua que son nom à ses enfants, noble héritage d'un homme du pouvoir! On l'a vu à ses derniers jours, sa bêche à la main, cultiver lui-même sa petite terre de Fresne.

Pour l'auteur de ce livre, le nom de d'Aguesseau sollicite un culte tout familial. Son arrière-grand'mère se nommait Marie d'Aguesseau. Mais le chancelier aimait trop la vérité pour que je ne rappelle pas qu'il a défendu l'impression de Newton transcrit par Voltaire quand il autorisait la publication de l'*Encyclopédie*.

Combien de choses il savait mieux que les plus savants parmi les encyclopédistes, à commencer par l'homme et à finir par Dieu!



XIII

LE DUC DE SAINT-SIMON

1675-1755

Puisque l'Académie admettait des grands seigneurs parmi ses poëtes, ses historiens et ses savants, pourquoi oubliait-elle des hommes comme La Rochefoucauld, Vauvenargues et Saint-Simon? Faut-il donc, pour être tout à fait grand seigneur, n'avoir jamais rien écrit? C'était l'opinion de Voltaire, qui disait en parlant du maréchal de Richelieu : « Mon héros ne sait pas l'orthographe; vous verrez qu'il sera de l'Académie avant moi. » En effet, le duc de Richelieu fut reçu académicien vingt-cinq ans avant Voltaire.

Il y a des lignées dans les lettres, Montaigne a la sienne : de Montaigne à Saint-Évremond, de Saint-Évremond à Voltaire, de Voltaire à Béranger. Ronsard a la sienne : de Ronsard à Saint-Amand, de Saint-Amand à La Fontaine, de La Fontaine à Chénier, de Chénier à Victor Hugo. La famille de Gerson, c'est Pascal, c'est Fénelon, c'est Ballanche. Les aïeux littéraires de Saint-Simon se nomment Villehardouin, Join-

ville, Montluc, d'Aubigné ; sa descendance c'est Mirabeau, l'ami des hommes, c'est Chateaubriand, l'ennemi des hommes. Ne représentent-ils pas tous ce dédain superbe, cette vaillantise un peu bruyante, cette parole qui a le mors aux dents, des seigneurs caparaçonnés dans leur droit féodal, même quand ils ont l'air d'en faire bon marché? N'ont-ils pas tous également cette audace à tout dire, cet art inné de bien dire et cette grâce fanfaronne pour médire ? Ne s'arrogent-ils pas avec un pareil bonheur le droit de juger les hommes et de créer les mots, comme si, la plume à la main, ils se croyaient encore dans leur cour de justice ?

Le duc de Saint-Simon fut un écrivain grand seigneur qui méprisait les lettres et les gens de lettres. Il affectait de ne pas savoir l'orthographe ni la grammaire. Il voulait faire croire qu'il écrivait avec son épée. Pour lui, tous les titres du genre humain, c'étaient des titres de noblesse. Il aurait consenti à brûler l'*Iliade* pour avoir un parchemin de plus. Dans son dédain superbe, il ne voyait en France que la noblesse, et il ne voyait que lui dans la noblesse. Il daignait à peine reconnaître Louis XIV comme son souverain. Il n'accepta d'amitié que celle du duc d'Orléans, ce fanfaron de vices, selon le mot de Louis XIV, qui avait çà et là le style de Saint-Simon. Il faut dire que Saint-Simon ne fut jamais un roué de la Régence et qu'il reprenait hardiment le duc d'Orléans au sortir de ses saturnales bien innocentes.

Ce grand dédain de Saint-Simon fait souvent son génie ; il juge de haut ses contemporains avec je ne sais quel accent impitoyable qui est aussi l'expression de l'histoire. Il n'aime personne, mais il hait bien ; il est étincelant dans sa colère : la vérité taille sa plume, et Satan la trempe dans le feu de l'enfer. Il y a là du

Tacite, du Suétone et du Juvénal ; il croit n'être qu'un chroniqueur, il est un historien ; il se vante de ne savoir pas écrire, et il écrit mieux que les écrivains de profession : ce qui prouve une fois de plus qu'on peut sauter impunément par-dessus la grammaire et s'abandonner à son esprit, quand on a du génie.

Comme il peint à grands traits, quelquefois d'un seul trait ! Il ose voir en face Louis XIV ; pour lui, ce n'est qu'un roi de théâtre, un tyran de consciences, un furieux de gloire, un maître impitoyable dont les fêtes étonnent le monde et dont le peuple meurt de faim.

Chateaubriand disait de Saint-Simon : « Il écrit à la diable pour l'immortalité. » Il serait plus juste de dire qu'il écrit comme le diable. Chateaubriand qui n'écrivait par à la diable a été souvent assez heureux pour rencontrer des touches à la Saint-Simon. Par exemple, quand il peint cette dernière période de la vie de Louis XV, où il ne reste plus au roi que « le Parc aux Cerfs, l'oreiller de ses débauches. »

Molière venait de créer son *Misanthrope* quand naquit le duc de Saint-Simon, qui semble s'être incarné dans la création du poëte. Le duc de Saint-Simon n'est pas seulement un Alceste, c'est un Molière. Il est de la famille de ces esprits imprévus qui viennent tout d'une pièce, qui n'ont point eu de maître et qui n'auront point de disciples.

A une époque où l'Académie, à force de zèle grammatical, avait énervé la langue, où Campistron succédait à Racine, il n'y avait qu'un génie hors ligne qui pût retremper fièrement la langue dans les sources vives de la pensée et dans les hardiesses de l'expression, sans souci des grammaires, des rhétoriques et des arts poétiques. Saint-Simon a osé saluer la vérité en

pleine cour de Louis XIV : « La vérité ! s'écrie-t-il, je l'ai aimée jusque contre moi-même. »

Il n'y a qu'une chose qui l'aveugle : c'est sa noblesse ; il la fait remonter à Charlemagne. Je lui accorde volontiers qu'il descend en droite ligne de Pharamond. Il y a en lui je ne sais quel accent royal et barbare ; on pourrait même dire de son style que c'est Attila qui marche à la victoire avec ses légions indisciplinées, lances sanglantes et panaches au vent.

Ce n'est pas le peintre Le Brun qui est le peintre de Louis XIV ; tous ses tableaux académiques s'effacent sous la vive lumière que répand cette fresque jetée à l'aventure à grands coups de pinceau par un disciple de Michel-Ange, qui voulait faire aussi son jugement dernier, moins l'allégorie. Saint-Simon ne peut être comparé qu'aux grands maîtres ; il est familier, mais il est épique ; il a des pantoufles à ses pieds, mais il a une couronne de chêne sur sa tête.

On le poussa malgré lui au quarante et unième fauteuil quand mourut Le Sage, et un autre grand peintre qui aimait aussi passionnément la vérité.

Dans son discours, Saint-Simon s'efforça de parler des lettres et des gens de lettres, quoique ce ne fût pas son thème favori. Aussi il ne put se dépouiller de son haut dédain.

« Je ne fus jamais un sujet académique ; je n'ai pu « me défaire d'écrire rapidement. Je ne suis pas de ces « beaux esprits qui cultivent des phrases dans une jar- « dinière. Quand je cueille des fleurs de beau langage, « c'est par bonne fortune de promeneur. Mais je ne « m'attache pas à si peu : les roses ne sont que des « roses. Laissons cela aux galants et aux poëtes, et « vivons penchés sur les événements, pour y découvrir « les leçons qu'y met la Providence.

« J'ai connu quelques poëtes, mais de loin. J'ai ren-
« contré M. de La Fontaine vers la fin de sa vie; il est
« connu à bon droit pour ses fables et ses contes, mais
« c'était bien l'homme du monde le plus absent en con-
« versation. Il a donné de l'esprit aux bêtes et n'en a
« point gardé pour lui. A la première entrevue, je me
« suis promis de le lire et de ne plus le voir. J'aimais
« mieux M. Boileau, qui excellait dans la satire, quoi-
« que ce fût un des meilleurs hommes du monde. Je
« ne le voyais pas pourtant sans défiance, tant j'ai peur
« de la grammaire. J'ai vu aussi M. Molière, mais sur
« son théâtre, où il ne faisait pas valoir l'esprit de
« ses pièces. Il a mis plus d'une fois la main sur un
« caractère et nous l'a jeté vivant en nature ; il savait
« voir les hommes, témoin l'abbé de La Roquette, qui
« a eu la complaisance de poser devant lui pour le
« *Tartufe.*

« Je n'ai pas connu M. de Voltaire, qui est aujour-
« d'hui un des vôtres, quoique son père, M. Arouet,
« ait été notaire de mon père et de moi jusqu'à sa
« mort. Le fils est aujourd'hui une sorte de person-
« nage dans la république des lettres, sous le nom de
« Voltaire, ce qui n'est pas très filial, mais ce qui est
« plus harmonieux. J'entends encore le père, qui m'ap-
« portait un acte à signer, me parler des libertinages de
« son fils. Allez, allez, lui dis-je, c'est ce qui fera sa
« fortune dans le monde où nous sommes. »

L'Académie, qui n'était pas habituée à de pareilles impertinences, se mordit les lèvres, mais n'osa protester. Il raconta à bâtons rompus l'histoire de son prédécesseur. Il fit l'éloge de la vérité, disant : « J'ai osé
« l'aimer à la cour, j'oserai l'aimer en l'Académie, car
« moi, je ne suis pas comme Boileau, qui faisait un
« dithyrambe sur le passage du Rhin, ni comme Ra-

« cine, qui caressait le cœur de son roi dans les allégo-
« ries diaphanes de ses tragédies. Ce pauvre Racine !
« il n'a dit qu'une fois la vérité, et il en est mort. Je
« l'aimais, celui-là, car il n'avait rien du poëte dans son
« commerce. Je vais vous conter comment il est mort
« pour avoir dit la vérité : Louis XIV s'ennuyait quel-
« quefois chez madame de Maintenon, le vendredi par
« exemple. Quand il n'avait point de ministre et que
« l'hiver l'enchaînait au coin du feu dans la prison du
« paravent, on envoyait chercher Racine pour s'amuser.
« Malheureusement pour lui, il était sujet à des dis-
« tractions fort grandes. Il arriva qu'un soir qu'il
« était chez le roi et madame de Maintenon chez elle,
« la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Le
« roi demanda à Racine pourquoi la comédie était si
« fort tombée de ce qu'il l'avait vue autrefois. Racine
« lui en donna plusieurs raisons, et conclut que, faute
« de bonnes pièces nouvelles, les comédiens en don-
« naient d'anciennes, et, entre autres, *ces pièces de*
« *Scarron, qui ne valaient rien et qui rebutaient tout*
« *le monde.* A ce mot, la pauvre veuve rougit non pas
« de la réputation du cul-de-jatte attaquée, mais d'en-
« tendre prononcer son nom, et devant le successeur !
« Le roi s'embarrassa ; le silence qui se fit tout à coup
« réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans
« lequel sa funeste distraction le venait de précipiter.
« Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser
« lever les yeux ni ouvrir la bouche. Oncques depuis,
« le roi ni madame de Maintenon ne parlèrent à Racine,
« ni même le regardèrent. Il en conçut un si profond
« chagrin, qu'il en tomba en langueur et ne survécut
« pas. Le tort de ce poëte ç'a été de jeter son génie à
« genoux aux pieds de la gouvernante, qui n'a jamais
« été la reine. Quand j'étais enfant, monsieur mon

« père me fit prêter, à Saint-Denis, sur le tombeau « du roi Louis XIIIe, serment de fidélité perpétuelle « à cette royauté à laquelle nous tenons depuis Char- « magne ; mais il m'eût voulu mal de mort si j'avais « été l'amuseur de madame veuve Scarron. Ce qui a « manqué aux auteurs de ce temps, ce ne sont pas les « livres : ils en ont trop lu ; ce ne sont pas les manus- « crits : ils ont trop paperassé ; c'est ce don de la race « qui sauvegarde l'âme et lui défend de déchoir. »

Duclos repondait ce jour-là au duc de Saint-Simon. Il protesta avec mesure, mais avec fierté, contre ces jugements féodaux. « Depuis quand, s'écrie-t-il, l'es- « prit n'a-t-il pas en naissant ses titres de noblesse ? « Notre aïeul Homère nous a transmis un héritage « moins périssable que celui de votre ancètre Charle- « magne, monsieur le duc. »

XIV

L'ABBÉ PRÉVOST

1697-1763

QUAND l'abbé Prévost se présenta à l'Académie, il vit passer trop de carrosses devant lui. C'était le temps où Duclos disait : « Il me semble que nous nous enducaillons beaucoup. »

Au temps de ses visites, l'abbé Prévost rencontra sur



son chemin Dumarsais* et Fréron. Manon Lescaut lui dit qu'il avait tort de se présenter parce qu'il était impossible qu'un faiseur de romans fût admis dans une pareille assemblée. Mais l'abbé Voisenon rassura l'abbé Prévost : de Manon Lescaut à Mme Favart, il n'y avait qu'un ciel de lit.

Duclos, qui avait une influence salutaire dans l'illustre corps, gagna quatre voix à l'abbé Prévost. Mais il ne put gagner Buffon à cette bonne cause. Buffon vota pour Dumarsais, Lefranc de Pompignan vint tout exprès de Pompignan, avec son esprit de Pompignan, donner sa voix à Fréron, son critique ordinaire. Voltaire, qui ne vota guère à l'Académie, mais qui vota beaucoup à Ferney, donna sa voix à l'abbé Prévost. Le duc de Richelieu, sur la promesse de Dumarsais que le grammairien lui apprendrait l'orthographe, *lui* donna sa voix comme s'il eût été lui-même un grammairien. Dumarsais eut encore pour lui d'Alembert ; mais le soir même le géomètre paya cher, quand il fut seul avec Mlle de Lespinasse, ce vote sacrilège pour un amoureux. Sainte-Palaye, le troubadour, ne trouvant pas que Desgrieux continuât assez Amadis, donna sa voix à Fréron, qui ne continuait rien du tout.

Gresset aussi vota pour Fréron, Gresset qui ne savait pas écrire en prose. Et pourtant lui aussi aurait pu rencontrer Manon à Amiens ; mais Vert-Vert ne

* Fontenelle disait de Dumarsais : « C'est le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. » Dumarsais était en effet le La Fontaine des grammairiens. Il avait la belle bêtise du génie mais plus de bêtise que de génie. Sa mère était romanesque, il devint grammairien. Rien n'est plus logique, puisque la vie est une chaîne de contrastes. Dumarsais consentait à être de l'Académie à la condition de ne jamais écrire un mot pour le dictionnaire. Et pourtant, comme plus tard Nodier, il était le philosophe et le poëte de la grammaire.

faisait pas l'amour comme Desgrieux. Marivaux, le critique de la passion, vota pour Fréron, le journaliste et le critique de l'esprit. Fréron eut encore l'abbé Trublet, Watelet, l'art de peindre, qui ne savait pas peindre, donna sa voix à Dumarsais, l'art d'écrire, qui ne savait pas écrire. De Le Batteux à Dumarsais il n'y avait que la main. Moncrif vota une fois de plus, puisqu'un romancier était en cause, pour les égarements du cœur et de l'esprit

L'abbé Prévost, c'est déjà Bernardin de Saint-Pierre, c'est déjà Chateaubriand, allant chercher, dans le sanctuaire embaumé des savanes, un dictame pour son inconsolable cœur. Au XVIIIe siècle, la grande nature des tropiques était pour les poëtes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on voyage avec ses plus chères rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un paysage pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour aux deux pôles du cœur. Virginie, qui meurt dans toute sa pureté, est pourtant la sœur de Manon Lescaut, qui meurt sous sa couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

L'abbé Prévost représente tour à tour dans sa vie Desgrieux et Tiberge ; ces deux caractères de son roman peignent, avec tout l'accent de la vérité, les deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si brûlant et si faible ! Desgrieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, le flux et le reflux, la folie qui s'échappe au galop comme une cavale sauvage, la raison qui la saisit à la crinière et la dompte en la caressant. L'abbé Prévost n'a pu exprimer les contradictions de son cœur qu'en se peignant sous deux figures contrastantes, mais reconnaissables à un air de famille.

Quelle physionomie poétique, romanesque, invraisemblable ! Trois fois bénédictin, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux, mort assassiné par un médecin qui voulait le sauver ! Il allait de la cellule au corps de garde, du corps de garde au cabaret, du cabaret à la cellule, pour reposer sur le marbre de l'autel ses lèvres profanées par la fille de joie. Comment celui-là aurait-il eu le temps de songer à l'Académie ? Sa vie était un roman et un voyage ; ce qu'il écrivait dans ses livres, la passion l'écrivait dans son cœur.

Son discours de réception ne fut pas un compliment en l'honneur du cardinal de Richelieu. Il fit l'éloge de Madeleine, qui ne mourut repentante que pour revivre en Dieu. L'Académie ne comprenait pas alors la poésie de l'Évangile. M. de Buffon se réveilla vers la fin du discours et demanda son carrosse.

Manon a fait la douleur et l'immortalité de son amant-poëte, mais n'a-t-elle pas empêché d'apercevoir tant de sœurs charmantes et attendries que l'abbé Prévost lui avait données dans le cadre de ses belles histoires : *La jeune Grecque*, *Claveland* et *le Doyen de Killerine* ? N'a-t-elle pas empêché, avec ses échelles de rubans et les feux de ses diamants, larmes cristallisées, d'admirer le bénédictin dans sa cellule, travaillant pour sa bonne part à cette œuvre immense de la *Gallia christiana* ? N'a-t-elle pas empêché de saluer le journaliste encyclopédique, toujours prêt aux aventures de la lutte quotidienne, et voyageant dans l'histoire des voyages, quand il n'a pas assez d'argent pour fréter le vaisseau des passions ?

Ce qui a couronné l'œuvre de l'abbé Prévost, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil des déserts sur le sable qui recouvre à jamais ce qui fut Manon Lescaut.

Sans l'Océan, sans la Louisiane, sans cette douleur suprême de Des Grieux, idéalisée par ce paysage qui par le lointain touche à l'infini, Manon ne vaudrait guère mieux que ces filles de Saint-Lazare qui s'en vont tous les jours et tous les soirs dans la fosse commune du cimetière, du roman et du mélodrame. Mais la passion de l'abbé Prévost pour son héroïne a fait de Manon Lescaut le livre d'heures des amoureux, comme son art de conter en a fait le bréviaire des romanciers*.

XV

HELVÉTIUS

1715-1771

QUAND Helvétius frappa à la porte de l'Académie, la porte s'ouvrit, mais le comte de Clermont passa devant lui, comme s'il fût attendu depuis longtemps. « Pourquoi est-il entré? demanda naïvement Helvétius. — C'est qu'il a gagné l'Académie sur le champ de bataille, répondit le maréchal de Richelieu. — Ah! oui, reprit Helvétius, c'est lui qui, fuyant devant l'ennemi, demanda aux paysans s'ils avaient vu beaucoup de fuyards. — Non, monseigneur, vous êtes le premier. »

* Manon Lescaut a aujourd'hui une sœur immortelle, la Dame aux Camélias qui, elle aussi, par la passion du romancier, a pris droit de cité dans le sanctuaire de l'art.

Helvétius frappa une seconde fois, mais Bignon passa à la suite du comte de Clermont. On avait dit de Bignon nommé bibliothécaire du roi : « Voilà une belle occasion pour lui d'apprendre à lire. » Quand il fut nommé à l'Académie, on dit que c'était le moment pour lui d'apprendre l'orthographe. Mais il ne sut jamais ni lire ni écrire.

Helvétius frappa une troisième fois pour succéder à l'abbé Prévost. Il fut un philosophe en action. Pour lui, le dernier mot de toute philosophie, c'est la science de vivre*. Il faut dire qu'il en avait les moyens : Il était fermier général à vingt-trois ans, ce qui lui permettait, avec sa fortune patrimoniale, de mettre beaucoup d'argent dans la philosophie. Vingt-trois ans! beaucoup d'esprit! la figure d'Apollon poursuivant Daphné et trois cent soixante-cinq mille livres de rente! Aussi il était aimé à Versailles et à Paris, à l'Opéra et à la Comédie. Pourquoi ne pas redire ce mot charmant de mademoiselle Gaussin, à qui un financier, qui n'était qu'un financier, offrait cent louis pour avoir le droit de franchir — le seuil de sa porte : « Monsieur, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir me voir avec cette figure-là. » Et elle indiquait du doigt Helvétius.

Chaque jour de la vie d'Helvétius était une page de roman. On ne dépense pas d'un main toujours ouverte mille francs par jour sans être un des héros de la vie

* N'est-ce pas la philosophie de Goëthe qui ne pardonne pas au christianisme d'avoir « assombri en une vallée de larmes et de misères le lumineux séjour de la vallée de Dieu? » Mais, comme le dit si poétiquement et philosophiquement Edme Caro, la nature est encore un bien en perspective. Combien qui ont été consolés par le « divin sourire » quand la nature n'avait donné que des larmes!

parisienne. Il vécut longtemps comme l'enfant prodigue qui s'endort sur la nappe profanée des courtisanes. Il donnait les miettes de sa table aux gens de lettres. Dumarsais, Marivaux, Saurin, Sabatier de Castres, se partageaient une pension de douze mille livres. Helvétius était admirable dans sa manière de donner. C'était toujours lui qui avait l'air de recevoir. Il eut un jour une dispute très vive avec Marivaux. Il se contint et laissa Marivaux s'emporter jusqu'à la colère. « Comme je lui aurais répondu, disait-il à ses amis, si je ne lui avais pas l'obligation d'accepter ma pension de trois mille livres ! »

Helvétius s'abandonnait si facilement aux tourbillons, qu'il était de toutes les fêtes, quelles qu'elles fussent, ne dédaignant ni la Râpée ni la Courtille. Il ne s'avouait pas que la vanité l'entraînait souvent et l'excitait à faire des prodiges. Il était né avec un caractère un peu théâtral, et tout lui était théâtre dans la vie. Il ne dédaignait pas plus les applaudissements du parterre que les applaudissements de l'avant-scène. Il dansait chez Ramponneau, après avoir dansé à la cour; il osa même danser à l'Opéra sous le masque de Juvillier; mais tous ceux qui ne le connaissaient pas l'applaudirent, comme si Juvillier se fût surpassé.

Quand il eut dévoré sa jeunesse, il résolut de se retirer un peu du monde; car, à travers toutes ses folies, la sagesse l'illuminait de soudaines clartés. Il donna sa démission, acheta une terre et emporta du naufrage de Paris, comme dans une arche sainte, ce qui lui restait de son cœur et de sa fortune. Il commença alors, un peu avant quarante ans, une seconde vie qui sanctifia la première. Il lui manquait une femme ; il choisit, au coin du feu de Mme de Graffigny, une Cendrillon de qualité, Mlle de Ligneville, qui n'avait point d'argent,

mais qui avait toutes les fortunes de la beauté, de la jeunesse, de l'esprit et de la vertu, — total : le *Bonheur,* poëme en six chants et en vers dorés, que rima Helvétius couché aux pieds de sa chère Cendrillon. Mais l'amour et la poésie, il les considéra bientôt comme des jeux d'enfant. L'orgueil humain fit évanouir toutes ces fraîches visions qui peuplaient la solitude d'Helvétius. Il lui sembla que, pour lui, l'heure de la philosophie avait sonné. Il craignit de ne laisser dans la mémoire des hommes que le souvenir de sa folle jeunesse ; il voulut, lui aussi, bâtir son monument sur le sable mouvant du rivage. Monuments de l'esprit humain, vous n'en êtes que les tombeaux ! Votre fronton n'est qu'une épitaphe !

Il y avait longtemps qu'Helvétius enviait la gloire de Montesquieu. L'*Esprit des lois* semblait alors l'œuvre immortelle du XVIIIe siècle. Helvétius s'imagina qu'on pouvait placer un second livre dans les mains de la Renommée, et, au lieu de l'*Esprit des lois*, il écrivit les lois de l'esprit. La Renommée prit, en effet, ce livre ; mais, après l'avoir lu à haute voix, elle le laissa tomber dans l'oubli, parce qu'il n'était composé que de pages arrachées à Montesquieu, à Spinosa, Locke, La Mettrie, Hobbes, l'abbé de Saint-Pierre, Bayle, Voltaire, Diderot, en un mot à tous les philosophes de la liberté de penser et de la liberté de mal penser. Mme de Graffigny, qui aimait Helvétius, mais qui n'aimait pas son livre, disait : « Ce ne sont là que les balayures de mon salon. » Dans ce livre de l'*Esprit*, il y a de tout, hormis de l'esprit ; c'est pourtant une œuvre considérable et hardie qui a eu son influence sur les doctrines de la Révolution*.

* N'y trouve-t-on pas ce passage, qui était comme un pressentiment :

Helvétius fut poursuivi par le Parlement et par l'Église. Il fut attaqué par la critique et par ses amis. Buffon disait : « Que n'a-t-il fait un livre de moins et un bail de plus dans les fermes du roi? » Jean-Jacques écrivit sur les marges de l'*Esprit*, en regard de la fameuse maxime : « Tout devient légitime et même vertueux pour le salut public » : *Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne sont en sûreté.* On sait que Jean-Jacques aimait mieux subir un siècle de despotisme que d'acheter la liberté au prix d'un seul homme, cet homme fût-il le despote.

Helvétius a eu, entre autres torts, celui de prendre une plume par orgueil, quoiqu'il n'eût presque rien à dire. Il a ressemblé à cet enfant de la fable antique qui la nuit met le feu à la maison pour faire de la lumière autour de lui.

Cette belle Mlle de Ligneville, qui avait été la poésie du foyer de Mme de Graffigny, qui fut la vraie joie et la vraie gloire d'Helvétius, tourna la tête, à soixante-quinze ans, à Turgot et à Franklin, ces deux sages qui se disputaient la folie de l'épouser. Elle eut la sagesse de rester Mme Helvétius, une autre Mme Geoffrin, qui était la providence des gens de lettres. Bonaparte est

« Pourquoi les Anglais ont-ils mis au rang des martyrs Charles Ier, un prince qu'il était de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque entreprendrait de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique ? »

Helvétius avait une charge à la cour et préparait tout un arsenal pour battre en brèche la monarchie. Quoi de plus violent que ces paroles : « Mettez dans le fils d'un tonnelier de l'esprit et du courage : chez les républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche. » Qui le croirait? cela s'imprimait pendant que le maréchal de Richelieu, pour rappeler ses soldats à la discipline, disait aux mutins : « Je vous priverai de l'honneur de monter à l'assaut. »

allé plus d'une fois consulter cette Égérie d'un autre temps : il aimait à déposer devant cette intelligence supérieure, qui était le vrai livre de l'esprit, « les faisceaux de sa gloire consulaire et les lauriers tout verts encore de sa campagne d'Égypte. » Un jour qu'elle se promenait avec lui dans son jardin d'Auteuil, elle lui dit : « Sublime ambitieux, vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans ces trois arpents de Colone. » Mais à Napoléon il fallait alors trois royaumes : plus tard pourtant, quand il fut réduit à ses trois arpents de Sainte-Hélène, il dut tristement se rappeler les paroles de Mme Helvétius.

XVI

PIRON

1689-1773

PIRON, qui avait la voix de Mme de Pompadour, fit ses visites. Il commença par l'abbé Le Batteux. — Vous n'aurez pas ma voix! — Aussi, lui répliqua Piron, n'est-ce pas votre voix, mais votre fauteuil que je viens vous demander.

Quand Piron fut dans son quarante et unième fauteuil, il ne manqua pas de dire : « *Messieurs, je vous remercie;* vous allez me répondre : *Il n'y a pas de quoi*, et tout le monde sera content. »

Ce fut là un Gaulois qui eut pour nourrice la vigne

bourguignonne. Il teta la grappe empourprée des coteaux aimés du soleil. Aussi son premier cri fut une chanson et sa première chanson fut une chanson à boire. Il n'avait pas douze ans, que déjà, selon son expression, il ne songeait plus « qu'à scander des syllabes françaises pour les ourler de rimes. »

Oh! la franche muse bourguignonne, fille de belle venue, simple et sans art, simple avec art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret! Celle-là n'a pas été élevée au couvent; c'est une muse vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties; elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, répandant la gaieté sur les théâtres en plein vent, poussant un soir l'ivresse et la folie jusqu'à profaner l'amour dans un chant indigne d'un poëte amoureux, indigne d'un Bourguignon ivre. Mais, au déclin de cette jeunesse verte et touffue comme la forêt des mauvaises passions, toutes les secousses du démon vont s'apaiser; la folle gaieté devient humaine, les cheveux flottants sont renoués, la jupe descend un peu plus bas. C'est toujours une bonne fille en belle humeur, ayant plus que jamais le mot pour rire, mais elle a changé de théâtre. Adieu, Tabarin! salut, salut, Molière! Ce n'est plus *Arlequin*, c'est la *Métromanie*. La poésie lui a pardonné; mais le ciel a été outragé, il faut une expiation. Patience! voilà le diable qui devient vieux; cette muse qui a tout profané dans sa jeunesse va s'éteindre bientôt en psalmodiant des psaumes. Saint Augustin, qui avait la science du cœur, a dit, dans sa sagesse : *Le cœur nous vient de Dieu, le cœur retourne à Dieu.* Mais si Dieu a pardonné à Piron repentant, l'Académie française ne lui a pas encore pardonné, — non pas tout à fait pour la même chanson.

Le café Procope était, au dernier siècle, la meilleure gazette littéraire de Paris. Les gazetiers s'appelaient Crébillon, La Tour, Duclos, Carle Vanloo, Marivaux, Fréron, Rameau, Desfontaines, Boucher, Piron; assez longtemps celui-là fut le rédacteur en chef; c'était à qui aurait un coin de sa table, un trait de son esprit. Le poëte était déjà confus et fatigué de ses arlequinades. Il n'était presque pour rien dans toutes ces joyeusetés un peu grotesques qu'il lâchait pour le divertissement des badauds parisiens et des badauds littéraires. Sa nature de poëte s'offensait à toute heure de sa nature de bouffon.

Voilà pourquoi il faisait des tragédies; mais il avait beau en faire, il avait beau supplier la muse des larmes, le poëte ne détrônait pas le bouffon.

Plaignons-le, ce joyeux Piron qui mourut de tristesse. Quand il rimait la *Métromanie*, il n'avait pas un petit écu à dépenser dans sa journée; Malfilatre n'a jamais été réduit à si peu; encore Malfilatre n'était pas abandonné de l'amour comme Piron. En effet, pas une amoureuse dans cette déesse, pas une main blanche qui vienne soutenir ce front penché! La misère de Malfilatre n'a pas duré plus qu'un rêve d'orgueil et de colère. Mais la misère de Piron! Dieu sait comme elle fut lente et impitoyable, comme elle prit toutes les formes pour le torturer! Le soir, elle le suivait pas à pas jusqu'à sa chambre, ou bien il la trouvait accroupie dans l'âtre. « Bonsoir, mon hôte, lui disait-elle en lui tendant une main glaciale, vous avez dépensé votre petit écu et votre épigramme? Ah! vieil enfant prodigue que vous êtes, que n'avez-vous gardé cinq sous pour acheter un fagot, ou plutôt que n'avez-vous

ramené une belle fille compatissante qui eût chassé l'hiver de votre galetas*! »

Le succès de la *Métromanie* consola Piron dans son chagrin. Mais le succès à cinquante ans! Et encore, grâce aux critiques, aux comédiens, aux auteurs jaloux, la *Métromanie* fut bientôt abandonnée à l'oubli. Trois mois après la représentation, Piron écrivait : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi en ce monde qu'après que je ne serai plus. » Bergerac, du temps des pointes, aurait dit ici : « Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas ; » ou bien : « Je suis un homme mort si je vis toujours. »

En 1735, l'Académie voulut consacrer la gloire de Piron. Il fut nommé tout d'une voix** sans qu'il eût fait les visites d'usage. M. de Bougainville, qui se présentait, n'avait pas oublié les visites. « Je crois, lui dit Montesquieu, que vous faites les visites de Piron - Quels sont vos titres ? lui demanda Duclos. — Je suis mourant. — Est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction? » Boyer, ancien évêque de Mirepoix, alla rappeler au roi Louis XV que Piron était coupable d'un chef-d'œuvre de libertinage. « Je supplie donc Votre Majesté de refuser sa sanction à cet acte de l'Académie. » Mme de Pompadour prit la défense de

* Je ne connais dans les lettres qu'un seul homme plus triste que Piron, c'est Scarron. Au premier aspect, ces deux têtes sont illuminées d'un vif rayon, mais on voit s'évanouir peu à peu cette gaieté mensongère. C'est le rire forcé du masque qui cache des larmes. Molière aussi riait.

** Avant de voter, on s'entretint des titres de Piron. Fontenelle, à peu près sourd et presque centenaire, demanda à la Chaussée de quoi il s'agissait. Celui-ci prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit : « On parle de M. Piron. Nous convenons tous qu'il a bien mérité le fauteuil ; mais il a fait l'*ode à Priape* que vous connaissez. — Ah! oui, répondit Fontenelle. S'il l'a faite, il faut bien le gronder ; mais, s'il ne l'a pas faite, il ne [illegible]t pas le recevoir. »

Piron, mais le roi très-chrétien, qui avait institué l'Académie du Parc-aux-Cerfs, n'osa pas laisser passer Piron à l'Académie française. Le nom du poëte fut à jamais rayé de la fameuse liste. Dès ce jour il fit son épitaphe, la plus célèbre toutes les épitaphes*.

Toutefois, il fut élu au quarante et unième fauteuil en remplacement d'Helvétius.

Piron se trouva riche enfin de par Mme de Pompadour, qui, avec une obole de ses menus plaisirs, assura des plaisirs perpétuels au poëte**. Alors, savez-vous ce qu'il fit? il se fit dévot. Pour premier sacrifice, je ne dirai pas à Dieu, mais à son confesseur, il brûla une Bible dont il avait profané les marges d'épigrammes de sa façon; ensuite il se mit à traduire des psaumes et à rimer les odes sur le jugement dernier. Il disait à ce propos : « Encore vaut-il mieux prêcher sur l'échelle que jamais. » Cette vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux; il fut reçu jusque chez l'archevêque de Paris ; mais l'archevêque n'était pas pour cela à l'abri des épigrammes du poëte. Un jour, en présence de beaucoup de monde, l'archevêque lui dit avec une certain laisser-aller un peu vain : « Eh bien, Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non monseigneur, et vous? »

Piron, qui écrivait en prose d'une façon trop originale, a rendu ce jugement assez bizarre et assez vrai sur sa poésie : « Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. »

* Ci-Gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

** Sans compter que madame Geoffrin lui envoyait aux étrennes ses culottes, son sucre et son café pour l'année entière.

Il allait chercher tous les matins la rime et la raison au bois de Boulogne. Un jour que tout Paris était aux champs pour respirer le renouveau, Piron s'assied sur un banc de pierre et regarde passer ceux qui vont et qui viennent, amoureux ou rêveurs, inquiets ou désœuvrés. Tout à coup il s'aperçoit que la plupart de ceux qui passent devant lui le saluent, tantôt d'un air respectueux, tantôt d'un air souriant. Et voilà Piron qui ôte son chapeau avec un léger accent d'orgueil. « Eh bien, se dit-il tout bas, si M. de Voltaire était là, il faudrait bien qu'il en prît son parti ; et moi aussi je suis un homme célèbre qu'on montre du doigt et qu'on salue dans sa gloire !» Cependant les saluts continuaient, à ce point que Piron ne savait s'il ne devait pas se dérober à une pareille ovation ; il aima mieux ôter tout à fait son chapeau pour n'avoir plus qu'à saluer par un léger signe de tête. Mais voilà une femme qui pousse l'enthousiasme jusqu'à tomber à genoux devant le poëte. « Oh! pour cette fois, dit-il, c'est un culte invraisemblable. Relevez-vous, madame, je ne suis pas Homère. » Mais celle qui était à genoux n'entend pas et joint les mains avec onction. Piron tourne la tête et s'aperçoit enfin qu'il masque à demi une sainte Vierge déjà voilée par des lierres et des chèvrefeuilles.

Cette mésaventure aurait dû lui enseigner que le poëte hors de chez lui, hors de son œuvre, n'est qu'un homme qui passe et se perd dans la foule, surtout en face des tableaux grandioses de la nature et des images rayonnantes de la Divinité. Ce n'est pas le poëte qu'on salue dans son œuvre, c'est l'œuvre; ce n'est même pas l'œuvre du poëte, c'est le Dieu inspirateur qui se cache et qui se révèle.



XVII

CRÉBILLON LE GAI

1707-1777

TEL père, tel fils. C'est la sagesse des nations qui dit cela. Donc Crébillon le gai est le fils de Crébillon le triste, Jean qui rit fut mis au monde par Jean qui pleure.

La sagesse des nations dit encore que Crébillon Ier vaut mieux que Crébillon II; je n'en crois pas un mot. Crébillon le triste a écrit des tragédies terribles renouvelées des Grecs; Crébillon le gai a écrit des romans spirituels vécus par lui. Et qui des deux était le plus poëte, de celui-là, qui écrivait en vers, ou de celui-ci, qui écrivait en prose! C'était le prosateur. En effet, c'est par tous ces méandres de l'esprit et du style si familiers à Crébillon le gai, qu'on voyage dans ce pays toujours exploré et inconnu qui s'appelle le cœur. Quel esprit dans ce style et quel style dans cet esprit ! Quelle adorable perversité d'art et de sentiment ! Certes, nous sommes loin de cette simple fille de Théocrite vêtue de sa pudeur, qui s'en va en cueillant un agreste bouquet à l'ombre du bois ténébreux, sur les prairies étoilées. Nos prairies sont des tapis de Perse,

9.

notre simple fille est une Aspasie au petit pied, qui met en œuvre toutes les pompes de Satan. Elle a parfumé ses cheveux et teint sa figure ; elle a aiguisé ses dents aux flèches de l'Amour, comme la courtisane de Cléomène? elle a trempé ses lèvres dans la pourpre du vin de Bourgogne, et ses ongles dans le vin de Champagne ; elle a découvert les neiges rosées de son sein, son pied joue avec sa pantoufle pour dévoiler sa jambe. A quoi songe-t-elle? elle pense un peu moins à celui qui l'aime aujourd'hui qu'à celui qui l'aimera demain. Elle interroge du regard l'amoureux qui est sur son divan et l'heure qui parle à sa pendule, pour savoir combien de temps elle accorde à sa vertu. — *L'Heure et le Moment!* — Ah ! comme elle joue bien sur la gamme de la volupté le chant moqueur des coquetteries! Elle n'a pas les sublimes aspirations de l'amour, mais l'amour ne vit-il pas plus longtemps par ses raffinements et ses malices que les battements du cœur? Voyez comme elle se multiplie par ces miroirs de Venise qui la font voir de face, de profil et de trois quarts. Elle n'est pas seulement multiple à la surface : son cœur et son esprit changent sans cesse de masque. Toutes les femmes sont la même : qui a dit cela ? Il fallait dire : Une femme renferme toutes les femmes, Ève comme Madeleine, Madeleine comme sainte Thérèse.

La muse de Crébillon, la muse des *Égarements du cœur et de l'esprit*, est la vraie fille d'Ève : elle cueille toutes les pommes du pommier et elle appelle les fils d'Adam à ce festin symbolique : la curiosité du cœur, le mal de l'amour et l'amour du mal.

Crébillon se fit une jeunesse romanesque pour devenir un romancier, et ses romans continuèrent à lui faire la vie romanesque. Je ne redirai pas le roman de son mariage, cette lady qui débarqua pour lui dire : *Je t'ai lu, je t'ai aimé, voilà ma main, et ma main est pleine d'or.* — C'est le plus connu, sinon le moins curieux de ses romans. Dans ses livres, s'il ne s'est pas toujours mis en scène, on retrouve à chaque page son cœur armé d'esprit. Il a été, au temps des philosophes, le philosophe de l'amour.

Ce joli libertinage de Crébillon le gai, cette trame folle si ingénieusement agrémentée de broderies philosophiques, ces propos de boudoir, où les sages du Portique et de l'Académie du XVIIIe siècle ont plus d'une fois trouvé à glaner, sans déroger à leur sagesse, n'est-ce pas comme un dernier relief de ces festins de la courtisane grecque, où Alcibiade ouvrait, sans y prétendre, de nouveaux horizons à Socrate? En parcourant : *Ah! quel conte, ou les lettres athéniennes,* Platon eût eu grand'peine à cacher son sourire : Aristippe, plus sincère, n'aurait pas ménagé la louange, et Pyrrhon, le plus prudent de tous, s'en serait rapporté, pour conclure, aux avis du sceptique Shaabaham.

Avant d'être élu au quarante et unième fauteuil de l'Académie française, il avait été d'abord de l'*académie de ces messieurs* avec Voisenon, Caylus, Surgères, toute la jeunesse dorée qui continua la régence jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, croyant continuer les jolis libertinages d'Alcibiade, parce que *ces messieurs* coupaient souvent la queue de leur chien. Crébillon le gai arriva un peu tard et un peu sérieux parmi les immortels. On eût dit un pastel de la Tour, pâli au soleil, qui descendait de son cadre ; mais ce pastel avait un si malin sourire et un si spirituel regard, que les quarante portraits graves et enfumés saluèrent sa bienvenue !



XVIII

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

1712-1778



CELUI qui vint alors était un homme étrange qui prit le monde pour un théâtre et la vie pour une comédie sérieuse. Il ne vécut pas, il joua son role *.

On peut dire aussi que la vie de Jean-Jacques fut un livre, — un mauvais livre peut-être, — mais écrit en beau style.

Les deux hommes du XVIIIe siècle qui ont retrempé la langue française avaient tous deux le mépris des écoles. Saint-Simon et Jean Jacques n'ont été si éloquents qu'en haine de l'éloquence. Les grands écrivains du XVIIe siècle parlent comme des livres : chez Saint-Simon et chez Jean-Jacques c'est la nature, c'est l'homme, c'est la passion qui parle. Ceux-là n'ont nul souci des belles choses apprises pour être récitées comme un compliment, un discours d'académie ou une oraison funèbre. Ils écrivent pour peindre ; tous les

---

* En relisant aujourd'hu' ces pages déjà anciennes, je me trouve injuste po r cette grande figure que je viens de peindre avec plus de vérité dans *les Charmettes*.

deux font leurs confessions, mais tous les deux font la confession de leur siècle*.

Il faut les remercier hautement d'avoir brisé avec la tradition : au lieu de cette prose pompeuse ou parée qui gardait les grands airs de la cour de Louis XIV, l'un nous a appris à aimer la vérité toute nue, ruisselante encore de l'eau du puits; l'autre a ouvert les fenêtres des académies et des hôtels Rambouillet sur les horizons verts et bleus des Charmettes et de Montmorency. Le premier a meurtri la vérité dans les violences de ses embrassements, le second l'a promené à travers les ramées chanteuses, les pieds foulant l'herbe humide, les mains pleines de pervenches et d'épis d'or.

Jean-Jacques vint au monde le jour où sa mère descendait au tombeau. Son père était un horloger qui lisait Plutarque. Son maître d'école fut une femme charmante qui devint sa maîtresse. Il changea de religion pour avoir du pain. Il quitta Mme de Warens pour enseigner la musique sans la savoir. Il vint à Paris et s'écria tristement : « Que le pain est cher ici? » Il devint commis chez un fermier général qui le faisait dîner à la cuisine les jours où il recevait les gens de lettres.

Tout est contraste dans la vie de Jean-Baptiste. Cet homme qui veut faire l'éducation de son siècle, et qui part des fiers sommets. prend une servante pour vivre avec elle et ne peut jamais parvenir à lui apprendre à lire; si du moins elle arrive à coudre quelques mots ensemble, il lui est impossible de connaître les chiffres et de dire l'heure qu'il est à l'horloge, si l'horloge ne

* On pourrait trouver d'autres points de comparaison, Jean-Jacques est aussi fier, sur son piédestal de laquais et de citoyen, que Saint-Simon sur son fauteuil de duc et pair ; c'est la même personnalité ombrageuse et cruelle; si l'un remplit Versailles, l'autre remplit Paris.

se donne la peine de sonner quand elle la questionne. Encore si elle répandait autour d'elle la poésie de la beauté, le parfum de la vertu, le charme de la femme! Mais Jean-Jacques a beau faire : Pygmalion, pour trouver Galatée, avait taillé le marbre le plus pur; Jean-Jacques n'a pétri que l'argile : la vie ne jaillira pas de cette matière infime.

En horreur des chemins battus, le philosophe de Genève a voulu rompre en visière avec les maximes de son siècle. Il a toujours rompu en visière avec les maximes de sa vie; il s'est toujours évertué à se contredire. Philosophe altier, il disait que l'homme est un animal raisonnable, et il le voulait prouver par toutes les folies de sa vie; il était républicain, et il fuyait sa république de Genève, pour vivre sous le tyran Louis le XVe; il était né artiste, et il voulait, comme Lycurgue et Platon, bannir les arts de sa république; il cherchait son chemin en contemplant le ciel aux routes infinies, et, comme l'astrologue, il se laissait choir dans un puits; il prêchait l'amour des hommes, et il ne cherchait que la solitude; il écrivait contre les femmes, et il déchirait à leurs pieds les plus belles pages de son livre; il mettait ses enfants à l'hospice, et il écrivait un livre sur l'éducation; il savait que la gloire ne vaut pas un bleuet cueilli dans les blés, et il ne travaillait que pour son orgueil; il cherchait la vérité, et il ne vivait que du mensonge!

Cette étrange existence de Jean-Jacques fut couronnée par la démence. A force d'avoir vécu de lui-même et en lui-même, tout à son orgueil, il eut peur d'une telle compagnie; les ténèbres vinrent envahir son ciel; le soleil de sa raison ne lui donna plus que des éblouissements. De tous les poëtes épiques, un autre fou sublime, le Tasse, était celui qu'il aimait le plus. A ses

derniers jours, Jean-Jacques relisait la *Jérusalem* et disait à son ami Corancez : « Savez-vous que le Tasse m'a pressenti? Savez-vous que le Tasse a prédit mon malheur par la cent soixante-dix-septième stance du douzième chant? Cette stance ne tient ni à ce qui précède ni à ce qui suit, elle est toute à mon adresse. » Et il citait la stance tout pâle et tout ému :

« Je vivrai en délire au milieu de mes tourments, errant parmi les
» furies que l'enfer équitable attache à ma poursuite dans ma téné-
» breuse solitude; j'épouvanterai les ombres qui dessineront l'image de
» mes remords; je fuirai tout glacé d'horreur les regards de ce soleil qui
» a éclairé mes désolations. Je me craindrai moi-même; et, me fuyant
» sans cesse, sans cesse je me retrouverai avec moi »

C'était comme un châtiment du ciel et de l'enfer. Il n'avait pour reposer son front que les œuvres de son esprit; mais où étaient les œuvres de son cœur, ce dernier oreiller qui donne le sommeil sous le nom de la mort? Jean-Jacques trouva la mort et ne trouva pas le sommeil.

Le chevalier de Boufflers, comparant Jean-Jacques à la Fontaine pour sa gaucherie et sa distraction, disait : *C'est le bon homme méchant*. En effet, toute la vie de Jean-Jacques fut une méchanceté. On trouve son esprit partout, on ne trouve son cœur nulle part, hormis dans ses livres; mais on peut dire que Jean-Jacques fut surtout méchant contre lui, car sa méchanté ne faisait guère de mal qu'à lui-même. Son tort, c'était de vivre en dessous et de ne jamais aller à front découvert, comme s'il eût craint que sous le philosophe tout rayonnant de génie on ne reconnût l'aventurier qui n'avait pas dédaigné la livrée de Gil Blas, par lui transmise à Figaro.

Si Jean-Jacques n'eût pas répandu sur l'histoire de sa jeunesse toutes les féeries de l'imagination, toutes

les grâces charmeresses et toutes les éloquences passionnées d'un style imprégné de senteurs alpestres, cette histoire serait bonne pour les antichambres. Telle qu'elle est, elle séduit tous les grands esprits. Le style n'est pas l'homme, mais le style fait le livre.

Quoi de comparable à cette page du matin de sa vie! Un jour il sort pour saluer l'aurore; au lieu d'une aurore il en voit deux, c'est-à-dire qu'il voit deux belles filles à cheval arrêtées devant un ruisseau. Il pense que c'est sa destinée. Le voilà qui se met dans l'eau et fait passer les demoiselles. « Où allez-vous? dit-il soudainement amoureux de l'une et de l'autre. — Où nous allons? là-bas à la métairie; si vous voulez venir avec nous? — Et voilà Rousseau qui poursuit l'aventure, monté en croupe derrière la plus jeune, ne sachant pas comment on se conduit en croupe. « Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers, » dit-il dans ses *Confessions*. Il passa à la métairie la plus poétique, la plus fraiche, la plus souriante journée du monde. C'était dans la saison des cerises. Il se contenta d'en cueillir pour les jeunes filles, et non d'en semer sur leurs joues à pleines lèvres. « Mlle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein. » Et il se disait : « Ah! si mes lèvres étaient des cerises, comme je les leur jetterais! » Eh! oui, tes lèvres étaient des cerises, et il fallait les leur jeter. Ces belles coureuses de champs, qui cherchaient comme lui le fruit défendu, lui apparurent comme les visions de sa jeunesse. Que n'est-il toujours resté sur ce cerisier de la science, sous ces branches chargées de pourpre odorante! C'était là le contrat social qu'il fallait signer.

Ce fut la plus belle page de son roman. Les romans

qu'il n'a pas vécus ne sont pas si dangereux que le croyait ce beau déclamateur. C'est du roman de sa vie qu'il aurait dû dire : « Toute fille qui ouvrira ce livre sera perdue. » Quant à la *Nouvelle Héloïse*, elle ne perdra que les filles des professeurs de rhétorique. Il n'y a pas de nouvelle Héloïse, il y a l'ancienne Héloïse dont un seul cri trahit plus les grandeurs éternelles de la passion que tous les bavardages de cette précieuse ridicule qui s'appelle Julie d'Étanges.

Quand on lit l'*Émile*, on a envie d'envoyer l'auteur à l'école, — à l'école de Montaigne et de Fénelon. — Ce livre sur l'éducation ne doit pas dépasser l'antichambre.

Jean-Jacques tenta les périls de la poésie, mais c'était un romanesque et non un poëte. Il est pourtant au XVIIIe siècle le poëte de la prose avant Bernardin de Saint-Pierre. Sa pensée ne pouvait s'assujettir à l'hémistiche et à la rime. Il ne comprenait pas qu'on pût marteler ses sentiments, le marteau fût-il d'or pur. Il était comme ces belles paysannes des campagnes d'Arles, qui doivent tout à la nature et qui perdent sous la parure du dimanche tout leur charme et toute leur grâce. *

* Qui croirait aujourd'hui que l'auteur de la profession de foi du *Vicaire savoyard* a débuté par le petit journal? Jean-Jacques a publié *le Persifleur* avec Diderot; quoique cette feuille annonçât beaucoup de malice, elle ne fut pas recherchée : *le Persifleur* mourut à son premier numéro. Qu'on suppose au contraire le succès, voilà Jean-Jacques et Diderot qui font fortune en riant Il n'est plus question de l'Encyclopédie, Diderot ne rattache pas Voltaire à son œuvre, Jean-Jacques ne sème plus en France ses enthousiames républicains; Louis XVI meur sur le trône, et en l'an de grâce 1882 nous vivons sous le règne de quelque Louis XX, roi de France et de Navarre!



XIX

GILBERT

1751-1780

La même province donnait le jour, en plein XVIIIe siècle, à un poëte et à une courtisane qui devaient mourir tous les deux d'une façon théâtrale : le poëte à l'hôpital, la courtisane sur la guillotine. Vous avez reconnu Gilbert et madame Du Barry*, beaucoup de poésie et un peu d'amour.

Je vais effaroucher toutes les blanches illusions qui protègent les tombes, en disant que Gilbert est mort avec deux pensions et beaucoup d'argent dans sa cassette, ce qui explique pourquoi il en avala la clef dans un accès de folie. Cette folie n'était pas l'œuvre de la misère. Gilbert vivait en misanthrope, mais avec les distractions d'un gentilhomme ; il s'en allait rêver dans la forêt de Vincennes, non à pied, mais à cheval. Ce fut au retour d'une de ces promenades, qui ne rappellent pas, j'imagine, les faméliques poëtes dont parle Boileau, qu'il fit une chute et faillit se rompre le cou

* N'est-il pas curieux de rappeler que Jeanne Darc et Jeanne Vaubernier, les deux Jeanne de la monarchie sont parties toutes les deux de ce village poetique, *Vaucouleurs?*

sur le pavé de Paris. On le releva mourant et on le porta à l'Hôtel-Dieu, parce qu'il ne pouvait plus dire où était sa maison. Une fois à l'Hôtel-Dieu, il revint à lui et s'effraya de se trouver en pareil lieu; mais les médecins lui représentèrent qu'il avait à passer par une opération dangereuse et qu'il était placé là mieux que chez lui pour la subir. Gilbert ne se résigna qu'en se réfugiant en Dieu. On le trépana peu de jours après; on le rappela à la vie, mais non pas tout à fait à la raison. Il mourut bientôt en jetant ce cri sublime, qu'il n'avait retrouvé dans son cœur qu'après l'avoir traduit de David :

> J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence!...

Bien mourir! disaient les anciens; les modernes nous tiennent compte de ne pas mourir gaiement. Faites mourir Malfilâtre sur un bon oreiller, et Malfilâtre perd l'immortalité*. Faites mourir Gilbert comme

* Il y a toute une histoire de Malfilâtre dans ce beau vers de Gilbert :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Mais, pour parler en prose, Malfilâtre n'a pas été mis au tombeau par la faim : c'est l'amour qui, à trente-quatre ans, l'a arraché des bras des trois Grâces pour le jeter dans les bras des trois Parques.

Malfilâtre était ignoré à sa mort, mais son épitaphe a été écrite par la postérité elle-même. Il en sera ainsi d'Hégésippe Moreau et de tous ceux qui n'ont éveillé la curiosité littéraire qu'au bruit de leurs funérailles. « Qui est-ce qui chante là-bas? — Qu'importe! je n'ai pas le temps de faire de nouvelles connaissances, » dit le public indifférent. « Qui est-ce qu'on enterre là-bas? — C'est un poëte qui n'avait pas de place au soleil des poëtes. — Ah! dit le public, si j'avais su! » Et on venge le poëte mort sans songer qu'il y a toujours un poëte qui meurt de faim.

Malfilâtre avait étudié pour sa muse, comme La Fontaine, *l'art de plaire et de n'y songer pas;* il avait vécu en familiarité intime avec Ovide; il aimait Ovide jusqu'à boire, par les lèvres de sa muse, les *Tristes* et les *Métamorphoses*, comme Cléopâtre qui buvait des perles. Il se trouva fort dépaysé entre Jean-Baptiste Rousseau et Saint-Lam-

M. de Buffon, et ce n'est plus qu'un poëte du commun des martyrs*.

Gilbert avait vingt-neuf ans ; il était venu au monde avec l'âme d'un poëte, il allait continuer son rêve au ciel ; « Poëte ! lui a dit un chrétien, vous n'irez point à l'Académie, mais vous irez au ciel ; et c'est là votre destinée. »

Au quarante et unième fauteuil, Gilbert succéda à Jean-Jacques Rousseau et précéda Diderot. Entre ces deux prosateurs, sa muse ne fut pas étouffée ; elle osa même, d'une main vaillante et pleine de foi, sonner le tocsin contre leur philosophie : pareille à ces vierges des premiers siècles chrétiens, qui osaient, dans leur grâce pudique, monter à l'autel et dire aux dieux de l'Olympe : « Je n'ai pas peur de votre tonnerre. »

Pourquoi Gilbert, qui s'épuisait en madrigaux et en héroïdes, ne se contenta-t-il pas d'être un élégiaque et un satirique ? Il avait les pleurs, il avait les furies. Ses élégies gardent le sentiment jusque dans leurs formes surannées ; sa satire du *Dix-huitième siècle* reste encore l'implacable réquisitoire de la foi armée contre la logique de Satan. Dans ce tableau vivant, tout passe : académiciens bâtonnés, filles vendues à l'Opéra ou à Richelieu, philosophes gagés par les rois aveugles ! Après avoir vécu des ironies de *Candide* et de *Jacques le Fataliste*, on sourit avec sympathie à ces pieuses colères du chrétien, à ces anathèmes du poëte indigné.

---

bert Il était de ceux qui n'ont pas eu le bonheur de venir en leur temps. Il a cherché sa voie et n'a trouvé que le tombeau.

* Et on vendrait ses autographes cent sous et non cent écus, comme il est arrivé ces jours-ci

Jean Jacques Rousseau lui-même doit la moitié de sa célébrité à sa vie romanesque, sinon à sa mort mystérieuse.

J'ai osé dire la vérité sur la mort de Gilbert. Mais je me rassure en pensant que personne ne me croira. J'ai contre moi la tradition qui caresse ces généreuses pitiés éveillées dans tous les cœurs pour la poésie et pour la jeunesse.

Et, d'ailleurs, le roman poétique de Gilbert n'a-t-il pas été transcrit sur la table d'or de l'histoire par une de ces plumes qui font la vérité, parce qu'elles écrivent pour l'avenir ? Grâce à Alfred de Vigny, ces trois ombres mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier ont eu leur Joseph d'Arimathie qui a répandu sur leurs cendres des parfums, des prières et des larmes !

Qu'est-ce que l'histoire après la légende ! Pour Gilbert, c'est la légende qui sera l'histoire.

XX

DIDEROT

1713-1784

DIDEROT est une des grandes figures qui rayonnent dans le tableau d'un siècle. Sous les nuages amoncelés, il tient sa place comme artiste et comme philosophe dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte le XVIIIe siècle sur

ses épaules, comme le vieil Atlas portait le monde. On ne songe pas à lui élever une statue ; mais n'a-t'il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné, l'*Encyclopédie*, d'où la Révolution est sortie tout armée ?

Les ruines de l'*Encyclopédie* seront pieusement admirées dans l'avenir comme les débris du Parthénon de l'esprit humain au XVIIIe siècle. Quand l'architecte est un grand artiste, le temple survit au dieu qu'on y adorait. La philosophie de Diderot est tombée de l'autel, mais son temple est toujours debout.

Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous. Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la Révolution française et le dernier mot de tous nos beaux rêves. Il a été le vrai révolutionnaire : à la tribune il eût fait pâlir Mirabeau et Danton, car, lorsqu'il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la tempête. Nul de ses livres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

Il y a le caractère olympien dans cette belle tête, où toutes les idées grondent comme l'orage. Les autres chefs de la vaillante armée encyclopédique ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

Diderot a été surtout le soleil lumineux d'un jour d'orage; ses rayons ont tout réchauffé, tout illuminé, tout dévoré ; le lendemain un autre soleil a paru, mais on s'est souvenu des vifs rayons et des coups de feu du soleil-Diderot. A ce foyer fécond, tous les contemporains prenaient la vie et la lumière. Que serait-ce

que d'Holbach, Helvétius, Grimm, l'abbé Raynal, Sedaine, d'Alembert lui-même, si Diderot n'eût pas soufflé le feu sur leur front ? Voltaire lui doit ses derniers enthousiasmes ; Jean-Jacques lui doit sa première idée, — l'idée de toute sa vie *.

Étrange nature ! Dieu lui a tout donné, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un pieux souvenir pour les mauvais jours.

Fénelon, ce panthéiste sans le savoir, ce chrétien qui rêvait pour son Éden une île de Calypso plutôt qu'un paradis retrouvé, aurait accueilli sans trop se fâcher le Télémaque de Mlle Voland. Seulement Diderot, amoureux des femmes et des arts, poëte par les yeux comme par le cœur, a son idéal dans le monde visible, tandis que Fénelon a son idéal dans le monde invisible. Diderot prend son point de départ sur la terre, Fénelon le prend au ciel ; mais ils se rencontrent bientôt dans le même amour et dans la même intelligence, comme le cœur et l'âme.

Diderot a été la préface de tous ceux qui l'ont suivi en politique, en philosophie et en littérature. Gœthe lui-même s'est trempé aux sources de ce grand esprit : N'est-ce pas l'Allemagne qui nous a renvoyé le *Neveu*

* « J'étais prisonnier à Vincennes, Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question qu'il avait envie de traiter. » Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? « Quel parti prendrez-vous ? » lui dis-je. Il me répondit : « Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je : tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes ; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » DIDEROT.

C'était l'idée de Hobbes.

de Rameau? Il avait à lui tout seul autant d'humour que Sterne et que Swift. Il a fait de mauvais drames, mais il a dit à Sedaine comment on en faisait de bons. *Jacques le Fataliste* vaut moins et plus que *Candide*. Sans l'*Encyclopédie*, qui étouffait son imagination, Diderot eût été le Janus du roman ; il aimait les courtisanes de Pétrone, mais il aimait autant que Richardson les chastes passions de Clarisse et de Paméla. *Ceci n'est pas un conte* contient en germe toutes ces tragédies des amours trahies dont ont vécu nos inventeurs contemporains.

Diderot aimait la peinture et la statuaire, parce qu'il peignait et sculptait en écrivant. Ses livres d'art sont plus que des livres : ce sont des galeries de tableaux. Il a été pour l'art du XVIIIe siècle ce que Winckelmann a été pour l'art antique. Deux soleils dont le rayon tombera éternellement sur la *Cruche cassée* et sur le *Laocoon!*

L'Académie n'a jamais pensé à Diderot, — qui n'a jamais pensé à l'Académie.

Il se décida pourtant pour le quarante et unième fauteuil, comme s'il eût craint les reproches de Descartes et de Molière. « Ce n'est qu'un athée de plus à l'Académie, » dit le cardinal de Bernis, qui ne connaissait pas Dieu. Or, Diderot, l'athée, comme disaient les dévots, ne parla que de l'existence de Dieu dans son discours de réception. Voilà pourquoi l'abbé de Bernis s'écria : « Je ne comprends pas. » Et Diderot, qui ne lui en voulait pas, lui dit en sortant : « Ni moi non plus ! »





XXI

MABLY

1709-1785

MALGRÉ ses dîners académiques, quand le baron d'Holbach se présenta à l'Académie pour succéder à Diderot, il échoua devant Mably. L'Académie ne reconnaissait pas un homme qui ne reconnaissait pas Dieu.

Le baron d'Holbach savait tout, excepté Dieu. On pourrait le comparer à un voyageur qui aurait parcouru le monde sans voir le soleil. En vain il avait étudié tous les enseignements du passé et toutes les révélations visibles de la nature. Il avait tout vu, mais sans que jamais un rayon de vraie lumière eût enivré son regard. Les hommes ont un sixième sens, le sens de l'idéal et de l'infini : le baron d'Holbach n'avait que cinq sens.

N'est-il pas surprenant de voir ce spectacle d'une intelligence aussi vaste, qui cherche et qui trouve, mais qui, à travers les grandes visions de la science, ne découvre jamais la grande image de Celui qui sait tout ? Aussi il a beau entasser système sur système, le

système social sur le système de la nature, Pélion sur Ossa, l'athéisme sur la raison, il n'arrive qu'à bâtir sur le sable. Son château inachevé, le moindre coup de vent le renverse et l'ensevelit. *Ci-gît l'orgueil*. Et pourtant cet homme, qui voulait élever des temples à la raison humaine, pour nier les temples élevés à la raison divine, était l'esclave de ses passions. Lui qui ne croyait pas à Dieu, il croyait aux femmes. Et les femmes vengeaient Dieu. — Dieu qui ne se venge jamais.

L'esprit du baron d'Holbach était né d'un paradoxe de Diderot; aussi Diderot a-t-il toujours voulu féconder cette intelligence stérile. Diderot s'était pour ainsi dire abrité sous l'athéisme du baron d'Holbach. Lui qui avait été si loin dans ses hardiesses et ses rébellions contre Dieu, il pouvait dire aux indignés : Voyez d'Holbach; que suis-je à côté de lui?

Mably était un Spartiate qui cherchait Lacédémone et qui ne trouvait qu'Athènes, — et encore Athènes à Paris. Il osait, au temps des censeurs, écrire contre les rois, — parce qu'il avait vu les rois; — contre la famille, — parce qu'il s'était imaginé reconnaître Caïn sous chaque toit; contre la propriété, parce qu'il croyait que la terre comme le soleil appartient à Dieu, qui n'en donne que les moissons et les fruits. On fut longtemps à le décider vers l'Académie. « Pourquoi, lui demandait Richelieu, faites-vous tant de façons pour cette vieille fi le de mon grand-oncle? — Si j'étais de l'Académie, on dirait : Pourquoi est-il de l'Académie? J'aime mieux entendre dire : Pourquoi n'est-il pas de l'Académie? »

On attendait de lui un discours littéraire, il ne put s'empêcher de faire un discours politique. Remarquons en passant que c'était le temps où l'on pouvait tout

dire. Mably-Phocion, qui parla du communisme de Platon aux feudataires du droit divin, retrouva les applaudissements que Socrate laissait tomber sur les *Nuées* d'Aristophane.

Mably ne put s'empêcher de rappeler la proscription de l'abbé de Saint-Pierre : « L'Académie effaça de sa « liste glorieuse le nom du seul écrivain patriote « qu'elle y eût jamais placé, l'abbé de Saint-Pierre : « lâcheté gratuite, qui semble n'avoir eu d'autre but « que de protester d'avance contre les tentatives fu- « tures ou possibles de la liberté française, et de voter « solennellement pour l'éternité de l'esclavage natio- « nal. »

Que reste-t-il de Mably? Son nom. C'est déjà beaucoup. Combien qui ensevelissent leur nom dans les feuilles mortes de leurs livres!

XXII

MIRABEAU

1749-1791


OICI venir les tempêtes de la passion et de l'éloquence*. Quel est ce lion indompté qui remue tout un pays en secouant sa crinière? Vous avez

* Victor Hugo a donné le portrait vivant de Mirabeau dans un cadre à la Michel-Ange; pourtant il a condamné à mort son éloquence : « Pour qui a vu, pour qui a entendu Mirabeau, ses discours sont au-

reconnu Mirabeau, qu'on pourrait surnommer l'ami des femmes, pour le distinguer de son père, l'ami des hommes. Celui-là n'avait pas été façonné sous les mains douces et timides de la civilisation : il était sorti tout d'une pièce du flanc de la nature. Il avait bu à pleines lèvres à ses mamelles fécondes. La mère nature elle-même dut être effrayée des sauvageries et des turbulences de cet enfant terrible, de cet homme trois fois homme, qui portait le masque d'un demi-dieu maudit.

Sa vie fut comme le torrent impétueux qui arrache sa rive et qui emporte dans sa course fatale tout ce qu'il trouve sur son passage, les femmes de son prochain comme la couronne de France.

Contradictions du cœur et contradictions de l'esprit ! fragilité des sentiments et fragilité des croyances ! l'histoire de Mirabeau n'est que le sévère enseignement des contradictions et des fragilités humaines. Mirabeau se passionne et se marie ; bientôt il se passionne encore et prend une maîtresse. Si l'en faut croire, c'est là sa vraie femme. Sa femme a des enfants ; que lui importe ? Sa maîtresse a des enfants ; que lui importe encore ? Il ne s'inquiète pas plus des berceaux que des nids d'hirondelles qu'il a vu bâtir à sa fenêtre. Cependant on le condamne pour rapt, il est décapité en effigie, il s'enfuit en Hollande avec sa chère Sophie. En

jourd'hui lettres mortes. Tout ce qui était saillie, relief, couleur, haleine, mouvement, vie et âme, a disparu : tout, dans ses belles harangues, aujourd'hui est gisant à terre. Où est le souffle qui faisait tourbillonner toutes ses idées comme les feuilles dans l'ouragan ? Voilà bien le mot, mais où est le geste ? voilà le cri, où est l'accent ? voilà la parole, où est le regard ? voilà le discours, où est la comédie de ce discours ? Car, il faut le dire, dans tout orateur il y a deux choses : un penseur et un comédien. Le penseur reste, le comédien s'en va avec l'homme. Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi. »

Hollande, c'est le pays des libres penseurs et des libres amours ! Cependant la France indignée a le bras assez long pour saisir Mirabeau et Sophie ; elle jette Mirabeau au donjon de Vincennes, elle jette Sophie dans un couvent du Jura. Mirabeau pleure comme un tigre à qui on a arraché sa tigresse, il s'abreuve de ses larmes, il s'enivre de toutes les sombres colères de la passion. Il écrit à Sophie des lettres qui sont des livres, tant elles ont la chaude éloquence du cœur, et des livres qui sont des lettres encore, tant ils respirent les passions sauvages de l'alcôve. De son côté Sophie appuie ses lèvres brûlantes sur le marbre des autels. Elle étreint dans ses bras irrités le crucifix d'argent. Mais tout à coup Mirabeau est libre, et libre aussi est sa maîtresse. Et vous savez ce qu'ils font de leur liberté ? Mirabeau va droit à sa femme. Sophie n'ose penser à Mirabeau, car son cœur bat déjà pour un autre. Tant il est vrai qu'une femme se console toujours de sa première chute par une seconde chute ; c'est-à-dire qu'elle se console toujours et n'est jamais consolée. Voilà pour la passion.

Pour la croyance, faut-il suivre Mirabeau pas à pas ? N'est-ce pas assez de rappeler qu'après avoir tué la royauté il est mort aux gages de la royauté ? Mais les orages portent les nuées fécondes sans avoir le sentiment de leur mission.

En 1791, on avait perdu l'habitude d'aller à l'Académie. La dernière séance publique ne fut composée que de sept à huit membres et de sept à huit désœuvrés. Marmontel parla presque seul. Il n'y avait en cette année 1791, qui marque dans l'histoire en traits de feu et en traits de sang, que des madrigaux, des logogriphes et des bouquets à Chloris, pour disputer le prix de poésie. Marmontel comprit qu'au lieu de

prononcer un discours — toujours le même discours — sur les bienfaits de cette vieille institution, il n'avait plus qu'à en faire l'oraison funèbre, ce qu'il fit en ces termes : « Les petits tourbillons disparaissent dans le grand tourbillon. » Marmontel eut de l'esprit ce jour-là.

Mirabeau commença ainsi son discours devant l'Assemblée tout en désordre :

« Où sont-ils, ceux qui disent que le despotisme fait « fleurir le génie ? Est-ce parce que Molière était valet « de chambre de Louis XIV ? Molière savait bien que « sa royauté dépassait celle du grand roi, parce que « c'était une royauté dans le monde des esprits. Est-ce « que Corneille, ce Gaulois doublé d'un Romain, était « un homme de cour ? Périclès n'était pas un despote, « non plus que Léon X. Demandez à Phidias et à « Michel-Ange, à Aspasie et à la Fornarine. Nous ne « devons au despotisme que les *Tristes* d'Ovide. L'es- « prit est né libre avec Dieu seul pour maître. Lous XIV « serait là, botté et éperonné, cravache en main, m'or- « donnant de faire un chef-d'œuvre, je lui dirais, « comme les arbres de la forêt dans leurs hymnes « mystérieuses : Je n'obéis qu'à Dieu. »

Chamfort, un des quarante, passa quelques feuillets à Mirabeau* :

« Finissons-en, citoyens, avec ces écoles de servi- « lité qui n'ont produit ni un homme ni une idée. « Tous les esprits libres ont montré hardiment leur « dédain pour l'Académie, qui n'a point fait grands

* Mirabeau devait lire à l'Assemblée nationale, en 1791, un rapport sur les Académies. Ce curieux morceau, trouvé dans ses papiers à sa mort, était l'œuvre de Chamfort, qui a plus d'une fois travaillé les discours de son illustre ami. Chamfort, qui était entré à l'Académie en 1781, qui y avait été quatre fois couronné, ne parlait pas précisément en académicien ni en académiste.

« ceux qui honorent sa liste, mais qui les a reçus « grands et les a rapetissés quelquefois. Qui peut ad- « mettre, de nos jours, que la gloire de tous nos grands « hommes soit une propriété académique ? Qui croira « que Corneille, composant le *Cid* près du berceau de « l'Académie naissante, n'ait écrit ensuite *Horace*, « *Cinna*, *Polyeucte*, que pour obtenir l'honneur d'être « assis entre messieurs Tranier, Forchères, Boissat, « Colomby, Bardin, Balesdens, noms si inconnus, « qu'ils ont échappé à la satire contemporaine ? Est-ce « pour entrer à l'Académie française qu'il fit ses chefs- « d'œuvre, ce Racine, provoqué par les bienfaits immé- « diats de Louis XIV ; ce Racine, qui, après avoir com- « posé *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, « *Mithridate*, n'était pas encore de l'Académie, et n'y fut « admis que par un mot du roi équivalant à une lettre « de cachet : *Je vous que vous en soyez* ? Il en fut. « Espérait-il être de l'Académie, ce Boileau, dont les « premiers ouvrages furent la satire de tant d'acadé- « miciens ; qui croyait s'être fermé les portes de cette « compagnie, ainsi qu'il le fait entendre dans son dis- « cours de réception ; et qui, comme Racine, n'y fut « admis que par l'influence royale ? Était-il excité par « un tel mobile, ce Molière, qui n'en multiplia pas moins « d'année en année les chefs-d'œuvre de son théâtre, « devenu le seul théâtre comique de la nation ? Pense- « t-on que l'Académie ait aussi été l'ambition du bon « La Fontaine, que la liberté de ses contes semblait « exclure de ce corps ; qui n'y fut admis qu'à la veille « de mourir, après la mort de Colbert, persécuteur de « Fouquet ? Et pense-t-on que, sans l'Académie, le « fablier n'eût point porté des fables ? Est-il donc vrai, « citoyens, que Bossuet, appelé aux premières dignités « de l'Eglise, avait besoin de ce faible aiguillon pour

« remplir la destinée de son génie? Le philosophe la « Bruyère, sans doute, ne pensa pas plus à l'Académie, « en composant ses *Caractères*, que la Rochefoucauld « en écrivant ses *Maximes*. Nous ne parlons pas de « ceux à qui cette idée fut toujours étrangère, comme « Pascal. Et Regnard, Lesage, Beaumarchais et « quelques autres poëtes comiques, qui n'ont jamais « prétendu à ce singulier honneur, ne l'ayant pas vu « du côté plaisant. »

Mirabeau s'indigna contre le prix de vertu :

« Rendez à la vertu cet hommage de croire que le « pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme « le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin « il peut, comme le riche, placer une bonne action « entre le ciel et lui. »

Après quelques paradoxes, Mirabeau arriva à cette conclusion éloquente : « Vous avez tout affranchi, « affranchissez les talents. Point d'intermédiaire entre « les talents et la nation. Range-toi de mon soleil, « disait Diogène à Alexandre. Et Alexandre se ran- « geait. Puisque les académies ne se rangent point, il « faut les anéantir. Une corporation pour les arts de « génie! C'est ce que les Anglais n'ont jamais conçu, « les Anglais, nos maîtres pour la raison. Corneille, « critiqué par l'Académie française, s'écriait : *J'imite « l'un de mes trois Horaces; j'en appelle au peuple.* « Croyez-en Corneille, appelez-en au peuple comme « lui. »





XXIII

CAMILLE DESMOULINS

1762-1794

En ce temps-là, il n'y avait plus de grands seigneurs, l'Académie voulut élire un républicain. Elle choisit le poëte en action de la république, ce journaliste à griffe de lion, — à griffe de chat, — ce gamin de Sparte qui avait passé par Athènes pour venir à Paris. Pour lui le quarante et unième fauteuil ne fut qu'une tribune. Au lieu de s'y asseoir et de s'y endormir en académicien bien élevé, il monta dessus un pistolet à la main. La veille, au Palais-Royal, il avait proclamé *la France libre*, il proclama *l'Académie libre* :

« Je vous demande pardon de mes citations, mes- « sieurs, dit-il aux quarante. Je n'ignore pas que c'est « pédanterie aux yeux de bien des gens; mais j'ai un « faible pour les Grecs et les Romains. Il me semble « que rien ne répand de la clarté dans les idées d'un « auteur, comme les rapprochements et les images. « Ces traits, semés dans mon esprit, sont comme des « espèces d'estampes dont j'enrichis la langue. Quant « aux phrases que je cite des anciens écrivains, per- « suadé du grand sens de cette devise de la commu-

« nauté des savetiers : *Nihil sub sole novum, rien de* « *nouveau sous le soleil*, plagiat pour plagiat, j'ai cru « qu'autant valait être l'écho d'Homère, de Cicéron « et de Plutarque, que de l'être des clubs et des cafés, « que d'ailleurs j'estime beaucoup.

« Chamfort vous l'a dit : on a trop vanté ce mé-« lange de courtisans et de gens de lettres, cette pré-« tendue égalité académique, qui, dans l'inégalité « politique et civile, ne pouvait être qu'une vraie déri-« sion. Eh ! qui ne voit que mettre en son temps « Racine à côté d'un cardinal était aussi impossible « qu'il le serait aujourd'hui de mettre un cardinal à « côté de Racine? On estima davantage Patru en « voyant à côté de lui un homme blasonné; et « cependant Patru, philosophe quoique avocat, faisait « sa jolie fable d'*Apollon*, qui, après avoir rompu une « des cordes de sa lyre, y substitua un fil d'or et dé-« traqua sa lyre. Cette idée de Patru était celle des « premiers académiciens, qui tous regrettaient le temps « qu'ils appelaient leur âge d'or; ce temps où ils « étaient des hommes libres et inconnus.

« L'Académie a été fatale aux plus grands esprits. Qui « jamais s'est plus moqué de l'Académie française que « le président de Montesquieu dans ses *Lettres per-* « *sanes*? Et cependant, révolté des difficultés que la « cour opposait à sa réception académique, il fit faire « une édition de son livre où ces plaisanteries étaient « supprimées : ainsi, pour pouvoir accuser ses ennemis « d'être des calomniateurs, il le devint lui-même.

« Ne tombons plus dans ces déchéances. Entrons à « l'Académie la tête haute et le cœur fier : entrons-y « tels que nous sommes, sans laisser à la porte nos « vertus de citoyens, afin qu'un jour Diogène trouve « un homme parmi nous. Faisons-nous pardonner par « la postérité ce premier immortel du premier fauteuil « qui ouvre glorieusement la phalange avec son nom « de Bardin.

« O mes confrères, je vous dirai comme Brutus à « Cicéron : *Nimium timemus mortem et exilium et pau-* « *pertatem*. Cette vie mérite-t-elle donc qu'un républi « cain la prolonge aux dépens de l'honneur? Il n'est « aucun de nous qui ne soit parvenu au sommet de la « montagne de la vie. Il ne nous reste plus qu'à la « descendre à travers mille précipices. Nous dirons « avec Salomon au milieu de ses sept cents femmes, et en « foulant aux pieds tout ce mobilier de bonheur : *J'ai* « *trouvé que les morts sont plus heureux que les vivants*, « *et que le plus heureux de tous est celui qui n'est pas* « *né*. »

Ainsi parla « ce polisson de génie, » comme l'appela un futur académicien du quarante et unième fauteuil.

Si Camille Desmoulins n'avait voulu être le procureur général de la lanterne, il eût été le procureur général des Muses. Mais était-ce le temps de tailler sa plume? Il a écrit une page immortelle avec un pistolet à la main, sous les arbres du Palais-Royal. En montant à l'échafaud il est monté à la gloire, et sa femme, une sainte du calendrier républicain, en montant elle-même sur l'échafaud a dit le dernier mot de cette éloquence immortelle : « C'est la communion du sang. »

Camille Desmoulins mérite une statue lui qui monta trois fois sur un piédestal : après la table du Palais-Royal, ce fut le quarante et unième fauteuil, enfin la guillotine. Prosateur, lisez ses journaux, c'est Lucien qui rit, c'est Voltaire qui s'indigne. Poëte, entrez dans sa maison : Voyez comme il aime sa femme, comme il joue avec son enfant, comme il jette à pleines mains

les roses au bord de l'abîme, mais il ne voit pas l'abîme! Tous les noms de l'avenir n'ont-ils pas été inscrits à son contrat de mariage! Ils sont là cinquante, Robespierre, Danton, Saint-Just et les autres. C'est l'arche nouvelle qui porte les destinées de la France. Qui dirait, à les voir ainsi joyeux, que la tempête monte, monte, monte à l'horizon? La jeune femme sourit et rêve de beaux jours; Camille resplendit de bonheur et répand son âme autour de lui. « Ici, dit-il, il naîtra une famille innombrable qui ne connaîtra ni les tyrans ni les esclaves. Mes amis, je vous attends tous au contrat de mariage de mon premier-né. » Mes amis! disait-il : combien qui n'étaient plus ses amis le lendemain! Son premier-né! il vécut dans le deuil et dans la mort. Quatre ans après, ni Camille, ni sa femme, ni les cinquante témoins de tout ce bonheur promis, n'étaient de ce monde.

Il restait un enfant, mais cet enfant voué au noir porta le deuil jusqu'à sa mort et ne devint pas un homme.

XXIV

ANDRÉ CHÉNIER

1763-1794

Tous les poëtes du XIXe siècle, — hormis Lamartine, qui, dans cette barque où l'on ne peut voyager que deux, s'isole amoureusement sous les saules de son lac, — sont partis sur le vaisseau



doré d'André Chénier, pour aller, à travers la mer d'Ionie, écouter les syrènes d'Homère et de Sapho. La jeune Captive et la jeune Tarentine ont été les maîtresses idéales de tous ceux qui ont eu l'amour de la Muse. C'est toujours la fraîche antiquité qui vient nous donner l'air nouveau.

André Chénier est un Grec, né vers la quatre-vingt-septième olympiade. Les Muses l'ont endormi d'un sommeil de deux mille ans; il s'est réveillé parmi nous sans avoir traversé l'Église mystique; la couronne d'épines n'a pas saigné sur son front, les larmes de Madeleine n'ont pas coulé sur ses mains. Il nous est apparu s'asseyant tour à tour sur la jeunesse et la volupté, la verte jeunesse de Vénus et la chaste volupté de Diane. Théocrite lui a donné sa flûte de buis; il a emprunté à Moschus sa cythare d'argent; il a saisi aux mains d'Orphée l'archet d'or d'Apollon. Quoique né à Byzance, cette page éloquente du catholicisme, il fut païen toute sa vie. S'il manquait quelque chose à sa poésie, ce serait l'auréole divine : il semble qu'il n'ait levé les yeux au ciel que pour y voir resplendir l'Olympe. La luxuriante nature, la Cybèle aux mamelles fécondes, était la patrie de son âme, soit qu'il eût puisé son panthéisme rayonnant dans l'amour fécond de l'antiquité, soit qu'il se fût laissé atteindre par le naturalisme poétique de Buffon. Tout est grec, tout est païen, tout est antique chez André Chénier. Les charmantes images de son imagination semblent détachées d'une fresque de Pompéia, retrouvée dans toute sa fraîcheur après un ensevelissement de deux mille années. André Chénier s'est tourné vers le passé comme Coysevox, comme Prudhon, comme Pradier. Il a découvert que les morts vivaient plus que les vivants : il s'est détaché de son pays, il s'est détaché de

lui-même, pour aller prendre sa place à l'Assemblée des Dieux. Ce beau vers d'André Chénier :

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poëte.

ne pourrait être mis en épigraphe à son livre, car la poésie d'André Chénier n'est pas un battement de cœur : c'est la Muse de l'Olympe qui descend parmi les hommes et qui les charme par ses airs divins. Elle a toujours vingt ans; elle jette sur sa nudité une légère draperie tout étoilée de fleurs d'or; mais, si souple que soit ce vêtement, il sert bien moins à voiler son beau corps qu'à en trahir les secrets : c'est la chasteté savante. Ses sandales sont tout imprégnées de rosées et de senteurs bocagères. Elle a traversé la forêt de Diane. Sa chevelure d'ébène ne ruisselle pas sur l'épaule comme la chevelure des bacchantes; elle flotte harmonieusement avec les fleurs cueillies au mont Hymette et nouées dans ses boucles par la plus jeune des Grâces. Elle vous dira les plus suaves élégies; mais vous aurez beau l'interroger sur les déchirements de la passion, elle sourira de son divin sourire et continuera, avec le pur amour de l'art, à chanter les belles déesses, les belles statues, les belles courtisanes qui sont la joie des yeux, les yeux ces panthéistes !

Singulière destinée ! dans la vie de Chénier, il n'y a qu'une page, c'est l'histoire de sa mort ! Mais quelle page ! Il est mort tué par la République, pour avoir trop aimé la liberté ! Sa poésie a été la fête suprême de tous ceux qui l'ont connu à Saint-Lazare. Il est mort portant la tête haute jusque sur l'échafaud, parce qu'il savait que la tête qui allait tomber portait déjà l'auréole immortelle !

La veille on le nommait à l'Académie. Ne fallait-il

pas un grand poëte au fauteuil de Molière ? André Chénier répondit par ces vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres,
. . . .

Mais il n'eut pas le temps de trouver la rime. Le mot *sombres* fut le dernier qui tomba de sa plume quand déjà son âme traversait les espaces radieux.

XXV

BEAUMARCHAIS

1732-1799

C'ÉTAIT aux beaux jours du Directoire. On commençait à se souvenir — on l'avait tout à fait oublié — que les Français sont le peuple le plus spirituel de la terre, et que la France, devenue toute romaine depuis 1789, avait été, de par Ronsard et Jean Goujon, la Grèce nouvelle.

Il y avait foule à l'Institut. Mme Récamier s'effor-

çait de masquer sa rivale en beauté, Mᵐᵉ Tallien, qui, plus fondante et plus exquise, moins habillée encore dans son péplum à la française ou à l'orientale, appelait sans coquetterie, par le charme incisif de son sourire et de son regard, tous les yeux et toutes les âmes.

Beaumarchais alla vers le quarante et unième fauteuil avec émotion. Il regarda autour de lui et regretta tout ce beau monde du règne de Louis XVI malmené dans ses comédies. « Ah ! murmura-t-il, c'est la comédie du Directoire que je devrais faire. Mais depuis qu'il n'y a plus de censeurs, je n'ose plus écrire. »

Il salua l'assemblée et parla ainsi :

« Messieurs de l'Académie, Voltaire a dit de lui :
« Ma vie est un combat. J'ai pris ce mot de Voltaire
« pour épigraphe, mais ne devrais-je pas plutôt dire :
« Ma vie est un procès ! Depuis que je suis au monde,
« je plaide ma cause : elle est si mauvaise que je l'ai
« gagnée, même à l'Académie ; elle est si bonne que
« je l'ai perdue, même à l'Opéra.

« Mes adversaires ont fait ma force. Je ne suis point
« l'ennemi de mes ennemis ; en disant du mal de moi,
« ils ont fait du bien à mes pièces, j'allais dire à mes
« plaidoyers. S'ils sentaient seulement autant de joie
« à les déchirer que j'eus de plaisir à les faire, il n'y
« aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne
« rient pas.

« Et ils ne rient pas à mes pièces parce qu'on ne rit
« point aux leurs.

« Mes ennemis, pourquoi ne pas le dire, puisque
« j'en compte plus d'un en cette enceinte? sont tous
« des hommes de bien ; il ne leur manque qu'un peu
« d'esprit pour être des écrivains médiocres.

« Quand j'avais fini une comédie, si je demandais un



« censeur, on m'en accordait six; si je demande un
« ennemi, il en sort douze de dessous terre. Ah! mes
« amis, si vous saviez ce que vaut un ennemi! C'est
« une bête de somme qui prend le mors aux dents et
« qui vous mène plus loin dans le triomphe sans l'avoir
« voulu.

« Je ne suis donc pas l'ennemi de mes ennemis, mais
« je suis l'ennemi des sottises de mon temps. Le
« théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il
« frappe; j'ai frappé à coups redoublés la bêtise hu-
« maine, parce que la bêtise humaine renferme tous
« les vices. Que me font les morsures de cette vermine
« qui vit sur les feuilles publiques? Je suis bon prince,
« et si leurs invectives ne sont point lues, je veux leur
« donner le laurier de l'Académie : ils n'auront jamais
« été à si belle fête. J'ouvre donc une de leurs gazettes
« et je lis ce dernier bulletin de ma santé :

La réputation du sieur de Beaumarchais tombe comme ses pièces. Les honnêtes gens sont enfin convaincus que lorsqu'on lui aura arraché les plumes du paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir avec son effronterie et sa voracité.

« Un corbeau noir! C'est bien la peine d'amuser ses
« contemporains!

« Le corbeau noir, c'est la critique qui vient jeter
« son cri de mort dans toutes mes fêtes de théâtre. La
« critique! je la vois là-bas qui se cache toute refro-
« gnée parmi ceux qui m'écoutent.

« Vous riez, messieurs, comme au *Barbier de Sé-
« ville* ou au *Mariage de Figaro*. Tout à l'heure je
« penserai peut-être que j'ai gagné ma cause devant
« vous, mais vous verrez que demain les feuillistes et
« gazetiers diront que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce
« n'est là, en style de Palais, qu'une mauvaise chicane

« de procureur : qu'on ait ri par mon discours ou « qu'on ait ri de moi, que m'importe, puisque mon but « est de faire rire les hommes? Il y en a tant, depuis le « commencement du monde, qui les ont fait pleurer !

« Ah! messieurs mes confrères, nous ne sommes « plus au temps de Sophocle, qui est mort de joie pour « avoir remporté le prix des vers au théâtre! Nous « aimons trop nos auteurs pour les étouffer dans nos « embrassements. La joie tue, le chagrin conserve, « aussi faisons-nous tout ce qu'il faut pour conserver « nos Molières et nos Corneilles. Par malheur il n'y « en a plus.

« J'arrive bien vieux parmi vous, mais ma vie s'est « passée à attendre. Hormis la porte du bonheur, « toutes les portes se sont ouvertes pour moi, mais « combien m'a-t-il fallu frapper de fois! Qu'importe! « j'étais né avec la patience : je me suis fait maître de « musique des filles du roi, je me fusse fait maître à « danser. « Quelle heure est-il? me demandaient sou- « vent les gentilshommes, pour me rappeler que mon « père était horloger. — Messieurs, ma montre « avance. » J'étais de l'école de Voltaire, et je de- « meure convaincu qu'un beau mot, une impertinence « et un louis d'or sont trois traits d'esprit. Aussi je me « suis mis par l'impertinence au rang des nobles, par « l'esprit presque aussi haut qu'eux, et je les ai domi- « nés par la fortune.

« D'ailleurs, n'avais-je pas du crédit avant d'être « accusé d'avoir des millions? Vous rappelez-vous ce « beau mot du feu roi : « Vous verrez que pour faire « jouer le *Mariage de Figaro*, M. de Beaumarchais « aura plus de crédit que le garde des sceaux et que le « roi de France! » Et la reine? n'est-ce pas elle qui, « la première, a joué Suzanne?

« Ce fut mon plus beau procès. Je plaide aujourd'hui « mon dernier. Mon premier, je l'ai gagné à l'Acadé- « mie des sciences quand j'étais horloger; mon plus « digne, c'est celui que j'ai fait gagner à l'Amérique « en me faisant armurier pour elle. Gagnerai-je au- « jourd'hui devant l'Académie mon dernier procès? « Je l'ai déjà gagné à la Comédie, où Molière avait « gagné le sien! »

Les doctes de l'Institut dirent que ce n'était pas là un discours dans les règles; mais Beaumarchais se moquait des règles, il n'en avait qu'une : « amuser. »

Esprit impertinent plutôt que profond, Beaumarchais avait étudié la philosophie dans le livre de la vie : il avait l'audace de tout dire, comme un paysan du Danube qui aurait eu l'esprit de Voltaire, ou comme un roué de la Régence qui aurait soupé avec des dames de la cour déguisées en filles d'Opéra! Avec Beaumarchais, les femmes se prêtaient au déguisement; la reine Marie-Antoinette jouait à Trianon le *Barbier de Séville*, et le poëte osait lui dire : « La reine a représenté Rosine avec tant d'esprit et de vérité, que j'ai oublié que c'était la reine. »

Beaumarchais a eu la malice de mettre les femmes de son parti. La comtesse et Suzanne sont deux charmantes créatures peintes d'une main amoureuse; aussi vous verrez les duchesses disputer, le jour de la représentation, la place aux coquines : Duthé a déjà promis à son amant de lui donner pour sa femme un tabouret au balcon derrière elle; Sophie Arnould, qui a fait son mot d'avance, dira à sa voisine la marquise de Larochefoucauld que c'est là une pièce qui tombera cinquante fois de suite. Elle aurait pu dire cinquante mille fois.

La figure de Beaumarchais est une des cariatide

qui soutiennent le temple immortel qui a ces mots inscrits sur son fronton : COMÉDIE FRANÇAISE. En cette figure tour à tour noyée d'ombre et inondée de lumière, on retrouve la furia, la grâce bruyante, romanesque, lumineuse des Espagnols.

On a beaucoup décrié Beaumarchais, mais on a beaucoup vécu de son esprit. Combien de vos paradoxes, ô mes amis ! sont des miettes tombées de la table de ce gamin de Paris qui casse les vitres, de ce philosophe qui nous effraye et nous égaye à son rire immortel. Combien de vos malices sont prises au théâtre de sa vie ou au théâtre de son esprit ! Sa vie fut une comédie à cent actes divers qui effaça presque ses immortelles comédies ! Il y avait en lui l'étoffe d'un poëte à la Molière et à la Shakspeare ; mais la Fortune, qui veut du temps, lui a pris la moitié de son génie.

XXVI

RIVAROL

1754-1801

BEAUMARCHAIS et Rivarol finissent le XVIIIe siècle et commencent le XIXe. Ils sont dignes de la galerie radieuse que dominent Le Sage, Voltaire et Diderot, ils sont nos contemporains par la hardiesse de leur esprit. L'œuvre de Rivarol représente à peine un volume ; mais, parce qu'il n'a pas changé son louis



d'or à la vive effigie contre une poignée de menue monnaie, en est-il moins riche? Parce qu'il n'a pas mis d'eau dans son vin, est-ce que son amphore ciselée avec l'art le plus fin contient moins d'ivresse que le tonneau du buveur du coin ?

« La vie que je mène est un drame si ennuyeux que je dis toujours que c'est Mercier qui l'a fait. » C'est qu'en effet Rivarol, avec toutes ses aspirations vers la renommée, vers l'aristocratie et vers les femmes, était né pour la vie d'aventures. Mais il vint au monde trop tard ; tous les grands hommes du siècle étaient sur le bord de la tombe, ce qui attristait fort l'esprit du temps. Le dernier carnaval était à Versailles, et non plus à Paris, voilà pourquoi Rivarol ne trouva pas la vie romanesque tant espérée. On commença d'ailleurs par lui tout contester, hormis la misère; sa noblesse quoiqu'il fût comte; son esprit quoiqu'il eût le génie de l'esprit.

Heureusement pour lui Voltaire le baptisa d'un mot : « L'esprit de Rivarol, c'est un feu d'artifice tiré sur l'eau. » Les ennemis de Rivarol ne manquèrent pas de dire que ce compliment était une épigramme; mais Voltaire maintint le compliment en disant : que c'était un esprit à deux faces, comme le feu sur l'eau.

Au début Rivarol n'eut pas de camarade. Il s'en consola en écrivant à son frère : « Les grands talents sont plus rivaux qu'amis ; ils croissent et brillent séparés de peur de se faire ombrage. Les moutons s'attroupent et les lions s'isolent. »

Orgueilleux dès le début, il ne voulut pas d'ailleurs s'essayer à la lutte littéraire; voilà pourquoi on le voit tout de suite donner le bras aux derniers survivants de génie : à Voltaire, à Buffon et à d'Alembert. A peine s'il salua de la main Chamfort : « Cette

branche de muguet, entée sur des pavots. » Aussi Chamfort le salua du pied ; voyez plutôt. « Malgré sa haute naissance, il commença, comme Pierre le Grand, par être simple soldat ; ami précoce de l'antithèse et des travestissements, après avoir quitté la plume pour la plume, il fut cabaretier à Bagnols, précepteur à Lyon, et je ne sais quoi à Paris. » Chamfort savait bien, au contraire, que Rivarol avait fait à Paris une entrée presque princière. N'a-t-on pas dit : « L'apparition dans le monde de celui que Voltaire a appelé le *Français par excellence* fut un événement ; remarqué le premier jour, il fut admiré le second et célèbre le troisième. » Rivarol fut célèbre par ce seul privilège de l'esprit, aussi pouvait-il dire alors : « Je marche à grands pas vers l'Académie, parce que je ne fais rien pour y arriver. »

Il y a bien des témoignages de la parole ardente, colorée, étincelante de Rivarol, dès son apparition à Paris ; par exemple, Chenedollé, qui est conduit chez ce grand maître de la causerie, en revient à ce point qu'il ne sait plus comment exprimer : « Ces flots tumultueux et cette cascade éblouissante du torrent sonore. » A peine s'il lui reste un peu de raison dans son ivresse pour oser croire que Rivarol n'est pas infaillible dans ses jugements. « Mais il est impossible qu'un homme qui parle si bien se trompe. Je sortis confondu, et terrassé par les miracles de cette parole presque fabuleuse qui tombait en reflets pétillants comme des pierreries. Merveilleux clavier ! on n'a qu'à le toucher sur un point, il répond à l'instant par toute une sonate. »

Paris était alors tout plein de critiques qui éclairaient les œuvres de l'antiquité, comme les œuvres contemporaines, avec la lanterne sourde des esprits à courte vue.. Arnauld, Suard, Laharpe lui-même qui n'est devenu un vrai juge que bien plus tard. Rivarol s'amusait à casser, comme en cour d'appel, le jugement de tous ces petits tribunaux qui avaient jusque-là force de loi. Aussi devint-il la terreur de tout ce qui tenait une plume. Et pourtant il parlait sa critique et ne l'étudiait guère. C'était un conférencier avant la lettre ; l'opinion littéraire ne recevait le mot d'ordre, en ce temps-là, que de quelques salons à la mode où Rivarol avait ses grandes entrées.

Mais on l'attendait à l'œuvre ; sous cette supériorité de langage, il fallait une supériorité d'écrivain ; la plume n'était pas d'or comme la parole. On jugea bien vite qu'il s'émiettait au lieu de se contenir. Il comprit que l'heure était venue de faire un livre ; mais quel livre faire quand il disait lui-même que tout avait été dit. Il n'osa pas s'aventurer seul ; il se contenta de traduire le Dante, disant qu'une bonne traduction est une création, ou du moins le faisant dire par son ami Buffon. Par malheur, ce fut une mauvaise traduction. Ni prose ni vers, disait d'Alembert. Voltaire l'avait défié d'habiller à la française *ce monstre d'obscurité*, il l'habilla trop à la française.

Et pourtant, il s'était épris des beautés étranges et sauvages de l'*Enfer*. Comment lui qui était d'origine italienne n'a-t-il pas osé être tout dantesque ? Comment a-t-il espéré rendre cette poésie grandiose par cette langue châtiée du XVIIIe siècle qui se glaçait devant Shakespeare comme devant Dante. On voit bien que la passion manquait à Rivarol. Avec la passion, il est impossible de ne pas prendre feu devant ce génie surhumain, devant *ce sculpteur de paroles*, comme a dit Lamartine. Et pourtant il apprécie le Dante. Il l'appelle *cet affamé de poésie*, il parle de « ces tableaux d'un coloris sombre et effrayant, qui ont la vigueur de

l'antique et la fraîcheur du moderne; les images du monde visible destinées à peindre un monde idéal. » Il parle aussi de cette riche palette que Dante dessèche d'un seul coup: de ces comparaisons épiques qui effarouchent toute langue timorée.

Pourquoi s'effaroucha-t-il tout le premier ? pourquoi jeta-t il de l'eau sur le feu ? pourquoi voulut-il parer le Dante des atours du XVIIIe siècle ? N'est-ce pas Chateaubriand qui a dit : « Les broderies dont Rivarol a voulu embellir le Dante sont des dentelles sur le corps d'Hercule. »

Rivarol fut élu au quarante et unième fauteuil en remplacement de Beaumarchais*, l'esprit succédait à l'esprit.

D'un discours de Rivarol il ne pouvait rester que des maximes. Voici les fleurs de rhétorique qu'il versa sur l'Académie à la fête de sa réception :

« La parole est le vêtement de la pensée, et l'expression en est l'armure.

« Les faiseurs de phrases me rappellent ce Grec qui allumait des flambeaux pour voir l'aurore.

« La raison est historienne, mais les passions sont actrices.

« Il y aura toujours deux mondes soumis aux spéculations des philosophes; celui de leur imagination, où tout est vraisemblable et rien n'est vrai, et celui de la nature, où tout est vrai sans que rien paraisse vraisemblable.

« Les idées font le tour du monde; elles roulent de siècle en siècle, de langue en langue, de vers en prose, jusqu'à ce qu'elles s'enveloppent d'une image sublime, d'une expression vivante et lumineuse qui ne les quitte plus, et c'est ainsi qu'elles entrent dans le patrimoine du genre humain.

« La politique est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

« Le corps politique est comme un arbre : à mesure qu'il s'élève, il a autant besoin du ciel que de la terre.

« La guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts.

« La mémoire se contente de tapisser en drapeaux; mais l'imagination s'entoure des tentures des Gobelins.

« La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

« Le temps est le rivage de l'esprit; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe. »

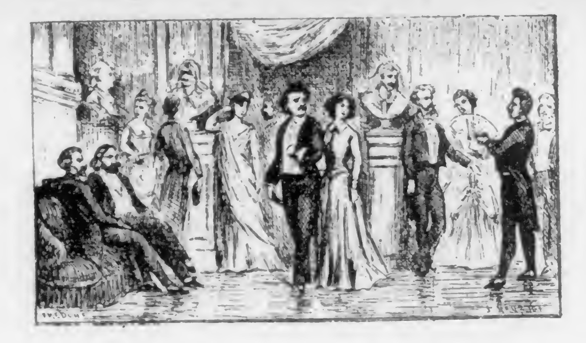
* On lui pardonna sans peine cette épigramme sur le dictionnaire de l'Académie :

Il court un bruit fâcheux sur le dictionnaire,
Qui, malgré tant d'auteurs et leurs soins importants,
A fort alarmé leur libraire.
On dit que pour le vendre il faudra plus de temps
Qu'il n'en a fallu pour le faire.

Rivarol ne prenait rien au sérieux, hormis le travail littéraire. Il savait tout et se disait trop ignorant pour écrire. S'il y avait plus de Rivarols dans les lettres, il y aurait à travers le monde moins de volumes et plus d'idées. Il disait que pour écrire il fallait se montrer armé de toutes pièces, comme Minerve sortant de la cuisse de Jupiter. Lui qui était tombé faible et nu du sein d'une cabaretière, il ne signa jamais un livre. Il écrivit quelques discours pompeux, éloquents à force de labeur, et il débita beaucoup de maximes, qui ne sont souvent que des vérités endimanchées. Il est mort jeune, ne laissant que les fragments, dispersés çà et là, de l'œuvre qu'il n'a pas achevée. Il eût été le plus beau parleur du XVIIIe siècle s'il ne se fût pas écouté lui-même. L'Académie a gardé le souvenir de son esprit incisif, dont la dent a laissé partout des morsures. Sa médaille est petite, mais bien frappée et sans alliage*.

* Après Beaumarchais et Rivarol, qui se suivirent de près chez les morts, il fallut étendre un voile de deuil sur ce trône éclatant jusqu'en 1816, année où Napoléon fut nommé. Le quarante et unième fauteuil fut donc longtemps inoccupé. Dès qu'un homme de plume se présentait parmi tant d'hommes d'épée, l'Académie ouvrait ses portes à deux battants, qu'il se nommât Laujon ou Naigeon. Comment serait-il resté quelqu'un pour le quarante et unième fauteuil ?

La Convention, qui était née de l'Encyclopédie, avait voulu avoir une Encyclopédie vivante. L'Institut fut créé; mais, tous les républi-



HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL

XIXe SIÈCLE

I

NAPOLÉON

1769-1811

APRÈS la théorie, l'action! Voilà le lyrisme des batailles à la pointe de l'épée. Cette poésie est écrite en strophes immortelles sur le granit des Pyramides, sur les marbres de Venise, sur les

ques modernes, on n'aime pas les gens qui se nourrissent d'idéal ou d'ambroisie; c'est un pain trop cher pour la nation. La Convention fit une belle part à la science et à la philosophie; mais la véritable Académie n'eut qu'une petite place au bout de la table. Ce fut en 1803 que l'Académie redevint l'Académie avec ses quarante et un fauteuils. Mais où étaient les quarante et un académiciens? André Chénier, Bailly et Malesherbes morts sur l'échafaud; Florian tué par la prison; Rulhières, Bernis et Rivarol morts en exil; Marmontel mort, par hasard, de vieillsese; Condorcet empoisonné par lui-même; Maury devenu cardinal en Italie! Il ne restait que Saint-Lambert et Laharpe qui, d'ailleurs, n'avaient plus que peu de mois à vivre. Faut-il compter les autres? Morellet, Bissy, Target Suart, Roquelaure, Boisgelein, enfin deux poëtes qui ne sont plus des poëtes aujourd'hui: Ducis et Delille. Les morts vont vite à l'Académie, surtout en temps de révolution.

colonnes des Alhambras, sur les neiges sanglantes de Moscou et sur les rivages calcinés de Sainte-Hélène!

Depuis la mort de Rivarol, le quarante et unième fauteuil attendait un académicien. Sous l'Empire, il n'y avait qu'un homme, c'était l'Empereur. Je ne parle pas de Chateaubriand et de madame de Staël, qui n'étaient pas de l'Empire.

En 1815, quand l'Empereur des Français allait conquérir, avec la grande poésie de l'exil, la souveraineté immortelle, l'Académie française se réunit en séance extraordinaire pour admettre en son sein l'historien de Napoléon: Napoléon lui-même. On dispensa des visites celui qui naviguait alors vers le cap des Tempêtes. Ce fut un des beaux jours de l'Académie, car l'Académie nomma tout d'une voix au quarante et unième fauteuil ce candidat qui ne s'était pas présenté.

Chateaubriand, qui venait de donner une armée aux Bourbons avec un pamphlet, jeta sa plume avec colère et vint voter avec enthousiasme. Il comprenait ce jour-là qu'entre Napoléon et lui il y avait une harmonie de grandeur. Son vrai roi, ce n'était pas Louis XVIII qui allait le faire ministre, c'était Napoléon qui l'avait proscrit.

Il disait déjà: « Aucune étoile n'a manqué à sa destinée: la moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre était réservée à la pompe de sa tombe! » Et il disait aussi: Comment nommer Louis XVIII en face de l'Empereur! Je rougis en pensant à cette foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes d'une scène dont le large soleil a disparu. »

L'empereur Napoléon fut donc élu au quarante et unième fauteuil, comme cent ans plus tôt le roi Louis XIV.

Napoléon prononça son discours de réception sur le

rocher battu des vents, écouté par les aigles qui avaient visité Prométhée, et qui nous ont apporté sur leurs ailes les lambeaux tout enflammés de cette éloquence orageuse :

« J'ai été vaincu, moi qui n'avais que le canon et qui songeais à me « servir de la foudre. »

. . . .

« J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde. »

. . . .

« Il faut vouloir vivre et savoir mourir. »

. . . .

« Ils ont enchaîné mes mains; mais mon esprit voyage encore dans « les plis du drapeau français, quelles que soient ses couleurs. »

. . . .

« On a dit que je savais écrire, oui, parce que je savais commander ; « je savais commander parce que je savais vaincre; mon style, c'est « mon épée; mes alinéas sont mes victoires; mon livre, c'est l'univers, « ce livre où j'inscrivais pour épigraphe sous l'inspiration de Dieu : « La France sera le monde. »

. . . .

Il n'y a pas encore d'histoire de Napoléon si ce n'est l'arc de triomphe de l'Étoile.





II

MILLEVOYE

1782-1816

Si Vauvenargues a été le soleil couchant de l'esprit religieux du XVIIe siècle, un Pascal sans catholicisme et un Fénelon sans mysticisme, Millevoye a été l'aurore aux pâles couleurs de ce beau soleil d'automne qui s'appelle Lamartine. Millevoye a aimé la poésie et les femmes, cette poésie plus dangereuse ; il les a aimées jusqu'à en mourir. Il a pu s'écrier à bon droit dans un vers, qui, du reste, est plutôt un vers de fat qu'un vers de poëte :

Femmes par qui je meurs, vous à qui je pardonne !

Ce qui rappelle assez ce vers de Dorat, qui a trouvé la mort au même pays :

Il est passé, le temps des cinq maîtresses !

Millevoye était surtout un faiseur de romances dignes d'être mises en musique par la reine Hortense et chantées par Romagnesi. Toute la pléiade chevale-

resque et catholique de la Restauration a marché sous son oriflamme*.

Celui-là cependant était né poëte. A force de chercher la femme, il a rencontré la muse ; il était tard déjà parce qu'il devait mourir tôt. Aussi la muse vint-elle à lui avec des pressentiments funèbres. Plus d'une fois elle avait frappé à sa porte, dont l'amour avait fermé le verrou ; mais, à travers la porte, Millevoye avait pu entendre quelque refrain attendri de la visiteuse attristée. Enfin elle entra, mais avec des habits de deuil ; Millevoye se jeta dans ses bras en fondant en larmes, parce qu'elle allait lui dicter l'*Anniversaire*, le *Poëte mourant* et la *Chute des feuilles*.

Heureux poëte, ce poëte malheureux ! Il est venu, comme un inspiré, à l'heure où la renommée écoute, prendre l'archet d'or de la nature et jouer son air sublime dont l'écho se prolongea de siècle en siècle. Heureux poëte ! après Gray, il a eu son *Cimetière de campagne ;* avant Lamartine, il a eu son *Lac*.

C'est au bois de Boulogne que Millevoye aimait les grands bois : c'est dans les prés de Saint-Gervais que Millevoye comprenait Théocrite. S'il voulait trouver son cœur, c'était dans un appartement de petit-maître, où il rentrait cravache à la main et où l'attendait quelque femme de colonel parti pour Wagram, laquelle, dans son désespoir, avait étudié les modes à l'école de Mᵐᵉ Hamelin. On déjeunait. Et quand l'amour avait monté sa gamme sur le vin de Champagne, on écrivait sur la nappe les rimes légères du *Déjeuner*.

Comme Gilbert, Millevoye cherchait l'inspiration à

* Il a donné l'air connu à quelques poëtes qui, même encore aujourd'hui à leur insu, s'accompagnent sur la mandore de Millevoye.

cheval ; et parce qu'il ne pouvait pas, comme Lamartine, aller chercher en Orient les petites-filles de la cavale du Prophète, il pleurait au moins avec l'*Arabe gémissant sur le tombeau de son coursier*.

Vie rapide, multiple pourtant. Il eut le temps, quoiqu'il soit mort avec sa jeunesse, d'être poëte, avocat et amoureux, mari et amant, enfin libraire, comme s'il eût voulu éditer tous les romans de sa vie*.

Que d'âmes, plus savantes en mélancolie qu'en poétique, en sont encore à ces cantiques-romances d'Éliacin-Chérubin ! Combien qui passent sans s'attendrir devant la neige toute rose et toute bleue de poésie sur laquelle M. Alfred de Vigny a promené les pieds nus de la muse romantique, et qui sanglotent encore au pas du destrier qui emporte *Emma et Eginhard !*

Millevoye mourut à Neuilly, ce pays des mélancolies bourgeoises, un jour de promenade, appuyé au bras de sa femme, n'osant pas redire la *Chute des feuilles* à la naïade dérobée sous les pâles feuillages, mais ne pouvant s'empêcher de murmurer à demi-voix quelques strophes du *Poëte mourant :*

Il existe, dit-on, sur un lointain rivage,
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort ;
Sous ses rameaux touffus malheureux qui s'endort !
Volupté des amours, cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage ;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

Volupté des amours ! N'est-ce pas toujours la volupté qui tue le poëte — quand ce n'est pas la soif de l'infini — quand ce n'est pas le café — quand ce n'est pas l'absinthe ?

* Il fut couronné à l'Académie pour un discours en vers sur la condition des gens de lettres. Napoléon l'avait traité comme un homme de



III

JOSEPH DE MAISTRE

1754-1821

LE monde est toujours gouverné par les grands esprits, sous l'inspiration de Dieu ; mais jamais le disciple ne succède à son maître. La vérité d'hier sera ensevelie aujourd'hui pour ressusciter demain. La lumière succède aux ténèbres, le printemps avec ses roses à l'hiver endormi dans la neige, l'apôtre armé de la foudre de Dieu au philosophe armé du rire de Satan, le comte de Maistre à M. de Voltaire.

Millevoye venait de mourir. M. de Maistre, qui était venu à Paris rendre hommage à son ami Louis de Bourbon, dix-huitième de nom, y fut retenu par son ami M. de Bonald, qui, sous prétexte de l'initier aux gloires littéraires, le conduisit chez les Quarante et lui fit ainsi faire ses visites sans qu'il s'en doutât. Aussi le gentilhomme piémontais ne fut-il pas médiocrement

condition. Mais Louis XVIII lui fit faillite, en réduisant la pension napoléonienne de six mille francs à la pension bourbonienne de dix-huit cents francs.

surpris quand le journal lui annonça que le comte de Maistre était élu à l'Académie française pour occuper le fauteuil de Descartes.

Le comte de Maistre était, comme le Jupiter homérique, un assembleur de nuages, mais de nuages que déchire la foudre. Joseph de Maistre, c'est, avec un air plus superbe, c'est, avec la malice du diable en moins, Voltaire qui a retourné son habit.

Il tint l'Académie sous son éloquence deux heures durant. On n'était pas habitué à cette parole, qui illumina l'Institut comme si le soleil lui-même y fût entré. Voici, sans commentaire, quelques pages de ce discours où l'orateur toucha à tout.

« Buffon, qui était au moins un très grand écrivain, « a dit, dans son discours à l'Académie, que *le style* « *est tout l'homme*. On pourrait dire aussi qu'*une nation* « *n'est qu'une langue*. Voilà pourquoi la nature a na- « turalisé ma famille chez vous, en faisant entrer la « langue française jusque dans la moelle de mes os. « En fait de préjugés sur ce point, je ne le céderais à « aucun de vous, messieurs. Il ne me vient pas seule- « ment en tête qu'on puisse être éloquent dans une « autre langue autant qu'en français, — excepté quand « on efface sur les pièces de cent sous *Christus regnat*, « *vincit, imperat*, pour y substituer *Cinq francs*.

« Ah ! pourquoi cette belle langue a-t-elle si souvent « servi le talent du mal ! Chez vous, toutes les erreurs « de la Révolution sont sublimées par de savants « alchimistes.

« Il y a deux sortes d'intelligences : la première, « c'est la nature qui la donne ; l'autre nous vient de « l'éducation. Mais celle-ci est inutile si la première « nous manque. A quoi sert la lumière du soleil si on « a les yeux fermés ? Ici, messieurs, le soleil luit pour

« tout le monde, et je parle devant les deux intelli-
« gences. »

Un peu plus loin, et sans craindre le regard d'aigle de Mme de Staël, il ajouta à l'*Éducation des filles* de Fénelon un chapitre qui n'est pas le moins beau :

« Faire des enfants n'est rien ; mais le grand hon-
« neur est de faire des hommes, et c'est là ce que
« les femmes font mieux que nous. Croyez-vous,
« messieurs de l'Académie, que j'aurais beaucoup
« d'obligations à ma femme si elle avait composé un
« roman au lieu de faire un fils ? Mais faire un fils, ce
« n'est pas le mettre au monde et le coucher dans un
« berceau : c'est en faire un brave jeune homme qui
« croit en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de
« la femme est de régler sa maison, de rendre son mari
« heureux, de le consoler et d'élever ses enfants, c'est-
« à-dire de faire des hommes : voilà le grand accouche-
« ment qui n'a pas été maudit comme l'autre. Les
« femmes n'ont d'ailleurs fait aucun chef-d'œuvre dans
« aucun genre. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni
« la *Jérusalem délivrée*, ni *Hamlet*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*.
« ni le *Cid*, ni le *Misanthrope*, ni le *Panthéon*, ni la
« *Vénus de Médicis*, ni l'*Apollon*, ni le *Persée*. Elles n'ont
« inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni le mé-
« tier à bas ; mais elles font quelque chose de plus
« grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se
« forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde :
« un honnête homme et une honnête femme. »

Il termina en multipliant les oracles, en ouvrant ses mains pleines de paradoxes :

« Il n'y a plus de poésie dans le monde. Et comment
« y en aurait-il? Il n'y a plus de religion ni d'amour.
« Mais, si jamais les poëtes revenaient, quelle épopée
« que la révolution française, cet immense déchaine-

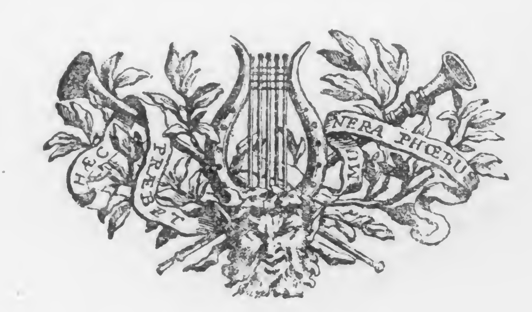
« ment contre le catholicisme et pour la démocratie,
« aboutissant au triomphe du catholicisme, à l'abaisse-
« ment de la démocratie! »

L'académicien de 1816 fut bientôt perdu pour la France. Il s'en alla mourir à Turin, dans les quiétudes de la famille, devinant bien que le monde serait bientôt encore agité par l'idée révolutionnaire.

La terre tremble et vous voulez bâtir ? Ce sont les dernières paroles de Joseph de Maistre au conseil des ministres du roi de Sardaigne. Ces paroles, on peut les dire à tous les rois de ce siècle penché sur l'abîme, à tous les hommes de ces temps périlleux où nous cherchons un point d'appui.

Joseph de Maistre a-t-il eu tort de croire que le point d'appui c'est le ciel, si nous voulons vivre sans chanceler sur la terre?

La terre tremble et on a bâti ! Que ferait-il aujourd'hui le comte Joseph de Maistre, au conseil des ministres du roi de Sardaigne — je me trompe — du roi d'Italie !





IV

DÉSAUGIERS

1772-1827

CEPENDANT le quarante et unième fauteuil était fier à juste titre, tout relégué qu'il fût au seuil de la porte, d'être ainsi occupé par les plus illustres. On assure que la nuit il levait les bras avec quelque pitié en regardant certains fauteuils de sa connaissance, qui n'étaient guère que des lits de repos pour ceux qui n'avaient rien fait. Une nuit il se prit d'éloquence avec deux fauteuils, jusque-là habités par l'inconnu, le troisième et le vingtième. On se dit des malices de part et d'autre, mais les deux fauteuils furent à jamais humiliés.

Désaugiers consentit à prendre le chemin de l'Académie, — par le plus long, — et encore ce fut à la condition que M. Viennet ferait ses visites, que M. Jay ferait son discours et que M. Jouy le prononcerait.

Contraste des contrastes! tout n'est que contraste. Désaugiers succéda à Joseph de Maistre. Pour Désaugiers, le point d'appui, pour ne pas chanceler sur la terre, c'était une table entourée d'amis babillards et égayée par la pourpre et l'or du vin de Bourgogne et du vin de Champagne. On a dit dit du cœur de Désaugiers : « C'est une fête continuelle ; » on peut dire de

son esprit : C'est une chanson à boire. Celui qui a fini par une chanson à boire a commencé par une élégie, celui qui avait rappelé sur ses lèvres le rire attique et gaulois d'Anacréon et de Rabelais avait, à dix-sept ans, appris les mélancolies des buveurs d'eau, à telle enseigne qu'il a passé six belles semaines au séminaire de Saint-Sulpice. Il est vrai que le chevalier de Boufflers, la belle humeur en personne, y avait passé six mois — à composer *Aline, reine de Golconde*.

J'ai dit le rire d'Anacréon et de Rabelais : oui, Anacréon, couronné de pampre bourguignon ; oui, Rabelais chanteur. *Cadet Buteux* est un autre Panurge qui traverse la gaieté parisienne. Il a, lui aussi, sucé le lait nourricier de la muse gauloise.

Désaugiers chanta après la Révolution le réveil de la gaieté. Il fut de toutes les académies chanteuses. Ne croyez pas que celui-là chantait à jeun, il chantait à table presque toujours. Et comme sa chanson était jolie et comme il la chantait !

Le pauvre homme ! il chanta jusqu'à son épitaphe, épitaphe scarronnesque, aux rimes riches :

> Ci-gît, hélas ! sous cette pierre,
> Un bon vivant, mort de la pierre.
> Passant, que tu sois Paul ou Pierre,
> Ne va pas lui jeter la pierre.

Non, nous ne lui jetterons pas la pierre à celui-là, qui croyait à la gaieté parce qu'il avait le cœur sur les lèvres. Oh ! le beau rire qui court du vin de Chambertin au vin d'Aï, qui éclate à la fois sur la bouche de l'épicurien ivre-gai et de la fille du cabaret ivre-amoureuse, tant il est à la portée de tout le monde ! Ce n'est pas Désaugiers qui aurait dit du vin ce beau vers d'un poète qui ne boit pas : *Buvons-le chastement comme*

le sang d'un Dieu. Ce qui n'empêchait pas Désaugiers d'être un bon chrétien. Mais son verre n'était pas un calice, et il ne pensait pas au lacryma-Christi en chantant son antienne.

Un soir, après souper, — comme quelques académiciens lui parlaient de l'Académie, il répondit par ces braves couplets comme un autre eût répondu par un mot amer :

Loin de vous j'ai navigué.
Toujours libre et toujours gai!
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.

Un fauteuil les bras ouverts
Je n'en suis pas digne,
Car les meilleurs de mes vers,
Chantent dans la vigne.

Je désapprends mon latin.
Sur deux lèvres roses,
Et n'aime, soir et matin,
Que l'esprit des roses.

La fille du cabaret,
Brune, rousse ou blonde.
Me verse avec son claret
Tout l'esprit du monde.

L'Institut a l'air en deuil,
Ne vous en déplaise :
Offrez donc votre fauteuil
Au Père Lachaise.

Loin de vous j'ai navigué,
Toujours libre et toujours gai!
J'aime mieux ma mie,
O gué!
Que l'Académie.



V

PAUL-LOUIS COURIER

1772-1829

PAUL-Louis Courier fut encore un Grec dépaysé, mais un Grec qui s'était réveillé un jour de vendange au pied des vignes de Rabelais.

Il était docteur ès lettres en scepticisme; il ne croyait qu'en lui; aussi a-t-il tout déserté dans la vie : son Dieu, sa patrie, son régiment, sa femme. Il a récolté ce qu'il avait semé. Il avait dit à sa femme : *Ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse!* Au lieu de trouver un homme, elle n'avait trouvé qu'un savant. C'était une femme corporelle, elle prit un homme corporel.

Mais si on ne trouve en Courier ni l'homme ni le chrétien, ni l'ami ni le soldat, ni le citoyen, on trouve le plus admirable lettré, le plus savant écrivain, le plus spirituel pamphlétaire.

Molière ne l'eût pas trouvé assez grand pour en faire son Misanthrope. Aussi n'est'il que le misanthrope de la bourgeoisie. Il ne verse jamais son amertume dans la coupe d'or de la poésie, mais dans le petit verre du paysan. Il aurait bien voulu se faire passer pour Aris-

tophane ou Lucain, mais il eut beau se coiffer du bonnet grec ou se draper de sa toge romaine, il ne fit que continuer Chamfort et Rivarol avec moins de pièces d'or.

Comme Paul-Louis Courier faisait ses visites, il rencontra le général Foy : « Où allez-vous ! — N'en dites rien à personne, je vais à l'Académie. — A l'Académie ! — Et pourquoi n'irais-je pas ! Mes illustres contemporains Ferrand, Lacuée, Dureau, Villar, Bigot, Aignan, Auger et Bausset ne m'ont-ils pas montré le chemin ? Je sais bien qu'ils sont plus célèbres que moi ; mais dès que je serai de l'Académie, on reconnaîtra que je sais assez de grec pour écrire en français. — Vous n'y entendez rien, mon cher ami ; il faut autre chose que du grec et du français pour être admis dans cette illustre assemblée ; la plupart de ceux dont vous me parlez ne savent ni le grec ni le français, mais ils ont des principes. — Vous avez peut-être raison, et je me rappelle ces paroles mémorables de mon père : *Tu ne feras jamais rien.* — Votre père n'a pas dit cela ; il a dit : *Tu ne seras jamais rien,* tu seras Paul-Louis Courier, *id est* rien : terrible mot. »

Et les deux amis se promenèrent bras dessus bras dessous sur le pont des Arts. « Voyez, reprit le général Foy, la grande ville en travail est coupée en deux : d'un côté, c'est la lettre morte, c'est-à-dire les cinq académies, les Chambres des pairs et la Chambre des députés ; de l'autre côté, c'est la lettre vivante, c'est-à-dire le peuple qui essaye ses forces dans les labeurs de la vie, le journal qui forge ses idées sur l'enclume pour qu'elle soient bien affilées quand le jour sera venu. N'allez pas du côté des académies. — Tant qu'il vous plaira, mon cher général ; mais moi, je suis pour la lettre morte, car c'est toujours là qu'est la vraie éloquence. Revenu des rêveries politiques, je laisse à Dieu tout le travail et tout l'honneur des révolutions ; on corrige un sot, on ne corrige pas une nation. Quant je me battais pour Bonaparte ou pour Napoléon, savez-vous quels étaient ma joie et mon chagrin, toute ma passion du moment ? C'était d'arracher à nos soldats quelques chefs-d'œuvre de l'antique ou de la Renaissance déjà à moitié brisés dans leurs jeux barbares. Ah ! mon ami, la *Vénus* de la villa Borghèse a été blessée à la main par un descendant de Diodème ; l'*Hermaphrodite, immane nefas,* a un pied brisé, et le *Cupidon dérobant les armes d'Hercule* est tombé en éclats. J'ai écrit sur son piédestal : *Lugete, Veneres Cupidinesque.* Comme il était joli, tout encapuchonné d'une peau de lion ! Il portait la massue comme s'il portait le carquois. Mengs et Winchelmann en fussent morts de douleur ! — Quoi ! s'écria le général Foy, voilà tout le regret qui vous reste de cette république que vous avez servie ? — Que j'ai servie, mais que je n'ai pas aimée : régime violent et impitoyable. Le meilleur gouvernement est celui qui laisse rêver les rêveurs. — Adieu, mon cher Paul-Louis ! Allez à l'Académie ; nul n'échappe à sa destinée. »

L'Académie française consola le traducteur de Longus d'avoir échoué à l'Académie des inscriptions. On se préoccupa beaucoup du discours qu'il allait faire ; nul ne doutait que ce ne fût encore un pamphlet. Aussi le roi avait-il dit qu'il y mettrait bon ordre. Mais Paul-Louis Courier, qui ne voulait pas être interrompu à son premier mot, prit des airs de bonhomme pour dire ses malices.

Il s'inclina profondément et commença ainsi :

« Messieurs, je suis bien fier de me trouver au

« milieu de vous, car je ne suis qu'un paysan sachant « nouer la gerbe quand elle est mûre et fouler la « grappe qui tressaille dans la cuve. Tous les mois- « sonneurs et tous les vignerons de France et de Na- « varre vous sauront gré, messieurs, à vous qui êtes « l'honneur de la noblesse et l'honneur des lettres, « d'avoir accueilli un pauvre paysan comme moi un « homme de rien abîmé dans l'étude, quand vous « pouviez donner ce fauteuil à tant d'hommes de mé- « rite ayant des titres — sur parchemin. »

Paul-Louis Courier décocha ses mots sans avoir l'air d'y toucher, disant que ce ne serait pas fautes d'oreilles si la noblesse n'entendait pas.

« Ah! messieurs, continua-t-il avec son persiflage « masqué, nous ne sommes plus au bon temps où l'on « était soldat sans faire la guerre et académicien sans « savoir lire.

« Il faut en savoir gré à Napoléon, restaurateur des « lettres et des titres, sauveur des parchemins, d'avoir « compris son temps, d'avoir enrégimenté les beaux- « arts, organisé les sciences et les lettres comme les « droits réunis; mais il avait trop de génie pour ne pas « reconnaître que, dans un pays comme le nôtre, il « faut des gentilshommes pour faire des soldats. Aussi « il faisait des gentilshommes avec des soldats et des « académiciens avec des gentilshommes. »

Paul-Louis Courier avait été soldat, soldat sans enthousiasme, comme Descartes, d'autant plus braves tous les deux qu'ils voyaient les fumées de la poudre et non les fumées de la gloire. Paul-Louis Courier mourut d'un coup de feu, comme un soldat, mais dans les hasards de la bataille de la vie.



VI

BENJAMIN CONSTANT

1767-1830

Benjamin Constant, c'était sous un masque de marbre, la tempête dans le cœur. Mais eut-il autre chose que les ironies de la passion? Il était amoureux de tout, mais il n'aimait rien. Aussi fut-il toujours infidèle : les femmes, la république, l'empire, la monarchie, il ne les aima que pour les trahir. C'était un enthousiaste qui, dans ses passions soudaines, mangeait son blé en herbe. Pour lui le lendemain de tout arrivait la veille.

Ne s'est-il pas peint lui-même, quand il a dit d'Adolphe qu'il était puni de ses qualités plus encore que de ses défauts, parce que ces qualités prenaient leur source dans ses émotions et non dans ses principes? Ne s'est-il pas reconnu quand il s'est écrié, le cœur tout saignant du mal qu'il avait fait : « Je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. »

Voilà qui peint par un trait lumineux. Et cette dernière page d'*Adolphe :* « J'aurais jugé qu'il a été puni

de son caractère par son caractère même; qu'il n'a suivi aucune route fixe, rempli aucune carrière utile; qu'il a consumé ses facultés; sans autre direction que le caprice, sans autre force que l'irritation. Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout. C'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec soi-même.

Benjamin Constant voulut se consoler de tout par le jeu, et, après avoir cru à tout, il ne voulut plus croire qu'à la mort. « Vive la liberté! cria sur son tombeau M. de Lafayette en décembre 1830. — Oui, vive la liberté! » disait l'âme du démocrate railleur, qui, jusque-là toujours esclave des passions de la terre, laissait à la terre ce corps meurtri par toutes les blessures des amours et des ambitions désespérées. Quoique Benjamin Constant fût un grand esprit, il avait beaucoup vécu pour son cœur. Beau dans sa jeunesse. beau jusque sous sa couronne de cheveux blancs, il avait posé tour à tour pour l'Apollon et l'Alcibiade. Combien de fois s'enivrant aux coupes toutes pleines des voluptés, il avait sacrifié les horizons de l'intelligence pour les ciels orageux des passions!

Ce grand esprit, qui ne laissa guère qu'une page de roman, parce qu'il voulut embrasser le monde, qui n'étendit jamais ses conquêtes, parce qu'il voulut tout conquérir à la fois, était né héros de roman; aussi fut-il romanesque jusqu'à l'heure de sa mort, tout à la fois paresseux et violent, tendre et ironique, passionné et dédaigneux, jouant le même jour, Werther et Méphistophélès, avec ses maîtres comme avec la démocratie. Les meilleurs amis de Manfred avant la lettre, c'étaient Louvet et Duclos, *Faublas* et *les Liaisons dangereuses*.

En ses beaux jours de démocratie a-t-il eu la foi, lui

qui avait l'enthousiasme? Non, ces quelques lignes ne sont-elles pas l'épigraphe finale de sa vie politique: « Le genre humain est né sot et mené par des fripons, c'est la règle; mais entre fripons et fripons, je donne ma voix aux Mirabeaux et aux Barnaves, plutôt qu'aux Sartines et aux Breteuils. »

Il n'a jamais eu la foi, pas même en lui. Il se calomniait plus qu'il ne le croyait, quand il écrivait à une femme: « Adieu, répondez-moi. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je ne suis que poussière; comme il faut finir par là, autant vaut-il commencer par là. »

Comme le philosophe, il se disait à toute heure: « A quoi bon? » A quoi bon prendre un livre? à quoi bon prendre une plume? Nous n'avons pas plus de motifs pour acquérir de la gloire, pour conquérir un empire ou pour faire un bon livre, que nous n'en avons pour faire une promenade ou une partie de whist. » Il dit encore: « Je suis parvenu à ce point de désabusement, que je ne saurais que désirer si tout dépendait de moi. » Mais il ne parlait ainsi qu'après l'heure de l'enthousiasme. Les stériles aspirations le rejetaient bientôt dans les aventures. Il fut un de ces beaux du Directoire qui baisaient avec admiration les pieds nus ornés de bagues de Mᵐᵉ Tallien. Il passait de Mᵐᵉ de Charrières à Mᵐᵉ de Staël avec la grâce d'un muscadin accompli: Carle Vernet et Boilly l'ont crucifié dans leurs caricatures.

Ce fut pourtant alors que sa figure efféminée prit quelque caractère. Il se révéla tribun; mais on vit bientôt qu'avec la politique ce n'était qu'un jeu, comme avec les femmes. Il avait plus d'éloquence que de force. Prendrez-vous au sérieux ce réformateur qui écrivait à sa maîtresse: « Au milieu de toutes ces

révolutions, j'ai le chagrin de n'être occupé que de vous seule. *Le monde croulerait que je ne songerais qu'à vous.* » Et encore pour la vérité, il fallait qu'il écrivît : *Le monde finirait que je ne songerais qu'à moi.* Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que de ce *moi* qui était tout son amour, il faisait bon marché pour l'honneur de son nom. Ses duels furent célèbres, et il se battit jusque dans son fauteuil.

De Mme de Staël, il passa à Mme Krudner, de Mme Krudner à Mme Récamier; comme on l'a dit, il n'a jamais cherché que les *bleues*, tant sa vanité avait soif de vanité, tant son cœur tourmenté ne se trouvait bien que dans l'enfer de l'esprit. Mais cet enfer avait ses échappées sur le paradis, ne sentait-il pas quelquefois battre son cœur, celui qui disait : « L'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Dans peu de jours il n'existera plus; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre. »

Cet homme, qui n'avait jamais posé le pied que sur les volcans, qui s'était embarqué pour toutes les révolutions, fut apporté mourant à l'Hôtel de ville le 29 juillet 1830. Lafayette lui avait écrit, croyant que sa lettre le trouverait au jeu : « Il se joue ici une partie où nos têtes servent d'enjeu, apportez la vôtre.

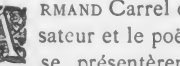
Benjamin Constant ne survécut guère à ce renouveau révolutionnaire, qui ne devait durer que trois jours. On lui parla de l'Académie, il répéta encore le mot du philosophe : « A quoi bon? » Il échoua devant M. Viennet et demanda pourquoi? — C'est que pour l'Académie son heure était passée ou qu'elle n'était pas encore venue. — Ou plutôt c'est que, pendant que les quarante votaient, il jouait au trente et quarante.

Mais il se consola du fauteuil qu'il perdait — c'était celui de Cassagne — en s'asseyant au fauteuil Descartes. « *J'ai tout vu et tout appris mais que sais-je?* » dit-il en mourant.

VII

HÉGÉSIPPE MOREAU

1810-1838



ARMAND Carrel et Hégésippe-Moreau, — le prosateur et le poëte de la révolution de 1848 — se présentèrent pour succéder à Benjamin Constant.

Qui pourra reconnaître dans un siècle la figure d'Armand Carrel, si on se souvient que l'Homère du christianisme et de la monarchie, M. de Chateaubriand, a entretenu d'une main pieuse les fleurs du tombeau de Saint-Mandé; — si on se souvient de cette entrevue où les députés du peuple appelaient le rédacteur du *National : Citoyen;* et où le rédacteur du *National* leur offrait des fauteuils dorés en leur répondant avec une grâce sévère : *Messieurs;* — si on lit que Girardin, sur qui tomba la fatalité de sa mort, est resté, à travers

les épreuves les plus orageuses, le plus intraitable amant de la liberté?

Armand Carrel ne fut pas du quarante et unième fauteuil. On lui reprocha de venir trop tôt ou trop tard. Soldat, il lui fallait la guerre de la République; prosateur, il lui fallait une passion plus vive et plus humaine; homme politique, il lui fallait une révolution de plus.

Mais Hégésippe Moreau était homme à vingt ans,— grand poëte inconnu même de lui, — mais né pour le trésor littéraire de la France. Et pourtant le 20 décembre 1838, un infirmier de la Charité dit au carabin de service : « Le numéro 12 vient de mourir. » Et ce fut là toute l'oraison funèbre du numéro 12. Or ce numéro 12 était le pseudonyme d'un nom destiné à la gloire : Hégésippe Moreau.

Le numéro 12! ô vanité de la poésie! On meurt pour laisser un nom immortel, et ce jour-là on annonce qu'un homme est mort à l'hôpital sous le numéro 12!

Hégésippe est mort de la poésie comme d'autres meurent de l'amour, comme quelques uns du mal de la vie *.

La poésie a ses martyrs, comme la religion. On n'est poëte qu'à la condition de souffrir. Lord Byron, avec tous ses millions, a porté sur les océans les amers désespoir de son cœur. Hégésippe Moreau expira sur un lit d'hôpital. Qui peut dire lequel fut le plus malheureux? Pierre Corneille raccommodait ses chausses et regardait passer Jean Racine qui s'en allait dîner

* « Oui, ce fut un poëte. Poésie, poésie! douce et enivrante musique! « elle vous sert de pain et d'amour; vous la récitez à l'oiseau qui chante « et qui s'arrête dans son chant commencé pour savoir votre chanson ! » Ainsi dit Jules Janin, un poëte, dont les phrases n'ont pas de rimes, mais s'entre-baisent avec une musique charmante.

avec Louis XIV et Mme de Maintenon. Mais Racine s'en revenait blessé à mort par un regard du roi, et Corneille se consolait de porter des chausses déchirées avec ses amis qui l'aimaient ainsi équipé. Il faut en prendre son parti et traverser bravement cette voie douloureuse bordée de tombeaux. Périsse le poëte, pourvu que le poëme vive! Camoëns lutte contre toutes les fureurs de la mer : qu'importe, si la *Lusiade* est sauvée du naufrage? Pierre Corneille va mourir de faim, ou peu s'en faut, dans la rue d'Argenteuil : valait-il donc mieux qu'il tînt table ouverte à la place Royale et qu'il n'écrivît pas le *Cid*?

Tout a manqué à Hégésippe : un père, une mère, un nom. S'il parle à sa sœur et de sa sœur, ne le croyez pas. C'est une sœur de rencontre, c'est une des Muses du poëte. La misère avait touché son berceau, comme une méchante fée : il la retrouva à son lit de mort. Comment s'armerait-on de sévérité contre sa vie en face de cette mauvaise conseillère, en face aussi de cette poésie qui n'a pas les virginales candeurs de la jeunesse, mais qui en a toutes les grâces et toutes les luxuriances?

On rencontrait plus souvent Hégésippe au café et chez les latines de la rue Saint-Jacques qu'aux bords de l'Hippocrène, dans le cénacle des neuf Muses. Mais, s'il s'arrêtait un quart d'heure à Saint-Étienne-du-Mont il priait :

Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,
Au Gloria des cieux, Muse, mêle ta voix;
Rallume l'âtre éteint de Martre et de Marie,
Consulte le Voyant au puits de Samarie;
Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu.

Si un mirage lui rendait ses verts printemps de Pro-

vins, il pleurait; et ses prières et ses pleurs retombaient comme une rosée en des vers attendris que savent par cœur tous ceux qui ont vingt ans et tous ceux qui regrettent de ne les avoir plus.

Hégésippe a été quelquefois Diogène : il n'avait pourtant pas bu le vin de son tonneau avant de s'y loger. Il le roulait de la maison de Périclès au réduit de Laïs, mais ce Diogène allait reposer son cynisme au pays de ses rêves : il mangeait le pain de la fermière, il se penchait sur le miroir enchanté de la Voulzie et cueillait sur la rive, sans souci de l'Académie, ce myosotis qui est son âme et qui sera son souvenir :

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie.
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie. est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois pleins de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bleuet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique, est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris aux vents... et j'ai pleuré!

Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De voir clore mes jours battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

VIII

STENDHAL

1783-1842

Le philosophe Jouffroy, celui-là qui s'est donné tant de mal pour trouver le doute et pour fuir celui qui console, mais qui a fini par reposer son front meurtri sur les mains sanglantes du Christ, a passé fièrement devant ce fauteuil où son maître Pascal, où son frère Benjamin Constant s'étaient assis glorieusement. La tribune l'a éloigné de l'Académie, lui qui n'avait rien à dire à toutes ces oreilles de quatre-vingt-six départements, lui qui eût été l'oracle inspiré de quarante. O vanité d'un jour qui perd sa part de gloire d'un siècle : Platon avait abandonné le Portique, Apollon avait abandonné l'Olympe — pour la Chambre des députés!

Ce fut Stendhal, un autre chercheur, qui remplaça Hégésippe Moreau.

Stendhal disait : « Je commencerai à être compris

vers 1886. » Il ressemble fort à cette fille du bal masqué, qui ne veut pas montrer sa figure et qui donne un rendez-vous à huit jours de là. Ces grands airs de sphinx qui n'a pas de secrets à dire, ces mille et un pseudonymes qui ne cachent pas un nom destiné à la gloire, ce paradoxe vivant qui ne sera la vérité que par hasard, ce dandysme du bourgeois qui veut jouer au Lauzun, toutes ces affectations de supériorité, quand le piédestal manque, se tournent plus tard contre l'œuvre et condamnent l'écrivain.

Comme romancier, Stendhal a eu son don et sa conquête. Sans doute, ses héros jouent tous avec trop d'obstination au Machiavel et au Napoléon, mais ses héroïnes, qui sont d'un sang italien et français, n'empruntent rien de leur grâce d'amazones ni de leurs audaces voluptueuses aux blanches puritaines de Richardson et de Walter Scott, ni aux amoureuses enragées de Hugo et de Sand. Ce qui fait leur force et leur charme, c'est qu'elles sont tout naturellement ce qu'elles sont : révoltées, socialistes sans systèmes, amoureuses de sang, *rouges et noires*, roulant sur le tapis vert de l'amour, comme les y jette le hasard. Plus d'une fois Stendhal n'a été qu'un photographe, mais un photographe misanthrope qui savait choisir son point de vue.

Sur les arts, le point de vue de Stendhal n'était pas toujours juste. Sa trinité, c'était Corrège, Canova, Cimarosa, avec Rossini pour maëstro suppléant. Oui, le Corrège, qui est un des sept grands peintres, peut être adopté comme un pur idéal de grâce divine et de couleur élyséenne ; sans doute Cimarosa chante au Pausilippe avec une voix qui a dû réveiller Virgile ; mais Canova n'a pas été Paris sur le mont Ida ; il n'a vu de près que les princesses de son temps !

Pour Stendhal, le monde était une comédie où les passions jouaient le premier rôle. On lui a demandé plusieurs fois sa profession ; il répondait avec la gravité d'un maître d'école : *Observateur du cœur humain.* Le cœur humain, pour lui, c'était le cœur d'Ève, de Madeleine, de La Vallière, de Salomon, de don Juan, de Werther.

Quand on lui demandait s'il croyait, il répondait : « Je crois à l'amour *. »

Stendhal est un homme de lettres qui a écrit à l'usage des hommes de lettres, sans nul souci du public. Il a eu le tort d'avoir trop d'esprit, mais il se disait sans doute qu'il faut avoir beaucoup d'esprit pour en avoir assez. S'il se préoccupait du public, c'était pour le duper. Il n'était jamais de l'avis de personne, ni de son voisin, ni même de sa voisine. Rencontrer Stendhal, c'était rencontrer un ennemi ; en vain s'armait-on, pour le convaincre aujourd'hui, des opinions qu'il avait écrites hier : il disait que l'autorité la plus sérieuse n'avait qu'un jour de règne.

Je conterai un des vingt amours de Stendhal, celui-là qui a écrit sur l'amour, mais qui, après avoir beaucoup écrit et beaucoup aimé, n'avait pas encore une opinion précise, tant il est vrai que l'amour est toujours dans la vie une page écrite en hébreu. C'était en Italie, le pays des équipées romanesques. La dame avait un mari « jaloux comme un tigre, » disait-elle à Stendhal. Et Stendhal en étreignait la tigresse avec plus de passion. Les entrevues étaient mystérieuses.

* Selon M. Mérimée, qui l'a gravé en relief dans une pierre antique : « Il était fort impie, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence. Il niait Dieu, et nonobstant il lui en voulait comme à un maître. »

C'était un amour au clair de lune, mais avec toutes les ardeurs du soleil. Renaud se résignait à se cacher dans une petite villa à quelques lieues du jardin d'Armide. On lui écrivait l'heure du rendez-vous! il partait incognito, déguisé avec toutes les défroques du carnaval. On l'a vu en pénitent blanc, lui qui ne croyait pas à la pénitence et qui n'avait pas été voué au blanc. Il arrivait, très heureux d'avoir dépisté les espions. Il était attendu à la porte par une caméristе silencieuse qui le conduisait à la chambre de la dame par un escalier dérobé; mais un soir, cette caméristе s'amusa d'un seul mot à foudroyer ce château d'amour de Stendhal. « Le mari n'est pas jaloux, lui dit-elle ; c'est l'amant.— Quoi! l'amant! s'écria Stendhal; mais l'amant, c'est moi. — Non. monsieur ; l'amant, c'est un autre : c'est celui qui passe par le grand escalier. » Et, comme Stendhal doutait, cette fille poursuivit : « Venez demain ; vous n'êtes pas attendu, et vous verrez. » Il vint et il vit. Est-ce l'amant trahi ou le philosophe qui va sortir de la cachette? Écoutez Stendhal lui-même : « Vous croirez peut-être que je sortis du cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me sembla que j'assistais à la scène la plus bouffonne. J'allai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui, frappés de mon air gai, me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. »

Voilà le philosophe ; mais, le lendemain, l'amant tue le philosophe ; la passion ressaisit ce cœur qui ne croit plus à lui : une sombre tristesse envahit ce front et ces lèvres de sceptique. Sa maîtresse se jette à ses genoux et il la jette à ses pieds comme un mari de mélodrame.

J'ai dit cette aventure galante de Stendhal pour prouver la fragilité de la philosophie de l'amour. Voilà un homme d'esprit qui fait un livre railleur sur les passions, et qui, à la première équipée amoureuse, se conduit comme un séminariste. Quoi ! cette femme charmante, qui ne lui devait que son temps perdu, le convie aux fêtes de son cœur et aux fêtes de son alcôve elle aiguillonne ses passions par des histoires de jalousie ; elle lui réserve à lui cet escalier dérobé qui, selon un poëte italien, est doux à monter comme l'échelle d'or qui va au ciel, et Stendhal ne tombe pas dans ses bras plus amoureux que jamais ! Je dirais que c'est un sot, s'il ne l'avait dit lui-même.

Ce qui a le plus manqué à Stendhal, c'est la figure, car il avait une tête de Kalmouk ; et pour qui voyait cet amoureux persistant avec ses gros favoris, sa perruque, son nez retroussé, passant ou plutôt roulant comme un tonneau sur le boulevard des Italiens, tout en reluquant les femmes et tout en ayant l'air de leur dire avec sa lèvre malicieuse et affamée : « Je vous connais et je voudrais vous connaître encore, » ce n'était pas là l'homme qui avait écrit un livre sur l'amour.

Mais que lui importait votre opinion ? Son livre, il ne l'a pas écrit pour vous, mais pour lui. Et, quant à sa personne, si vous ne la trouvez pas digne une dernière fois de filer le parfait amour aux pieds d'Omphale, Hercule s'en consolera en brisant son fuseau devant la courtisane qui n'a pas d'opinion.

Stendhal eut son temps. Ce fut aux beaux jours de l'Empire, où les jambes bien faites faisaient leur chemin chez les femmes. Stendhal avait la jambe bien

faite. Aussi, laissant à d'autres les jeux innocents de Werther, il se jetait à bride abattue dans toutes les folles perversités de Valmont. Toutefois il n'a jamais assez compté sur sa jambe, tant il avait peur que sa figure ne désorientât l'amour. Au lieu d'y aller bon jeu, bon argent, il se mettait en campagne par les sentiers perdus des surprises, toujours armé d'un peu d'esprit railleur, afin d'éviter le ridicule; mais, en amour, rien ne vaut la foi : la foi embrasse, l'esprit éteint. Il pouvait s'écrier aussi, comme ce dandy d'un roman moderne : « Que ne suis-je, en certaines rencontres, ce rustre des dimanches qui va tout à l'heure, sans douter de lui, endimancher celle qui l'attend ! »

Mais Stendhal avait été soldat. Il avait bravement raillé la mort sur tous les champs de bataille de l'Empire. N'était-il pas en droit de railler l'amour dans tous les cercles de la Restauration ?

Ce roué dédaigneux, qui semblait bafouer les femmes et narguer les dignités, il a vécu aux pieds de Mme Pasta sollicitant sans cesse un consulat de première classe. A son dernier jour, vous auriez pu le rencontrer sur le boulevard des Capucines, non loin du ministère dont il attendait toujours une meilleure patrie à l'étranger, guignant de l'œil quelque figure chiffonnée d'Impéria parisienne égarée à la recherche d'une proie. Mais, ce jour-là, ce fut la mort qui saisit sa proie en plein boulevard. Voilà le lit de mort que trouva naturellement celui qui n'aimait pas ses amis et qui fuyait Dieu !

Quel est le dernier mot à dire sur cet oracle de carnaval romain ? Stendhal, non, je me trompe, Henri Beyle l'a écrit dans son épitaphe : *Henri Beyle, Milanais* (par l'esprit, car il était de Grenoble), *a aimé, a écrit, a vécu!* Cette épitaphe vaut bien un livre de plus dans ses œuvres.



IX

FRÉDÉRIC SOULIÉ

1800-1847



QUAND le romancier de la *Comédie humaine* se présenta à l'Académie, il coudoya sur le Pont des Arts des hommes de talent. Il ne put s'empêcher de saluer Sénancourt, Frédéric Soulié, Antony Deschamps, Karr, Méry, Gozlan.

M. de Sénancourt fut un poëte en prose.

Cette muse des mélancolies alpestres m'a toujours rappelé la Vénus de Milo. Elle est belle, mais mutilée. Elle est taillée dans le marbre des chefs-d'œuvre, mais le marbre manque. O supplice des supplices, ne pouvoir fermer les yeux sur l'amour qui déchire, mais qui apaise ! M. de Sénancourt a été un cœur sans bras.

Il a été aussi un navire sans voiles et sans gouvernail. A tous les coups de vent il échouait sur le sable sans se briser tout à fait. Le lendemain il se relançait au courant du cap des tempêtes, car ce qu'il allait chercher dans les mers perdues, c'était la source des larmes infinies. Que de lointains voyages avec les rêveries oisives, ces oiseaux des rives abandonnées qui chantent l'hymne saccadé du désespoir !

M. de Sénancourt a confié sa douleur aux solitudes

des Alpes. Il a marqué avec orgueil son pied tout saignant sur les neiges immaculées que le soleil seul a visitées après lui. C'est là qu'il a vu le néant des mondes périssables sans trouver le chemin des mondes futurs. Comme il ne croyait pas à ce qu'il voyait, il ne voulait pas croire à ce qu'il ne voyait pas.

Malheur ! malheur ! malheur ! ce mot fatal est inscrit sur leur front, sur leur cœur et sur leur main. Leur mère leur a donné à sucer une mamelle pleine de larmes, la nature n'a été pour eux qu'une marâtre. Ils ont pris le monde en dédain superbe comme des rois déchus qui ne tireraient pas une seule fois l'épée pour remonter sur le trône. Mais ils ne savent pas que ces ébauches de la vie ne sont pas la vie ; ils ne savent pas que celui-là est plus artiste mille fois qui accomplit bravement sa destinée. Quelque humble que soit le poëme de ses jours, un maçon qui pose en aveugle sa pierre au monument est plus grand que l'architecte qui ne bâtit que des châteaux en Espagne.

Il y a une maladie qui ravage la jeunesse, une maladie de l'âme qui pourrait s'appeler le *mal de vivre*. Obermann l'a subie jusqu'à en mourir. La vie est une fleur qui tombe du ciel dans une terre féconde ou sur un roc stérile. Elle pousse des deux côtés, là, belle et forte, avec toute la sève des vertes saisons ; ici, pâle et étiolée, aspirant à la rosée et au soleil, mais ne trouvant que la mort. M. de Sénancourt avait pris racine sur un roc stérile. Pour lui, le soleil c'était le reflet du volcan ; pour lui, la rosée c'est la fonte des glaces. Et c'est là qu'il a vécu penché sur l'abime, mais s'attachant avec désespoir à toutes les anfractuosités, à moitié mort, mais voulant vivre parce qu'il ne voyait pas le sillon lumineux de l'avenir dans les routes nocturnes du tombeau.

« Il y a l'infini entre ce que je suis et ce que je voudrais être. » Ce fut le premier et le dernier mot de M. de Sénancourt. Voulait-il être un homme ou un dieu ? Il n'était ni l'un ni l'autre. Il étonna beaucoup par la hardiesse de son idée et de sa phrase. Jusque-là, on n'avait pas proclamé la philosophie du doute avec une plus solennelle éloquence.

Après avoir salué M. de Sénancourt, Balzac prit le bras de Frédéric Soulié. « Sénancourt est une femme, vous êtes un homme, vous, » lui dit-il.

Quiconque eût pénétré dans le cabinet d'études de Frédéric Soulié, se fût demandé si c'était pour aller au cirque que ce robuste gladiateur du feuilleton s'habillait ou plutôt se déshabillait ainsi. Car il vous recevait bras nus, poitrine découverte, montrant sa force chevelue, comme eût fait Samson lui-même. C'est que celui-là ne se perdait pas en rêveries oisives ! Il écrivait comme il respirait, à pleins poumons et à pleines mains. Il avait escaladé le balcon de la Muse ; mais il n'y était resté qu'une nuit, comme Roméo chez Juliette.

Pourquoi les contemporains ont-ils élevé si haut le monument de Balzac, et pourquoi laisse-t-on déjà l'oubli s'étendre sur la pierre de Soulié ? Il n'y a pourtant pas si loin d'un tombeau à l'autre ! Est-ce que chez Frédéric Soulié les aspirations du poëte auraient nui à la fortune du romancier ? Quand Hercule a brisé son fuseau aux pieds d'Omphale, ne retrouve-t-il pas toute sa vertu olympienne ? Est-ce que cent volumes de prose ne suffisent pas pour faire pardonner un volume de vers ?

Frédéric Soulié ressemble à un grand architecte qui a amassé des montagnes de matériaux et qui a dressé des machines pour monter le Louvre, mais qui est mort

n'ayant guère bâti qu'une petite maison. Son œuvre est déjà en ruines ; mais parmi les débris on reconnaît souvent le pouce d'un maître. Il a un peu touché à tout : il a été de Shakspeare à Scott, de Scott à Mathurin, de Lesage à Rétif. Dans les *Mémoires du Diable*, il a continué *le Diable boiteux*, comme Alexandre Dumas a continué Schiller. La mort l'a pris sur le champ de bataille au lendemain de sa meilleure victoire — peut-être à la veille de son triomphe. — Ç'a été souvent un ouvrier de lettres, un noble ouvrier, regrettant de ne pas pouvoir être tout à fait un homme de lettres.

Mais pourquoi des regrets ? Il a eu, avec *la Closerie des Genêts*, son public populaire qui l'a aimé jusqu'au delà du tombeau ; il a appris aux collégiens le catéchisme de la passion parisienne et des vices babyloniens avec *les Mémoires du Diable* ; enfin il a ravivé le cœur des don Juan de sa génération, qui n'avaient plus de larmes que pour lire *le Lion amoureux*.

Frédéric Soulié l'emporta au quarante et unième fauteuil sur M. de Sénancourt et sur Loewe Weimars*,

* Loewe Weimars est mort à peine à son demi-siècle. Ça été la vie la plus aventureuse. Homme d'esprit à toute heure, il a été tour à tour journaliste, révélateur d'Hoffmann, directeur de l'Opéra (un peu moins d'un jour et une nuit), mari d'une princesse russe, consul à Bagdad. chargé d'affaires sur le chemin de la Californie. Il aimait le luxe au point que, n'ayant pas de quoi dîner, il se montrait à Longchamps, en carrosse à quatre chevaux, avec des laquais poudrés. Quand il écrivait, son *ami lecteur* c'était la femme. Il méprisait tous les hommes, y compris peut-être Loewe Weimars. Sa femme lui faisait l'honneur de le battre. Il en était fier aux premiers coups, mais il ne fut pas de force dans la lutte et se sépara de corps après avoir mangé les biens.

Loewe Weimars était un homme de la taille de Janin, mais stylé pour la diplomatie, et non pour la bohème. Il n'avait pas de cheveux, ce qui était son désespoir, car il posait en Apollon à l'angle de la cheminée. Il avait une perruque, un vrai chef-d'œuvre, qui trompa sa femme pendant la lune de miel. Mais, au dernier quartier, comme la dame lui passait la main dans les cheveux, elle garda la perruque. « Est-ce que vous voulez une mèche de mes cheveux ? » dit l'homme d'esprit.

A Bagdad, il mena la vie orientale : on parle encore de son fameux cabinet tout en glaces couvertes d'arabesques, où fumait le pacha Loewe Weimars N'ayant pas une femme et n'aimant plus, il avait un harem.

On se demande pourquoi il est venu mourir tout bourgeoisement à Paris, où il n'a retrouvé ni amis ni foyer. Les absents ont tort — de revenir !

un homme d'esprit qui disait que les lettres sont l'antichambre des ambitieux. Frédéric Soulié disait que l'antichambre était mieux hantée que le salon.

Voici comment il osa parler de l'éloquence académique. Il avait, il est vrai, pour la cérémonie et pour endosser l'habit à palmes vertes, rogné les griffes et la crinière du lion ;

« L'Académie m'effraye, moi qui ne sais pas ma langue. Mais je sais la vérité et j'oserai adresser mes humbles remontrances à l'Académie. Pourquoi n'a-t-elle couronné le plus souvent que l'éloquence de convention, celle des parfileurs de mots, celle des grammairiens qui n'ont jamais traduit les inquiétudes de la pensée ni les battements du cœur ? Le prix d'éloquence, fondé par Balzac, n'a donc pas fourni de curieuses pages à l'histoire. C'est presque toujours la même éloquence — académique. — Le premier prix fut remporté par mademoiselle de Scudéry. On voit que l'Académie est née galante.

« Admirable laboratoire de l'éloquence ! Malherbe avait entrepris des stances sur la mort de Mme la présidente de Verdun. Après trois années de travail assidu, le poëte put enfin présenter ses stances au mari pour le consoler. Or le mari avait convolé en troisièmes noces, « contre-temps fâcheux, dit Ménage, qui leur ôta beaucoup de leur grâce. »

« Vaugelas, quoique prosateur, n'y allait pas d'une « main plus vive ; il passa trente années à traduire « *Quinte-Curce*. Or l'Académie, dominée par le sou- « venir de Malherbe et par la présence de Vaugelas, « imitait dans son travail ces illustres maitres en vers « et en prose. Ainsi, en 1637, « n'ayant rien à faire, » « dit Pélisson, elle examina les stances de Malherbe « *pour le roi allant en Limousin*. Elle n'y employa guère « que trois mois, dit un de ses panégyristes en la rail- « lant ; il est vrai qu'elle n'acheva pas l'examen, parce « que les vacances survinrent avant le travail.

« Pour le prix de poésie, l'Académie a été plus heu- « reuse encore : depuis près de deux siècles, elle n'a « pas couronné un seul poëte. Dirai-je, pour la gloire « de l'Académie, que Voltaire et Hugo ont concouru? « Dirai-je, pour la gloire de ces deux grands poëtes, « que ni l'un ni l'autre ne furent couronnés par l'Aca- « démie?

« L'éloquence et la poésie ne vont à l'Académie que « dans leur enfance, témoin les lauréats ; ou dans leur « vieillesse, témoin les académiciens. L'éloquence et « la poésie sont de la nature des aigles : elles habitent « l'espace, elles vivent d'air et de lumière. Le jour où « elles tombent entre quatre murs, ce ne sont plus des « aigles, mais des perroquets *.

« Je parle de la vieille Académie, car aujourd'hui « l'Académie est jeune et vaillante. J'y arrive appuyé « au bras de Le Sage mon maître. Que l'Académie me

* Voltaire a dit : « La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, ce me semble, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très petits, pour peu qu'il ait de raison, et se trouve très grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre. Danchet se trouve supérieur à Mallet, et en voilà assez pour lui ; il se croit au comble de la perfection. »

« pardonne cette page de son histoire. Ceux qui m'en- « tendent ne sont pas responsables du passé, mais de « l'avenir. »

Ainsi parla cet homme un peu brutal qui n'avait été qu'à l'école des passions.

X

H. DE BALZAC

1799-1850

M. de Balzac, ce révolté superbe qui a voulu être un fondateur, ce Rabelais raffiné qui a trouvé une femme là où Rabelais n'avait trouvé qu'une bouteille, M. de Balzac a rêvé le gigantesque sans toutefois être un architecte des temps cyclopéens. Aussi, quand il a voulu bâtir son temple de Salomon, il n'a pas trouvé assez de marbre ni assez d'or. Pour sa comédie humaine, il a manqué souvent d'acteurs, et il lui a fallu se résigner à faire jouer les comparses. Il est de mode aujourd'hui d'élever Balzac au niveau des dominateurs du génie humain, comme Homère, Dante, Shakspeare et Molière; mais. pour l'esprit qui voit juste, que de rochers se sont renversés sur cet Encelade, que d'escaliers oubliés dans sa tour de Babel comme en sa maison des Jardies !

Balzac était doublé d'une femme, comme George

Sand est doublé d'un homme. Il a eu de la femme les curiosités et les coquetteries, il en a eu aussi les contradictions.

Balzac se croyait religieux? mais son église, c'était le sabbat, et son prêtre n'était pas saint Paul, mais Swedenborg, sinon Mesmer. Son Évangile, c'était le grimoire, peut être celui du pape Honorius (Honorius de Balzac).

Il se croyait homme politique et voulait continuer de Maistre; il s'imaginait glorifier l'autorité et il réalisait la perpétuelle apothéose de la force; ses héros se nomment indifféremment Moïse ou Attila, Charlemagne ou Tamerlan, Ricci, le général des Jésuites, ou Robespierre, le profanateur du sanctuaire. Napoléon ou Vautrin. L'*Histoire des Treize*, ce chef-d'œuvre, restera comme le grandiose et monstrueux plaidoyer de la force personnelle défiant la force sociale. Mais sa renommée ne restera-t-elle pas aussi, à côté de la philosophie de Hegel, comme un éloquent codicille à ces testaments de la souveraineté individuelle signés par Aristophane, par Lucien, par Rabelais, par Montaigne et par Voltaire?

Il se croyait spiritualiste, mais, sublime carabin, il n'étudiait qu'à l'amphithéâtre. Il n'entrait dans un salon que par la cuisine et le cabinet de toilette. Il a toujours ignoré ce beau mot de Hemsterhuys : « Le monde n'est pas une machine, mais un poëme. »

Il se croyait peintre de mœurs, et il inventait les mœurs. Ses femmes, qui vivent d'une vie si puissante, Mme de Langeais ou la Torpille, n'ont jamais fréquenté que M. de Balzac. Les eût-on reçues rue de Varennes ou rue de Balzac?

Comme les grands artistes, comme le Shakspeare de *la Tempête*, comme le Watteau des *Fêtes galantes*,



comme le Marivaux des *Surprises de l'amour*, il a créé son monde, — monde étrange, — qui a consolé et accueilli tous les dépaysés du monde réel, monde impossible qui a plus d'une fois peint l'autre à son image ; que de charmantes provinciales ont été après coup des Eugénie Grandet, des Mme de Mortsauf ou des Mme Claës ! Faut-il rappeler qu'à Venise, durant tout un hiver, le beau monde s'est déguisé avec les masques de la *Comédie humaine* ?

Il fit ses visites pour le quarante et unième fauteuil le même jour que M. de Latouche.

M. Flourens, un des plus doctes disciples de Cuvier, soutint le disciple de Geoffroy Saint-Hilaire. Il voulait même que Balzac se présentât à l'Académie des sciences comme un physiologiste qui, partant de Linné, était allé de la bête à l'homme.

M. de Lamartine voulut reconnaître le prosateur qui ne reconnaissait pas sa poésie, et vota pour Balzac malgré le Canalis de *Modeste Mignon*. M. de Sainte-Beuve refusa sa voix à Balzac. Voilà pourtant où mène la critique ! M. de Sainte-Beuve ne s'est-il donc pas rappelé que le plus grand éloge de *Volupté*, c'était le *Lys dans la vallée !*

M. de Chateaubriand, ce roman de l'histoire moderne, agréa volontiers ce romancier un peu volumineux, persuadé que les cent vulumes de *la Comédie humaine* ne pèseraient guère plus dans la balance de la postérité que les cent pages de *René*.

M. de Salvandy, qui avait donné la croix à Balzac, lui donna, pour sa part, l'Académie. M. Villemain, qui lui avait refusé la croix, lui refusa aussi sa part d'Académie. Isocrate était dans son rôle en repoussant du Pœcile le moins attique des Athéniens de la décadence.

M. de Rémusat et M. Mérimée votèrent pour Balzac. M. Scribe, qui ne lit les romans qu'au théâtre, n'avait encore lu Balzac que dans *les Ressources de Quinola*, et n'avait pas deviné *la Marâtre* et *Mercadet*. Il lui dit de repasser après avoir pris une stalle au Gymnase. Hugo aurait voulu ce jour-là être quarante. M. Ballanche, « ce composé de rognures d'anges, » comme on disait à l'Académie-aux-Bois, se voila le front devant la figure rabelaisienne de l'arrangeur des *Contes drolatiques*.

M. Dupin, le premier bourgeois de Paris, M. Véron avant la lettre, frappa du pied, fut entendu, et fit un réquisitoire contre celui qui revisait des procès et qui bafouait les bourgeois.

M. Thiers, l'historien sympathique de 89, pardonna au conteur théocrate qui avait si souvent nié la Révolution, ses pompes et ses œuvres. M. Guizot ne pouvait voter pour celui qui avait écrit : « Luther et Calvin sont deux abominables polissons. » M. Molé, à qui Balzac n'avait été présenté dans aucun salon, ne l'accueillit pas au salon de l'Académie. Mais M. de Barante, qui avait connu Balzac dans les salons de Pétersbourg, accueillit familièrement le descendant idéal des d'Entragues.

Il me serait impossible de pénétrer plus avant dans le secret de l'élection. Balzac fut nommé par vingt et une voix ; Léon Gozlan en obtint onze.

Comme l'autre Balzac il dédaigna d'aller lire son discours. Il envoya cette page superimpertinente.

« Je ne me croyais pas né pour l'Académie, parce « que je suis un créateur et que les académiciens sont « des critiques. Mon académie est dans le monde que « j'ai créé : Mes duchesses, mes bourgeoises, mes « provinciales, mes courtisanes ne me laissent pas le

« temps d'aller parfiler des mots et étoiler des phrases « pour la curiosité des rhéteurs. Je ne consentirai « jamais à mettre sur mes livres : Un des Quarante, « car je cherche vaguement les trente-neuf autres. « C'est mon orgueil qui fait ma force. J'admire « M. Victor Hugo, j'admire M. de Lamartine. Tous « les deux sont comme moi de la grande famille litté- « raire. Mais s'il existait quarante hommes comme eux « et moi, la France sauterait par les fenêtres du monde.

« L'Académie a beau élever son niveau jusqu'à la « hauteur des dieux, il n'y a point de niveau pour les « hommes de génie. Je me suis présenté une fois à la « porte de l'Institut et on m'a dit : « Il n'y a pas de « raison pour nommer un romancier. » On m'a fait « l'aumône de deux voix pour me montrer le dédain de « l'Académie. Peu m'importe, mes quarante volumes « ont voté pour moi.

« Aujourd'hui il est trop tard. Mon siège est fait. »

Ce qui a manqué à Balzac dans cet enfer de la vie, dont il a descendu toutes les spirales, c'est la virginité dans l'amour et l'ingénuité dans la poésie. Il s'est toujours un peu embarrassé dans les broussailles du style. Il n'a pas, comme Dante, rencontré les divins guides qui s'appellent Béatrix et Virgile. Il en pleurait lui-même. Quand il écrivait *la Recherche de l'absolu*, il était à la recherche de l'idéal ; mais l'idéal, on l'a en soi comme l'amour. Les études de chimiste et d'alchimiste, de médecin et de juriste, n'allument pas la flamme de Prométhée. M. de Balzac, qui était une si haute raison, a-t-il pu, à sa dernière heure de génie, s'écrier comme son Balthazar Claës, à sa dernière heure de folie : Ευρηκα!



XI

XAVIER DE MAISTRE

1764-1852

Le comte Xavier de Maistre, dans son *Épître aux Corinthiens*, je veux dire aux académiciens, croyait encore voyager autour de sa chambre, ou autour de lui-même.

« Quand la Fontaine prenait le plus long pour venir « à l'Académie, était-ce l'âme qui conduisait la bête ou « la bête qui conduisait l'âme? Grave question, mes- « sieurs, qui devrait être mise au concours pour le pro- « chain prix de poésie.

« L'homme est composé d'une âme et d'une bête. « Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tel- « lement emboîtés l'un dans l'autre ou l'un sur l'autre, « qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur « la bête pour être en état d'en faire la distinction.

« Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin « qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière « l'*autre*. C'est fort bien ; mais j'aimerais mieux donner « ce nom par excellence à la bête qui est unie à notre « âme Messieurs, soyez fiers de votre intelligence « tant qu'il vous plaira, mais défiez-vous beaucoup de

« l'*autre*, surtout quand vous êtes ensemble ! J'ai fait « je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces « deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai « reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par « la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige « très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les « règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pou- « voir exécutif, mais ces deux pouvoirs se contrarient « souvent. Le grand art de l'homme de génie est de « savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller « seule ; tandis que l'âme, délivrée de cette pénible « accointance, peut s'élever jusqu'au ciel,

« Lorsque vous lisez un livre, messieurs, et qu'une « idée plus agréable entre tout à coup dans votre ima- « gination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie « le livre, tandis que vos yeux suivent bêtement les mots « et les lignes. Cela vient de ce que votre âme, ayant « ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a « point avertie de la petite absence qu'elle allait faire ; « en sorte que l'autre continue la lecture que votre « âme n'écoute plus.

« Or, pendant que je parle, vos yeux me suivent, « mais votre âme ne m'écoute pas : c'est qu'au lieu de « parler à l'âme je ne parle qu'à la bête. Je devrais « peut-être dire le contraire.

« Maintenant, croyez-vous que nous gouvernons le « monde et que nous nous gouvernons avec ces deux « forces, l'*âme* et la *bête*? Non. Je ne crois point aux « pressentiments, mais je crois à une Providence qui « conduit les hommes. »

« Aspirons, messieurs, au jour de ténèbres et de « lumière où l'âme laissera la bête en chemin. Ce docte « palais où vous m'avez appelé n'est-il pas déjà le pays « des âmes ? »

Quand Xavier de Maistre sortit de l'Institut, un académicien — peut-être Alfred de Musset — lui prit le bras. « Vous croyez que c'est là le pays des âmes et que les bêtes n'y entrent pas? demanda le poëte au conteur. Mais voyez donc défiler les Quarante! Et combien qui n'ont plus l'*âme* ni la *bête!* »

XII

LAMENNAIS

1782-1854

Le jour de la réception de l'abbé-citoyen Lamennais, le palais Mazarin était inabordable; on s'émerveillait du luxe inouï des carrosses et des duchesses; c'était surtout un luxe de beaux noms; tous ceux que la France cite avec respect ou avec colère, ceux qui font l'opinion ou qui la combattent, les princes, les ministres, les savants, les journalistes, les reines du monde par la beauté, l'esprit ou le caprice, entraient avec passion à l'Institut comme à une fête nationale. C'était la fête de l'intelligence: l'Académie recevait un ange rebelle, le public allait entendre un vaillant discours.

Malheur à l'homme seul! Ç'a été le premier et le dernier mot de cet apôtre qui secouait le doute des plis de sa robe flottante. Il l'a avoué dans son orgueil, celui-là qui est mort seul, — celui-là qui est sorti de

l'Église, appuyé au bras de la raison humaine, repoussant la raison divine! — Malheur à l'homme seul! Sa solitude fut inspirée: mais qui nous dira combien elle fut désolée?

Que d'orages humains dans le cœur de celui-là qui, replié sur lui-même, roseau pensant de Pascal, apôtre flottant entre Dieu et les hommes, a hanté les nuages et les abîmes, a adoré le ciel, mais s'est révolté en écoutant les voies douloureuses de ceux qui souffrent sur la terre!

Ary Scheffer l'a peint dans la contemplation intérieure: ce n'est pas la lumière du soleil qui éclaire ce vaste front, c'est la lumière de l'âme. Il joint les mains mais c'est moins pour prier que pour contenir ses colères. Prêtre, il s'est pénétré de l'esprit divin pour donner bientôt plus de force à l'esprit humain. Comme l'ange rebelle, s'il a quitté les hauteurs bleues du paradis, c'est pour arracher l'homme à l'enfer du mal. Mais ne s'est-il pas trompé de chemin?

Pareil à Jean-Jacques, un autre révolté, il ne voulut subir aucun maître. Son école fut une bibliothèque: il lui a manqué Mme de Warens pour tourner au roman. La religion, cette chaste muse, dont le front saigne toujours sous les épines, prit chez lui la place de la femme.

Son esprit dominateur se révolta dès l'aube contre ce maître absolu qui avait un instant dominé le monde. Ainsi son premier cri d'éloquence fut un pamphlet contre Napoléon. Malheureurement pour lui, Napoléon était à l'île d'Elbe. Les pamphlétaires du lendemain ont deux fois tort. Lamennais était assez fort pour frapper l'idole debout.

Mais je ne dirai pas le mot à mot de sa vie. Dans son grand orgueil, il rêva la papauté intellectuelle; aussi

quand Léon XII lui offrit le chapeau de cardinal, refusa-t-il avec un dédain superbe sous le masque d'une humilité profonde. Ce chapeau de cardinal eût comprimé la pensée dans cette tête de feu. Cette robe rouge eût enchaîné cette destinée aventureuse qui ne savait pas encore elle-même où elle allait. Et puis Rome ne lui inspira que ces paroles prophétiques: « Tout chancelle, tout penche, *Conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna.* »

Revenu à Paris, — ô fragilité des hommes, des apôtres et des prophètes, — il tenta la fortune dans une entreprise de librairie. Il ne réussit pas mieux avec des œuvres chrétiennes que naguère Beaumarchais avec les œuvres de Voltaire. Il ne se tint pas pour battu par la fortune; il acheta une galerie de tableaux pour la revendre en détail: cette fois encore il perdit son temps et son argent, Il avait trop cru à la présence réelle de Raphaël, de Corrège et du Titien *.

Lamennais ne désespérait pas; il se fit journaliste, et publia l'*Avenir:* « Séparons-nous des rois, tendons la main aux peuples, » c'était le cri du journal; mais l'*Avenir* n'eut pas de lendemain.

Le journaliste s'enfuit dans la solitude et lança sur le monde ce tonnerre qu'on appelle les *Paroles d'un Croyant.* « Maudit soit le Christ qui a ramené sur la

* Il était mon voisin à Beaujon, comme Béranger. Il avait peur de sa solitude et la peuplait de tableaux. Tous les murs de sa maison étaient tapissés de chefs-d'œuvre de hasard. Comme Lamartine, il parlait des beaux-arts avec le sentiment du vrai et du beau; mais, comme Lamartine, il confondait les chefs-d'œuvre avec les copies. Le pauvre homme de génie! il croyait avoir une galerie de 300,000 francs: à sa mort, la vente n'a produit que 3.000 francs. Nul ne pouvait s'expliquer l'aveuglement de ce regard d'aigle Qu'importe s'il a consolé ses yeux dans les visions du Corrège et sur les buissons de Ruysdaël.

Béranger n'avait pas un tableau sous les yeux, mais son humble maison était toute peuplée des airs connus de ses chansons.

terre la liberté! criaient les sept rois du monde sur un trône d'ossements, buvant dans un crâne le sang rouge des peuples, et posant le pied sur le flanc meurtri du Sauveur. »

Ce jour-là il ne resta qu'un ami à Lamennais, le chansonnier Béranger, qui, lui aussi, avait ses paroles d'un croyant: le *Vieux Drapeau* et le *Dieu des bonnes gens.*

Je me trompe, il lui resta un autre ami: *tout le monde.* Mais c'est avec cet ami-là qu'on va à Sainte-Pélagie, qu'on a pour ennemis la royauté et la papauté, qu'on meurt en philosophe et qu'on lègue au peuple une œuvre tout à la fois féconde et stérile, que sauvera l'amour de l'humanité et qui enrichira le trésor littéraire des esprits nés pour la révolte.

Lamennais a dit dans son testament: *Je veux être enterré au milieu des pauvres, et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre.* Dernière secousse de l'orgueil! Espérait-il une statue de marbre sous le portique des philosophes de l'avenir? Il a dit aussi dans le même testament: *Mon corps ne sera présenté à aucune église.* C'était au temps où l'on rouvrait le Panthéon à Dieu. La France ne croyait plus à ses grands hommes.

Avant l'heure fatale, quand déjà Lamennais ne savait plus où reposer son front inquiet, je l'ai vu errer devant l'Hôtel-Dieu, pensif, distrait, donnant aux pauvres. Tout à coup, comme s'il fût sorti de la forêt touffue de sa rêverie, il vit se découper dans le ciel la figure imposante de Notre-Dame, — une mère qu'il avait fuie. — Il s'arrêta et pâlit, comme frappé au cœur. Que de paroles émues et déchirantes durent se dire la mère à l'enfant — l'enfant à la mère! Elle était toujours là, ne maudissant jamais, les bras ouverts au repentir. Il

fit un pas vers elle ; je croyais qu'il allait franchir le seuil pour retrouver, à l'heure de la mort, la route de l'infini ; mais, à peine illuminé par la lumière chrétienne, il releva bientôt le front avec l'audace d'un ange rebelle, et se détourna pour jamais, croyant que Dieu était sur son chemin, quel que fût son chemin.

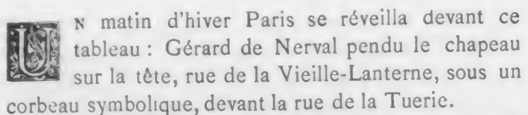
Et pourtant, si ce grand esprit dépaysé hors de l'Église fût retourné dans son pays natal, la Vérité l'eût pris sur le seuil et l'eût conduit au sanctuaire en lui disant : « Ici la Vérité s'appelle la Foi, la Foi qui a des ailes pour aller vers Dieu, quand moi je n'ai que des pieds. »

Il mourut avec le cœur blessé de Satan, disputant son âme au Dieu de Jérusalem, ne croyant ni à l'infaillibilité du pape, ni à l'infaillibilité du peuple, ni à l'infaillibilité de l'abbé-citoyen de Lamennais.

XIII

GÉRARD DE NERVAL

1808-1855



UN matin d'hiver Paris se réveilla devant ce tableau : Gérard de Nerval pendu le chapeau sur la tête, rue de la Vieille-Lanterne, sous un corbeau symbolique, devant la rue de la Tuerie.

On l'aimait dans les lettres comme un souvenir de

Platon et de la Fontaine. Une tête de philosophe et un cœur de poëte. Il lui a manqué le soleil du Portique, il lui a manqué Mme de la Sablière. Si Platon n'avait pas eu sur le front le ciel doré qui sourit au Sunium, aurait-il ouvert une académie ? Qu'on suppose un instant la Fontaine sans Mme de la Sablière ! Il a beau avoir des amis qui marqueront toujours pour lui la meilleure place à leur table : dans sa distraction il oubliera ses amis ; et, si Mme de la Sablière n'est pas là, lui faisant croire qu'elle ne sait pas vivre sans lui, comme il ne se souvient plus de la maison de sa femme, comme il n'a pas prévu que l'hiver viendra, toutes les portes de la vie vont se fermer devant ses pas. J'aime encore mieux Mme de la Sablière que Mme de Sévigné; celle-ci annonce l'esprit de la Fontaine à la postérité, mais celle-là nourrit la bête.

Gérard a débuté en vivant trop intimement avec le *Faust* de Gœthe, qui a répandu çà et là un nuage dans le ciel de son intelligence. Peu d'esprits se sont égarés plus loin dans les labyrinthes du monde invisible. Aussi, que de fois il lui est arrivé d'être toute une saison sans se retrouver, effrayé des ténèbres et ne pouvant les dissiper! Philosophe comme Hegel, dédaignant les livres, il étudiait en lui-même, ou plutôt hors de lui-même: combien de voyages aériens dans les mondes inconnus, combien d'évocations du passé! On croyait que son âme était là, qui parlait par la bouche visible, quand déjà elle avait pris sa volee dans les sphères radieuses ou nocturnes. Voilà pourquoi les guenilles humaines ne le préoccupaient guère; voilà pourquoi son corps allait où il plaisait à Dieu. Il était né voyageur. Il n'aimait l'argent que pour voyager: quand il n'avait pas d'argent, son esprit voyageait. Il est mort pour voyager.

Depuis son enfance, hormis les années de collège, — et que de fois il a fait l'école buissonnière ! — il n'a jamais posé tout un jour au même coin du feu : c'était le merle dans la ramée, l'hirondelle sur l'étang, l'alouette sur les blés, la grive dans les vignes. Je l'ai connu pendant vingt ans, je ne l'ai jamais vu prendre pied. Je ne parle pas de la maison que nous habitions ensemble avec Théophile Gautier, car Gérard n'y venait pas trois fois par semaine ; s'il y couchait quelquefois, c'était entre minuit et le point du jour. Nul ne connaissait mieux que lui « l'Aurore aux doigts de roses ouvrant les portes du soleil. »

Gérard voulait loger partout, excepté chez son père, chez ses amis et chez lui-même. On pouvait dire à Gérard de Nerval comme disait le comte de Tressan au chevalier de Boufflers, le rencontrant sur la grande route : « Mon cher poëte, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

Il aimait le vieux Paris quand il avait les yeux tout pleins du soleil d'Orient. Il aimait le Paris de Pierre Gringoire et de Victor Hugo, poëte comme tous les deux. Théophile Gautier a très bien dit : « Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant, et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. » La rue, il y a vécu, il y est mort.

La veille de sa mort, Gérard écrivait : *Le Rêve et la Vie*. Le rêve et la vie ! Gérard a toujours été le rêve en lutte avec la vie ! Les derniers mots tombés de sa plume sont ceux-ci : *Ce fut comme une descente aux enfers*. Est-il parti de là pour entrer dans cette odieuse rue de la Tuerie, qui l'a conduit à ce fatal escalier en spirale de la rue de la Vieille-Lanterne ? Escalier de l'*Enfer* de Dante, avec son corbeau et sa clef symbolique !

Un autre rêveur de la même famille d'esprits inquiets de l'autre monde et qui ne font que passer en celui-ci, Aloysius Bertrand, a comparé le poëte à la giroflée sauvage qui fleurit suspendue au granit des cathédrales et qui vit moins dans la terre que dans le soleil. Gérard a été riche un instant. Quand il a senti ses pieds embarrassés dans les broussailles de la fortune, qui prend bien plus de temps qu'elle ne donne de loisir, il s'est hâté, comme un sage de l'antiquité, comme un fou, diront les sages d'aujourd'hui, de jouer à l'enfant prodigue, afin de se réveiller pauvre et libre un matin.

Il amenait la folle du logis partout où il entrait ; c'était à qui le fixerait une heure durant, car on avait pour lui je ne sais quelle sympathie à la foi humaine et divine ; on sentait en lui le prédestiné, le prophète et l'illuminé.

C'était un puits de science, sinon le puits de la vérité. Toute la bohème littéraire, qui est née d'un de ses rêves et de ses distractions, n'avait pas d'autre bibliothèque que son esprit, ce qui me rappelle ces mots du duc de Brancas : « Pourquoi voulez-vous que je souscrive à l'*Encyclopédie*, quand j'ai toujours Rivarol sous la main. »

« Inventer, c'est se souvenir. » Gérard de Nerval en était arrivé à ce point ténébreux et rayonnant où on ne sait plus si le rêve est né d'anciennes lectures ou si on se souvient des existences antérieures. On invoque Pythagore, qui dit : « Je me souviens ! » On parle à Shakspeare, qui répond : « La vie est un conte de fées que tu écoutes pour la seconde fois. » Gérard de Nerval se recherchait dans le passé pour être sûr de se retrouver dans l'avenir. Il dit quelque part :

« J'ai ressaisi les anneaux de la chaîne. Je me retrouve prince, roi, mage; j'épouse la reine de Saba; puis, tout à coup, me voilà retombé dans la Cour des Miracles ou sur le chariot du *Roman comique.* » Gérard, à ses heures de folie pythagoricienne ou d'exaltation mystique, donne encore la main à la sagesse; je dirai même que Gérard n'a jamais été fou, il a été illuminé: et quand il est parti pour l'autre monde, c'est qu'il croyait n'avoir plus rien à trouver en celui-ci.

Gérard ne voulut pas qu'on crût à ses jours de folie. C'était une de ses grandes préoccupations. Il s'inquiétait peu du Gérard visible, mais il avait un grand respect pour le Gérard invisible, pour le Gérard né de ses œuvres, pour le Gérard de l'opinion publique. On pourrait lui appliquer jusqu'à un certain point cette pensée de Pascal: « Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire. Nous travaillons incessamment à conserver cet être fictif, et nous négligeons le véritable. La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime. »

Depuis son dernier voyage en Allemagne, Gérard, plus tourmenté que jamais par je ne sais quelles aspirations, oubliait souvent qu'il était sur la terre. Il sentait qu'il perdait pied et marchait dans le vide, il se tournait vers le passé pour ressaisir sa vie et se croire vivant encore. Ses dernières pages témoignent de cette préoccupation du passé; il avait fermé tous les livres, excepté le livre de son âme; il ne lisait plus de poésies que celles de ses amours. Il pressentait que la mort allait le prendre; et, comme un voyageur qui voit tomber la nuit, il se retournait et jetait encore un regard sur les espaces parcourus. A tous les monuments en ruines de son cœur, il cueillait pieusement la pariétaire. Il ressemblait à ces chevaliers errants des contes de fées, qui, engagés dans la forêt nocturne, sont frappés par la lumière du château voisin. Ils vont à travers les broussailles, ils arrivent les pieds sanglants; la porte est fermée, mais ils enfoncent la porte, et les voilà dans le château, qui est leur point de départ pour tenter de nouvelles aventures. Ce château des légendes, c'est le château de la mort. Gérard y aspirait, parce qu'il savait bien que si l'une des portes s'ouvre sur la forêt ténébreuse, une autre s'ouvre en pleine lumière vers les espaces infinis.

En vain il ouvrait ou fermait les livres du passé, cherchant tour à tour avec la raison des sages ou avec son sentiment; en vain il allait tremper ses lèvres dans la fontaine du sphinx, il allait s'agenouiller devant Isis au masque changeant, ou sur les ruines de la Jérusalem prophétique: il s'en revenait doutant plus que jamais de la science humaine et suppliant Dieu de lui ouvrir enfin le livre de la science divine. Il avait eu son *songe* comme Scipion, sa *divine comédie* comme Dante, sa *vision* comme le Tasse, son *Brocken* comme Faust. Quand on prend ainsi son vol pour les régions de l'inconnu, on laisse la vérité à sa porte, comme font dans la fable de la Fontaine ceux qui vont bien loin chercher la fortune. De tous ces voyages impossibles, on croit revenir appuyé au bras de la Sagesse, mais Dieu qui nous raille nous enchaîne à la folie.

Gérard de Nerval est mort de folie comme le Tasse, mort sans préméditation, comme un voyageur qui s'aventure trop haut ou trop loin, et qui trouve un abime sous ses pieds. Il y a au dénouement de *Léo Burkhart* deux mots qui me sont revenus à l'esprit devant le dénouement de la vie de Gérard. Franz se

tue d'un coup de pistolet. « Il tombe, dit Marguerite. — Il se relève, » dit Léo Burkhart. Gérard de Nerval n'est tombé que pour se relever *.

XIV

BÉRANGER

1780-1857

L'ACADÉMIE, voulant mettre Béranger dans son tort, le dispensa des visites en le visitant elle-même. La maison du poëte était si petite, que la moitié du docte corps resta dans l'escalier.

Béranger, comme s'il avait toujours une chanson sur les lèvres, parla ainsi à MM. de l'Académie sur un air connu :

I

Non, mes amis, non je ne veux rien être ;
C'est là ma gloire! adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poëtes meilleurs!
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison!
Je n'y vois plus ; Lisette est mon seul livre :
Mon Institut, à moi, c'est ma maison.

* Le tombeau de Gérard de Nerval avait été abandonné dans un coin perdu au Père-Lachaise. Je lui ai donné son lit funèbre en face de la tombe de Balzac, son ami. Dans ce lit funèbre, j'ai mis un autre poëte que j'aimais, Charles Coligny, noble esprit et brave cœur, digne d'un tel voisinage.



II

Qu'irais-je faire en votre compagnie!
Il me faudrait écrire un long discours!
A mes chansons j'ai borné mon génie.
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière :
L'Académie était dans ma maison.

III

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps;
Je suis comme elle un oiseau de passage,
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là! Chantez ma Poésie!
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

IV

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses;
Il ne faut pas les toucher de trop près.
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon!
Immortel, moi! Mais chut! la mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison!

L'Académie laissa chez lui ce huitième sage de la Grèce. Mais elle se rassura en pensant que Béranger lui appartenait quand même, puisqu'il était destiné au quarante et unième fauteuil, dont il est une des gloires poétiques.





XV

EUGÈNE SUE

1801-1857

QUAND Eugène Süe lut son discours aux Quarante, Alfred de Musset dit à Mérimée : « Est-ce qu'il s'est trompé de porte ? — Oui, il s'imagine qu'il est à l'Académie de médecine. »

Voici un fragment du discours de réception d'Eugène Süe :

« Messieurs, permettez-moi de parler ici d'une « absente : La Vérité. Vous l'avez bannie par amour « de la convention. Il faut qu'elle reprenne ses droits « même sur vous.

« On sera forcé de toucher à des idoles consacrées « par le temps et par la routine ; de mettre ce qu'on « appelle le bon goût aux prises avec la nature ; de « dépouiller l'homme de sa peau doucement ondulée, « pour montrer à nu ses vaisseaux, ses nerfs qui se « croisent dans tous les sens, ses organes où naissent « et meurent les passions qui se reflètent si fortes et si « naïves sur la physionomie. On partira d'un point vrai, « positif comme l'algèbre, pour arriver à des résultats « purement spéculatifs pour le moraliste et le médecin,

« l'artiste, pour tout homme enfin qui recherche la « vérité. »

Eugène Süe, ce naturaliste avant la lettre, étudia la médecine; mais, une fois médecin, il se jugea digne d'entreprendre les maladies de l'âme. Il tenta de guérir son siècle. Dans toutes ses œuvres il y a le bout de l'oreille du médecin. Il tâte le pouls à tous les vices, à toutes les misères, à toutes les douleurs. Il est fraternel à tous ceux qui souffrent, il flagelle les bonheurs endurcis. Il étudie les sept péchés capitaux et les mystères de Paris; juif errant de la pensée, il traverse tous les mondes, le monde qui pleure et le monde qui rit, mais pour frapper la joie d'anathème. Il avait vécu en viveur pour aimer la vie.

Ce rude raffiné se sentit républicain dans la profusion d'un luxe asiatique. Il sacrifia tout à cette religion soudaine, même la liberté, — ce dernier fantôme des hommes de pensée. — Il partit pour l'exil et y mourut, emportant lui aussi la patrie à la semelle de ses souliers.

Dans ses livres, on sent le peintre comme le médecin, c'est qu'il avait passé de l'école de médecine à l'atelier de Gérard. La curiosité du philosophe et de l'artiste l'avait entraîné vers les mers lointaines, d'où il était revenu non pas peintre, non pas médecin, mais romancier, un romancier dont la plume était tour à tour un pinceau et un scalpel. S'il a survécu c'est par le caractère épique de ses créations.



XVI

LÉON GOZLAN

1806-1866

QUAND il lisait une comédie, on croyait que c'était Aristophane lui-même, tant il lui donnait l'accent athénien, mais c'était souvent un Athénien de Marseille. A la représentation il fallait en rabattre, ainsi, le soir où l'on joua la *Queue du Chien d'Alcibiade*, on se demanda où était le chien, la queue et Alcibiade. Je me rappelle encore ces mots des acteurs de la représentation : « Décidément, a dit Judith, Léon Gozlan est un joaillier, mais il ouvre quelquefois sa boutique chez Bourguignon. — Trop d'esprit, disait Provost, car je n'étais qu'un âne chargé de reliques. — Et pourtant, disait Brindeau, c'est la réalité dans l'invraisemblable. » Et Delaunay qui a l'esprit très juste : « J'aimerais mieux l'invraisemblable sans la vérité. »

Un peu de bêtise dans tout cet esprit de Gozlan n'eût pas fait de mal du tout, car il se fût rattaché à la terre ferme. Il était toujours l'homme de ses jeunes années, voguant vers le golfe Persique pour la pêche des perles. Toute son œuvre est dominée par la haute fantaisie. Son originalité ne s'acclimatait pas dans le *moi humain*, l'imagination le grisait dès qu'il prenait la

plume, comme si son encrier ne renfermât que du vin de Champagne ; mais quelle fumée, quel pétillement, quel diable au corps ! Et puis à travers ces visions surnaturelles la vérité lui apparaissait çà et là dans toute sa force, comme elle apparaît à tous les maîtres de l'esprit humain. Combien de pages charmantes dans tous ses livres, combien d'idées remuées, combien de portraits originaux comme Aristide Froissard et tant d'autres.

Il couvait beaucoup d'ambitions qui restèrent dans l'œuf : il aspira à être l'un des Quarante, il fut mieux que cela puisqu'il a occupé le 41me fauteuil.

Quand il fit ses visites, il se cassa le nez chez le secrétaire perpétuel — c'était Villemain en ce temps-là, — lequel fit semblant de ne pas savoir son nom. Le vieux littérateur, en haine de la fantaisie, eut la cruauté de dire à Gozlan, qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il lui donnât sa voix, comme s'il ne votait habituellement que pour les dieux. Le Marseillais le foudroya par ce mot : « Eh bien, monsieur l'immortel, vous avez raison, car si j'étais de l'Académie et que vous fussiez candidat, je ne vous donnerais pas ma voix. »

Comme Horace au vaisseau de son ami Virgile,
Méry porta des vers au vaisseau de Gozlan.
La mer est infidèle et la poupe est fragile,
Mais les dieux adoucis en protègent l'élan.

Le flot d'or de Phocée, ému, charmé, docile,
Sous un rayon d'esprit l'amène étincelant.
Comme une fleur de Grèce, un parfum de Sicile,
Attendu par Balzac, Karr, Janin, Roqueplan.

Journal, roman, théâtre, esprit, passion, drame,
Dans son âme qui chante il fait parler notre âme.
O mille et une nuits d'un merveilleux conteur!

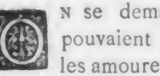
L'Esprit dans la Raison, voilà ton Evangile.
O Gozlan! il te faut, non un buste d'argile,
Mais du Paros avec Clésinger pour sculpteur.



XVII

ALEXANDRE DUMAS Ier

1803 1870



N se demandait, autour de l'Institut, ce que pouvaient faire les Quarante à l'heure où seuls les amoureux nocturnes, s'il y en a encore, veillent sous les balcons.

L'Académie était tout illuminée. Le hibou de Minerve protégeait la coupole.

Il y avait séance de nuit. Les hommes du quarante et unième fauteuil discutaient les titres des aspirants. Descartes présidait. Rivarol tenait la place du secrétaire perpétuel.

Les aspirants, c'étaient Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Karr, Veuillot, Saint-Victor, Michelet, About, Émile de Girardin.

On discuta si éloquemment, qu'on finit par ne pas s'entendre. « Dumas, dit Rivarol, nous a envoyé ses œuvres en cinquante wagons. Nous remettons à un demi-siècle pour le juger, car il nous faut bien le temps de le lire un peu. — Vous ne direz pas cela de M. de Carné, dit le railleur Piron.

Béranger prit la parole : « Pour moi, je ne raille plus et je lui donne ma voix. — Moi, dit André Chénier,

je vote pour Théophile Gautier, car je veux que l'art domine la nature. — Moi, dit Beaumarchais, je vote pour les miens. Si je ne donnais ma voix à Gozlan, je la donnerais à Méry ; mais Karr m'empêchera peut-être de la donner à Meilhac, si je ne la donne pas à About. — Voilà qui est parlé en académicien, dit l'abbé Prévost. — O Athéniens ! souvenez-vous de Lacédémone, dit Jean-Jacques ; je vote pour Girardin, ou pour Veuillot. — Songez-y, dit Helvétius à Jean-Jacques, Émile de Girardin est un Athénien de Paris égaré dans Lacédémone. — Qui parle de Spartiates ? dit Saint-Simon, je ne connais que les hommes d'État et les hommes de cour : je donne ma voix au comte de Paris. — Il aura aussi la voix du petit-fils de Henri IV, dit Dufresny. — Qui parle des hommes de cour ? dit Lamennais ; je ne reconnais que les hommes de lettres nés hommes du peuple. Ce sont les hommes d'État de l'avenir. Je vote pour Michelet. — Et les poëtes ? dit Hégésippe Moreau. — La poésie est morte avec nous, dit Benjamin Constant. — Vous dites que la poésie est morte ? dit André Chénier. C'est que votre cœur ne bat plus aux belles passions du moment. Vous ne croyez qu'à la poésie qui a illuminé votre jeunesse. Rassurez-vous, elle n'est pas morte avec vous ; elle vous a fui à votre premier cheveu blanc pour aller offrir à d'autres, aux jeunes et aux amoureux de tous les temps et de tous les pays, le voyage dans le bleu, les rives idéales, les forêts vierges et les fraîches oasis. — Oui, dit le grand Molière, la poésie est vivante, mais où est le poëte ? — Le poëte, dit Beaumarchais, j'en pourrais nommer vingt ; mais, pour moi, le poëte c'est Alexandre Dumas.

André Chénier prit la parole pour Théophile Gautier. Il fut interrompu par Pascal, qui fut apostrophé

par Jean-Jacques. « — Si nous ne parlions que quatre à la fois? dit Le Sage. — Si nous ne parlions pas du tout? » dit Malebranche.

Diderot parla plus haut, Regnard partit d'un éclat de rire, Joseph de Maistre s'indigna, Béranger se recommanda à Dieu, Molière prit sa plume, et Balzac lui dit à l'oreille : *C'est la Comédie humaine.*

On vota pour Dumas. Quelques voix se perdirent sur Karr et Gozlan.

Les nouvelles couches sociales qui veulent refaire l'humanité à leur image semblent ne pas se douter que les hommes comme Alexandre Dumas — ces travailleurs des âmes — ont plus mérité de l'humanité que tous les Proudhon; ils ont avivé dans l'esprit de leur génération les beaux sentiments qui en sont la fleur, le rayon, la lumière. Est-il un seul homme qui ne soit devenu meilleur en lisant Dumas! Tout en enseignant la loi des passions, il a prêché le beau et le bien, il a donné de l'esprit à ses lecteurs; or l'esprit, c'est déjà un grand pas de fait vers la bonté, quand c'est l'esprit gai et réconfortant cher à Montaigne.

Et comme il prêchait d'exemple! Il ne donnait pas, il se donnait lui-même. Il donnait des deux mains avec une grâce exquise. Quand il disait : « Je n'ai jamais refusé d'argent à personne, hormis à mes créanciers », il se calomniait pour faire rire la galerie, car il n'avait d'autres créanciers que ceux d'un théâtre qu'il ne dirigeait plus.

Et quel père de famille c'était pour le personnel de ce théâtre — et de tous les théâtres! — C'était à bon droit qu'il disait : mes enfants. Je déjeunais un matin avec lui à Monte-Cristo. Survient la femme d'un comédien qui criait la misère par son expression comme par sa robe, mais qui n'osait demander un secours



parce qu'elle avait toutes les pudeurs de la fierté. Dumas devina tout de suite ce qui se passait dans son âme. « Ma pauvre enfant, lui dit-il, il fait aujourd'hui un rude soleil, comment pouvez-vous marcher sans ombrelle ? » Il prit un billet de 500 francs qu'il passa avec son beau sourire dans la main de la jeune femme. « Tenez, lui dit-il, allez acheter une ombrelle. » Et comme elle s'éloignait avec force révérences, il ajouta gaiement : « Si vous venez me voir un jour de pluie, je vous donnerai de quoi acheter un parapluie. »

Ne puisait-il pas au vrai trésor royal ? Il ne lui manquait qu'une principauté pour être un prince. Je ne parle pas de cet autre argent de poche qui s'appelle l'esprit comptant. Il en a donné jusqu'à la fin, toujours prodigue et toujours riche.

Il entrait partout comme un rayon de soleil, apportant la gaieté et la lumière. Aussi, nul ne redoutait de le voir, pas même ses ennemis. (Il avait eu l'art de s'en faire tout juste ce qu'il en faut à un galant homme.) Un jour on demandait à Mme la princesse Mathilde, si elle était toujours brouillée avec lui, elle répondit fort spirituellement : « Plus que jamais : il dîne ici ce soir. »

Le grand Rochefoucauld a dit : « Tout le monde est content de son esprit, nul n'est content de sa fortune. » Dumas était content de tout et de tout le monde. Aussi c'était une bonne fortune de le voir franchir son seuil. Au Théâtre-Français Rachel et Brohan couraient fermer la porte. Il les prenait sur ses genoux et leur disait : « Quand je pense que je vous aime et que vous ne vous aimez pas. » Et c'était une pluie de mots, une averse d'esprit. L'éclair jaillissait de ces trois arcs-en-ciel superposés, Rachel demandait une comédie, Brohan une tragédie, Dumas ne demandait rien, mais

il prenait les deux mains comme un grand enfant joueur.

C'est avec une profonde mélancolie que je le salue à Villers-Cotterets quand je vais chez moi, car il fut mon compatriote ; nous avons couru les mêmes sentiers, chassant la bécasse et la rime. Je le trouve bien seul là-bas, même avec son père et sa mère. C'est qu'il a une autre famille à Paris : cette famille, c'est tout Paris.

Quand il dînait chez moi, c'était une fête pour tout le monde. Il ne buvait jamais que de l'eau, mais pour lui l'eau se changeait en vin. On ne lui donnait pas quatre ou cinq verres comme aux autres convives, mais je lui dédiais un beau verre de Bohême que je garde avec religion comme souvenir de ce brave et loyal cœur.*

Les morts vont vite. Le train de la mort est le train-express par excellence, quand elle passe dans la République des lettres. Alexandre Dumas n'avait pas peur de la mort, il disait comme cet ancien : « Elle me sera douce parce que je lui conterai une histoire. »

En a-t-il conté ! Et doit-il en conter encore ! Avec quel art et avec quelle verve il passait d'un chapitre à un autre, toujours emporté, toujours entraînant ! Comme les figures de son imagination s'animaient sous sa main !

* Peu de temps avant sa mort, il me rappelait un dîner où Mlle Rachel, Mme de Girardin et Mme Arsène Houssaye l'avaient couvert de fleurs tant il avait été éblouissant. Nous étions dix-sept. Nous sommes encore quatre. C'est la loi des nombres. Et pourtant aucun de ceux qui sont partis n'est mort de vieillesse. Voyez plutôt : *Eugène Delacroix*, — *Mlle Rachel*, — *Pradier*, — *Théophile Gautier*. — *Ponsard*, — *Mme de Girardin*, — *Le comte de Morny*, — *Nestor Roqueplan*, — *Alfred de Musset*, — *Mme Arsène Houssaye*, — *Alfred de Vigny*, — *Alexandre Dumas*, — *Girardin*.

Nous ne sommes plus que trois debout : *Hugo*, — *Augier*, — *Arsène Houssaye*.

Beaucoup lui reprochent de n'être qu'un improvisateur, parce que son style ne sent pas l'odeur de la lampe, ni l'odeur des bibliothèques. Laissons dire et mal dire les critiques grimaciers et stériles ; admirons ce génie familier qui a créé tout un monde encore debout.

Ses romans sont presque des épopées, le théâtre a vécu et vivra de ses grandes figures plus vraies que la vie, où il y a souvent la marque d'un Shakespeare francisé.

Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas continué ses études antiques d'une touche lumineuse, grandioses créations drapées dans le style des maîtres. Le parterre encore enthousiaste des effets romantiques n'a pas voulu accepter cette transformation d'Alexandre Dumas. Pareillement les pédants n'ont pas voulu le saluer historien, quoiqu'il peignît plus juste que la plupart des historiens patentés avec garantie de l'Institut. Son tort, — c'est ce qui fait sa gloire, — c'est d'avoir couru toujours par quatre chemins, poëte dramatique et poëte tragique, historien, conteur, romancier, passant du roman intime au roman d'aventures, du roman d'aventures au roman historique. On lui a appliqué le vers de Boileau : « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. » Boileau qui a su se borner, a-t-il su écrire ? C'est une simple question de tempérament. Alexandre Dumas était né pour tout faire à l'emporte-pièce, ce qui est la marque du génie prime-sautier.

On demandait à Alexandre Dumas II à qui il succéderait à l'Académie, il répondit : « A mon père. » Pieuse réponse ; voilà le véritable esprit. Il m'écrivait hier : « Ce sera encore avec le 41e fauteuil que je causerai le plus souvent. »



XVIII

THÉOPHILE GAUTIER

1811-1874

Théophile Gautier n'était pas seulement l'éclatant trouveur d'un style nouveau et le conteur le plus imprévu, il fut en même temps la souveraine raison. On ne le saurait dire assez, parce que lui-même, par un sentiment de coquetterie d'artiste, cachait la raison sous le paradoxe.

S'il fallait le comparer, il n'y a au monde que le vieux Goëthe qu'on pourrait mettre en face de lui. C'est la même poésie multiple, la même science encyclopédique, la même sérénité olympienne.

Théophile Gautier disait, quelque temps avant de mourir : « Le désir le plus profond de l'âme est de sortir de l'enveloppe qui la tient prisonnière. Elle voudrait quitter ce globe terraqué et voisiner un peu chez les autres astres. » C'était le désir d'un voyageur en fureur de curiosité qui aurait voulu s'embarquer tous les matins pour lire une page de plus dans le grand livre du monde.

Il aimait le rivage, il aimait la maison, il aimait le nid; mais que de fois, comme Gérard de Nerval, il

s'est senti sous les bras les ailes de l'oiseau. Ce jour-là, le monde était sa patrie.

Il aimait le soleil, mais il aimait aussi la neige. La robe virginale de l'hiver et du renouveau lui rappelait que sa mère l'avait voué au blanc. Quels miracles de palette dans tous ces paysages du Nord et du Midi qu'il nous a rapporté de ses voyages! C'est avec lui seul qu'on peut voyager aujourd'hui au coin du feu. Il est plus saisissant que la vérité, parce qu'il répand sur la vérité le rayonnement de l'art.

C'était une fête d'être avec lui, en voyage, dans le monde, chez lui ou chez soi. Quelle abondance de de pensées! quelles bonnes fortunes d'expressions! quel art de bien dire! Il rappelait toujours qu'il était le grand artiste de la plume, et qu'il travaillait l'art du style comme les orfévres florentins.

Théophile Gautier a assisté tristement, du haut de son dédain, à trois révolutions stériles. Pour lui, c'était trop de trois. Chaque fois il s'est demandé si c'était la fin du monde. Aux deux premières, la légion sacrée des artistes et des poëtes lui a fait croire que, dans ce déluge des grandes imbécillités, la Poésie et l'Art referaient le monde au sortir de l'Arche. Mais cette fois-ci il avait vu tomber devant lui, sur le champ de bataille de la pensée, tant d'hommes illustres, qu'il désespérait de l'esprit français, sinon de la France. Toutes les belles lumières s'eiteignaient au ciel de l'intelligence. N'avait il pas vu, deux fois en un an, l'invasion des Barbares?

Il entendait au loin les grands bruits précurseurs : le vieux monde s'en va; que sera-ce que le monde nouveau, fait de nuit, de gaz et de vapeur? Le soleil ne se cachera-t-il pas la face devant ces légions qui accourent en niant Dieu. Où sera la place du poëte, de l'artiste,

du rêveur? Ne sera-t-il pas plus exilé dans sa vraie patrie que ceux qu'on transporte au delà des mers? Il n'y aura plus d'autre méditation que la méditation de la mort. *Ci-gît la fin du monde.*

Théophile Gautier était d'ailleurs familier à la mort. Sa poésie a souvent hanté les tombeaux :

Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures;
Ils cachent un cadavre, et sous leurs floritures
Ils pleurent bien souvent et paraissent chanter.

Chacun est le cercueil d'une illusion morte.
J'enterre là les corps que la houle m'apporte,
Quand un de mes vaisseaux a sombré dans la mer :

Beaux rêves avortés, ambitions déçues,
Souterraines ardeurs, passions sans issues,
Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer!

Dans toute la poésie de Théophile Gautier, on sent cette sombre préoccupation : même à travers ses voyages les plus gais, on le voit heurtant des tombeaux.

Maintenant dans la plaine ou bien dans la montagne,
Chêne ou sapin, un arbre est en train de pousser,
En France, en Amérique, en Turquie, en Espagne,
Un arbre sous lequel un jour je dois passer.
Cet arbre qui soutient tant de nids sur ses branches;
Cet arbre épais et vert, frais et riant à l'œil,
Dans son tronc renversé l'on taillera des planches,
Des planches dont un jour on fera mon cercueil.

Il faut dire la part de Dieu dans cette existence vaillante et loyale. Il faut reconnaître ses frères en Jésus-Christ — les frères du bien — dans cette période de révolution politique et morale où les frères du mal se vantent de ne pas connaître Dieu. Théophile Gautier connaissait bien Dieu. Il avait de son grand œil d'aigle mesuré l'infini. En descendant les spirales de la mort dans la sombre comédie de sa

vingtième année, il avait reconnu que le tombeau est la porte ouverte sur la vie éternelle. Il avait reconnu la mort dans la vie et la vie dans la mort. Chaque page de ses vers révèle le philosophe chrétien, même quand il se passionne pour l'Antiquité.

Il n'a jamais joué à l'esprit fort. Il a dîné avec des athées, il a souvent montré le sourire d'un sceptique, mais il n'en a jamais montré la grimace. Il cachait d'ailleurs sa religion comme sa bonté. Plus d'une fois, dans l'enivrement de l'esprit, il risquait des mots qui trompaient les amis du dehors, mais moi, son plus ancien ami. je n'y ai jamais été trompé. Sa mère lui avait mis au cou, dès sa naissance, une médaille de la sainte Vierge. Cette médaille est restée éternellement sur ce brave cœur. Elle y restera dans son tombeau.

Ses deux sœurs, ses deux filles avaient, comme sa mère, un culte pour lui. La plus jeune sœur, qui voyait bien la mort prochaine, ne le quittait que pour l'autel où elle demandait à Dieu que la mort de son frère fût douce. Elle savait trop qu'il avait l'effroi de la dernière heure.

Hélas! il faut rester sur son lit mortuaire
N'ayant pour se couvrir que le lin d'un suaire,
N'entendant aucun bruit,
Sinon le bruit du ver qui se traîne et chemine,
Du côté de sa proie ouvrant la sourde mine,
Ne voyant que la nuit.

Eh bien! les prières de la sœur ont été exaucées. Il est mort en Dieu, sans agonie, sans se voir mourir, s'endormant comme dans un rêve. Aussi sa belle tête, que j'ai revue dans la mort, gardait-elle l'expression de la douceur dans la pensée. L'âme, en partant, avait laissé sur ce noble front sa divine lumière. C'était une statue antique sous le sentiment chrétien.

Si on le jugeait toujours à ses vers comme dans les strophes qui ont pour titre : *Fatuité*, on connaîtrait bien mal cet homme d'études qui voulait tout savoir et qui savait plus que les savants parce qu'il étudiait avec l'œil du poète et du philosophe. On pourrait dire de lui, comme de Voltaire : « Sa tête est une encyclopédie. » Jamais point d'interrogation ne se posa devant son esprit pour le trouver muet. Quand il discutait avec Renan, le philosophe s'avouait vaincu par le poète.

Et quel labeur surhumain, quand il ne lisait pas ! On ferait cent volumes de ses livres et de ses feuilletons. Et combien de feuilletons de lui feraient des livres ! Toute l'histoire de l'art et de la littérature depuis quarante ans est ensevelie dans les journaux sous la signature de ce nom illustre. Mais il dédaignait de coudre ses feuilletons en pages de volumes. « A quoi bon, disait-il, changer le tombeau dans la nécropole? » Et ses feuilletons n'étaient pas toujours le meilleur de son esprit. Combien de causeries perdues!

Maintenant qui remplacera ce grand esprit, — je ne dirai pas à l'Académie ! — Le premier : a fait pénétret l'art de peindre dans l'art d'écrire ? L'école romantique sera-t-elle étouffée encore par l'école des rhétoriciens? Ne va-t-il pas revenir un Boileau en prose pour condamner tous les chefs-d'œuvres de vie et de lumière qui ont été notre joie depuis près d'un demi-seècle.

Tous les bons conteurs sont partis avant l'heure : Alfred de Musset, Balzac, Alfred de Vigny, Frédéric Soulié, Léon Gozlan, Mérimée, Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, Méry, Eugène Sue, Théophile Gautier. Le maître presque seul nous reste. Dieu nous garde le maître.



Aujourd'hui qu'on a élevé tant de statues à des hommes d'un jour, pourquoi ne taillerait-on pas du marbre à cet homme qui a déjà son lendemain, à ce romantique qui est aujourd'hui un des classiques du style et que l'Académie, par trois fois, a jugé indigne d'elle.

Ce jour là ce n'était pas l'Académie française.

XIX

QUINET ET MICHELET

1798-1875



UINET une âme dans l'enthousiasme, Michelet un esprit dans la fièvre: deux apôtres partis à la même heure, à la même heure arrivés devant la tombe. Ils ont cherché Dieu, et ils ont dit que l'Église leur cachait Dieu. Dans leur amour de la vérité, ils ont assemblé des nuages; mais ils ont toujours vu ce coin du ciel qui est l'amour, qui est la poésie, qui est l'idéal. Ils ont voulu féconder les révolutions, mais ils aimaient trop l'humanité pour ne pas jeter un grand cri de douleur sur les échafauds révolutionnaires. Ils avaient la passion du bien; mais la haine du mal les a jetés dans l'injustice. Soyons justes pour eux.

Reconnaissons en Quinet le poëte et l'historien. Il y a dans cette âme lumineuse « les grandes pensées qui viennent du cœur. » Il y a dans ce fier esprit les cris

éloquemment vengeurs des droits de l'humanité. Il a touché à tout d'une main savante: parti de Herder, il est bientôt revenu à lui-même, pour courir, véritable juif-errant, toutes les philosophies et toutes les littératures, tour à tour poëte et historien, toujours penseur. Il était trop fortement doué pour se contenir : poëte il écrivait Ahasvérus, Napoléon et Prométhée, trois poëmes obscurcis par les nuées de l'étude; la muse n'a pas le front aussi soucieux, même si c'est la muse épique.

Quinet avait trop écrit sur les épopées françaises et étrangères pour être un poëte épique. C'est l'histoire de l'abbé d'Aubignac, qui savait si bien comment on fait une belle tragédie et qui en écrivit une détestable. Quinet avait trop étudié ses maîtres pour devenir un maître: Homère et la poésie épique, l'épopée latine, l'épopée française, les épopées du XIIe siècle, l'épopée des Bohêmes, l'épopée indienne !

Il est mort soudainement, comme s'il se fût endormi, après un demi-siècle de labeur. On peut dire de celui-là que ce fut un travailleur de la pensée qui ne se reposait pas le dimanche. Pour les hommes de lettres et les hommes politiques, il n'y a de repos que dans la tombe. Nul esprit n'a révélé plus d'idées dans le domaine de la philosophie que ce penseur inquiet, qui n'a jamais trouvé sa pierre philosophale. Il a voulu être tout ; il a bientôt reconnu que l'homme n'était rien : à peine un roseau qui plie sous la destinée; mais au moins c'est le roseau pensant de Pascal, qui se relève sans cesse vers Dieu !

Ce philosophe était profondément religieux. Dans son beau livre sur la Révolution, il a reconnu que ce qui avait perdu les hommes de ce temps-là, c'est qu'ils avaient renié la religion. Il n'y a point de société sans culte, comme il n'y a point de moisson sans soleil. L'idée de Dieu c'est le soleil de l'âme.

Edgar Quinet avait vécu de toutes les émotions françaises depuis Napoléon Ier jusqu'aujourd'hui. Il assista, dans l'ardeur des jeunes années, à la chute du premier Empire, au renouveau des Bourbons, au réveil de la Grèce. Il fut de la révolte romantique; il batailla contre le gouvernement de Juillet : il fut de la Constituante de 1848. Le coup d'État lui donna des loisirs littéraires. Longtemps exilé, il ne revint guère qu'à la dernière révolution, qui en fit un représentant du peuple, mais un représentant du peuple un peu trop platonique. Dans les derniers jours il se croisait les bras, en reconnaissant que si l'humanité marche, elle marche bien lentement, se retournant sans cesse et aspirant au passé comme à l'avenir. Quand je dis qu'il se croisait les bras, je parle de l'homme politique ; car l'homme littéraire est mort la plume à la main, sous les yeux de sa femme, la fille d'un poëte moldave, une vraie femme d'homme de lettres, enthousiaste et dévouée, ayant des taches d'encre à ses doigts pour prouver sa noblesse de plume.

Si Edgar Quinet se fût contenté d'être un grand poëte, il serait aujourd'hui plus glorieux et plus illustre; mais le démon politique l'avait emporté sur la montagne; combien de temps il a perdu à vouloir réformer le monde avant l'heure !

La philosophie a trop tôt dominé Edgar Quinet. C'était surtout un synthétique, soit qu'il fût poëte dans son *Napoléon* et dans son *Juif Errant*, soit qu'il fût historien, comme dans son Histoire de la Révolution. Laissera-t-il une figure lumineuse, ce grand esprit et ce brave cœur? Peut-être lui a-t-il manqué le rayon mystérieux.

Michelet ne joua pas les grands rôles de la poésie ; mais il y a dans tous ses chapitres historiques des échappées dans le bleu des nues où passent les images épiques. C'est le poëte des emportements. C'est aussi le poëte des recueillements, quand il est historien de la nature : l'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne ; mais s'il prend pour thème l'*Amour* et la *Femme*, deux autres livres qu'il a signés en lettres de flammes, ce n'est plus qu'un dithyrambique égaré par un dernier coup de soleil dans son été de la Saint-Martin.

Pour quiconque sait faire la part de l'aveuglement dans la passion, Michelet est un peintre lumineux et expressif dont les fresques survivront.

Universitaire, il a brûlé la grammaire de l'Université pour s'enivrer du vin pur de Saint-Simon, ce grand écrivain sans grammaire. Il ne se retouchait pas, tant il avait peur d'éteindre les flammes de sa phrase. Son style a les bras cassés, mais que ferait la Vénus de Milo de ses bras ! Le beau n'est qu'une vision. Les figures de rhéthorique ont leurs mains, mais que portent-elles, sinon des roses fanées ! Comme son frère Quinet, j'ai failli dire son frère en Jésus-Christ, Michelet a touché à tout d'une main non moins savante, mais plus fiévreuse. Combien de vases précieux il a brisés sur son chemin sans reconnaître les parfums qu'ils renfermaient.

Ces amis de l'humanité sont quelquefois des hommes, mais ils sont souvent aussi des enfants rebelles. S'ils fécondent l'avenir, ou plutôt s'ils font croire au lendemain, c'est en faisant le désastre dans le passé, c'est en jetant le trouble autour d'eux avec ce cri : *fiat lux!*

L'Académie française est la magistrature assise. Quinet et Michelet sont restés jusqu'à la fin de la magistrature debout, procureurs généraux de l'esprlt de

révolte qui renferme l'esprit du bien et l'esprit du mal. Quand on les appela au 41e fauteuil, Michelet accepta pour Quinet, mais Quinet n'accepta que pour Michelet.

Que pouvaient-ils faire sous la coupole de l'Institut où les dieux de l'Olympe poétique ont abordé le rivage, ces deux hommes qui ne vivaient que pour la tempête ? Que leur importaient des lauriers pacifiques à ces vaillants soldats qui n'ont pas voulu quitter un seul instant la bataille de la vie !

Et maintenant à qui le fauteuil ?

XX

GEORGE SAND

1804-1876

Le génie n'a pas de sexe, il y a des hommes qui écrivent comme des femmes, il y a des femmes qui écrivent comme des hommes. Un maître a dit qu'aucun chef-d'œuvre n'était sorti de la main des femmes : c'est une calomnie qui ne serait pas tombée de la bouche de M. Legouvé, premier du nom. Et tout d'abord les femmes font des enfants, — je me trompe, font des hommes. Citez-moi un héros, un grand artiste, un poëte supérieur, un demi dieu qui ne doive pas à sa mère une part de sa divinité?

Mais les femmes ne se contentent pas de faire des enfants et des hommes, elles font des œuvres et des

chefs-d'œuvre. Si elles ne vont pas sur le champ de bataille ce n'est pas leur faute : depuis les amazones il y a tout un livre à faire sur la bravoure des cantinières. A coté de ce livre il faudrait placer les poésies de *Sapho*, les lettres de Mme *de Sévigné*, les romans de *Georges Sand*. Qui donc contait mieux que la reine de *Navarre*, qui donc sculptait mieux que la princesse *Marie d'Orléans*, qui donc peint mieux que *Rosa Bonheur*?

Mais le génie de la femme n'est pas circonscrit dans la plume, le ciseau et la palette. Il se révèle à toute heure et en toute chose. N'est-ce pas avoir du génie que d'avoir l'art d'être belle? Donner le sentiment du beau c'est prêcher le bien.

Voilà pourquoi l'Académie française a toujours eu tort envers les femmes. On comprend que les femmes ne montent pas en chaire ni à la tribune ; la famille les veut sous le toit familial, mais on ne comprend pas que les femmes soient bannies de l'Académie française. Qu'est ce donc que l'Académie elle-même, sinon une femme; tantôt une douairière, tantôt une grande coquette, tantôt une femme savante. Sa maison n'est-elle pas un salon, suivant le mot consacré? Alors de quel droit fermer la porte aux femmes. Sans trop retourner en arrière, ne doit-on pas regretter que Mme de Staël, Mlle Mars, Mme de Girardin, Mlle Rachel, Mme Sand, n'aient pas été élues à l'Académie française. Les immortels s'y seraient un peu moins ennuyés dans la compagnie de ces femmes illustres. Aussi le 41e fauteuil qui n'avait pas ouvert ses bras à Mme de Sévigné, non plus qu'à Mme de Staël pour se soumettre à la tradition, voulut-il les ouvrir à George Sand, une femme qui s'était fait homme par le génie comme par le nom

George Sand n'eut pas de peine à bien parler * dans l'enceinte consacrée, elle s'évertua dans son compliment aux Quarante à leur prouver que son style était plus sobre, plus ferme, plus mâle que le style de presque tous les Immortels qui s'enrubannaient dans le rose et le bleu.

Oui cette femme fut un homme. N'a-t-elle pas traversé toutes les philosophies? N'a-t-elle pas eu le courage du médecin qui scalpe en pleine chair? Ne s'est elle pas penchée douloureusement sur l'abîme social d'où s'échappent tant de prières et tant d'imprécations? N'a-t-elle pas eu les passions d'un homme, tout en gardant au cœur les belles fiertés de la femme et les adorables douceurs de la mère?

Aussi, messieurs les Immortels furent contents de leur journée : le premier pas était fait, un parfum de grâce, un charme imprévu, une auréole plus douce que la lumière avait traversé leur Olympe nocturne. Emile Augier qui se connaît en hommes et en femmes, ne manqua pas de dire : Nous avons là un bon camarade de lit pour notre sommeil radieux.

Voici comment Georges Sand parla aux Quarante :

« Messieurs, je ne sais rien. C'est peut-être ma « force. Je n'ai jamais ouvert les grammaires, ni celles « des lettres, ni celles des arts. C'est toujours le chaos « et la tour de Babel. Il y a deux initiateurs pour les « artistes de toute sorte : Dieu qui parle à l'âme, la « Vérité qui parle aux yeux.

« Un artiste n'est pas digne de la plume ni du pin-

* Elle ne rappela pas que son bisaïeul le maréchal de Saxe avait refusé d'être de l'Académie en disant ces mots: « Que diable me veulent-« ils pour ouïr leurs grincements de plumes, moi qui n'écris qu'avec « mon épée. »

« ceau s'il ne continue pas l'œuvre de Dieu; l'art n'est « qu'un métier s'il ne s'attaque pas au Beau et à « l'Idéal. Si la Vérité n'est pas le Beau pour l'artiste, « c'est que l'artiste n'est qu'un copiste vulgaire.

« Qu'est-ce que la Nature copiée, sans la transfigu- « ration de l'Art. Un jeu d'enfant. Quand je vois un « Rembrandt ou un Corot, c'est la nature, mais il y a « l'art qui resplendit, mais il y a l'âme de l'artiste. « Il « faut être ignorant comme un maître d'école » pour « s'imaginer que la réalité brutale est une expression « de l'art; ceux qui disent cela sont ceux qui ne savent « pas voir la nature, car la nature n'est pas une figure « morte qu'un copiste peut reproduire. Si on ne repro- « duit pas l'âme de la nature on n'est pas un artiste. Il « n'y a donc qu'une vérité dans l'art, le beau; qu'une « vérité dans la morale, qu'une vérité dans la politique, « le juste; mais le beau absolu, le bien absolu, le juste « absolu, car le cadre de l'idéal doit être grand comme « le monde; celui qui voit par un petit cadre voit mal; « celui qui n'a jamais eu l'idée de l'infini, ne sera ja- « mais qu'un infiniment petit; il pourra peindre des « carottes et des casseroles, mais s'il peint l'homme, « il le peindra sous son auréole mystérieuse. Il faut « donc en finir une fois pour toute avec la grammaire « et le *Traité du sublime*, car ce sont là de petits « cadres qui nous empêchent de voir l'idéal. Le beau « dans l'art se sent plus qu'il ne s'établit par des « règles. Tous ces catéchismes de poésie, d'art et de « politique que l'on se jette à la tête sentent encore « l'enfance de la poésie, de l'art et de la politique.

« Laissons professer les pédants, mais n'écoutons « pas tous ces bruits de l'école; bouchons-nous les « oreilles pour mieux entendre en nous les voix élo- « quentes de l'inspiration.

« Les vrais maîtres sont les hommes de génie qui « ne professent pas, mais qui enseignent par leurs « œuvres; étudions-les tous, car un seul pourrait nous « entraîner à sa suite, je veux dire à son ombre. Ne « nous inquiétons pas de toutes ces contradictions qui « éclatent dans la compagnie des maîtres illustres. « Le génie n'est pas un, ce qui fait sa force univer- « selle c'est sa variété. J'ai donc étudié les deux na- « tures, celle que Dieu m'a montrée et celle que j'ai « vue dans les chefs-d'œuvre, mais je proteste, tout en « admirant la vérité contre ce que les barbares de la « plume et de la palette appellent le réalisme. Il n'y « a point d'art sans idéal, hormis chez les sauvages; il « n'y a point de vérité sans l'infini, hormis chez les « athées, ces sauvages de la civilisation.

« Je pense en ceci comme les maîtres souverains du « XIXe siècle: Hugo et Delacroix. Il y en a un autre « qui fut mon ami, M. de Balzac; les réalistes citent « celui-là à tout propos. Or, que disait Balzac: « Mon « point de départ dans mes figures, c'est l'homme ou « la femme que je vois sous mes yeux mais je ne ferais « qu'une œuvre enfantine si je ne créais pas un type « qui conduit mon roman, si je ne montais pas de ton « tous mes personnages, si je ne les transfigurais pas « par un sentiment sublime ou par une coquinerie de « haute volée. Et d'ailleurs pour être toujours dans la « vérité, il faut que je fasse plus vrai que nature. »

« Pour moi je n'ai pas procédé comme Balzac, parce « que je n'ai jamais eu de théorie; mon cœur a con- « duit ma plume, comme disait mon ci-devant ami Al- « fred de Musset. »



XXI

PAUL DE SAINT-VICTOR

1827-1881

Ce magicien du style, ce don Juan de la phrase, comme a dit Henry Houssaye, a remis en scène toutes les grandes figures historiques avec plus de relief encore quelles ne nous apparaissaient. Aussi, rien ne fut plus juste que le titre de son premier livre *Hommes et Dieux*.

Les dieux sont des hommes immortels, les hommes sont des dieux mortels, Saint-Victor voyait ainsi jusqu'à la confusion. Dans tous ses livres ses figures ont des hauteurs épiques, aussi aimait-il surtout les maitres souverains : Homère et Dante, Shakespeare et Hugo. Phidias et Michel-Ange, Rubens et Delacroix, mais il se laissait prendre à toutes les magies de Boccace et de Marivaux, de Giorgione et de Watteau, parce qu'il y avait aussi du roman dans son esprit ; d'ailleurs, il comprenait tout et il ne niait rien, sinon l'art tombé en enfance des intransigeants du réalisme.

Certes, celui-là avait hanté les dieux. C'était une fête de le lire chaque lundi, car il donnait le vrai spectacle dans un fauteuil, comme le comprenait Alfred de Musset ; mais c'était une fête aussi quand il donnait,

pa sa critique d'art, le spectacle des expositions. A côté de Théophile Gautier, il y avait Saint-Victor : Théophile Gautier parti, il n'y avait plus que Saint-Victor. « Feu d'artifice » disaient les petits critiques. C'était tout simplement ou tout sublimement la lumière. Ce qu'il imprimait portait une marque vive et ineffaçable sur l'œuvre exposée. C'est qu'il parlait d'or par son style à bonnes fortunes. Tant mieux pour les maîtres, tant pis pour les médiocres : la médiocratie n'a pas eu d'ennemi plus hautain.

Je ne dirai pas que ce fut pour cela qu'il n'eut que trois ou quatre voix qnand il se présenta à l'Institut.

Avant d'être élu au 41e fauteuil de l'Académie française, Paul de Saint-Victor avait ses grandes entrées à l'Académie universelle des beaux esprits de tous les temps. La véritable académie est celle où l'on rencontre Homère et Platon, Virgile et Lucrèce, Dante et l'Arioste, Shakespeare et Byron, Cervantes et Goethe, Rabelais et Montaigne, Molière et Hugo. Qui donc a mieux parlé de ces merveilleux génies ? C'est qu'il fut de leur intimité radieuse. Il les a pénétrés par l'histoire comme par la critique, mais surtout par l'admiration. Paul de Saint-Victor ne s'attardait pas avec les infiniment petits. La vie est courte pour ceux qui ont la haute curiosité de l'esprit. Volontiers il disait aux importuns ces paroles d'un sage du portique à une bête en peplum : « Mon cher Créon, va-t-en mourir trois ou quatre fois, après quoi, tu seras peut-être digne de parler avec nous. » Il y a là toute une philosophie, la philosophie de la mort alchimiste, qui finit, dans le creuset de la tombe, par trouver de l'or dans un homme pour en refaire un meilleur.

Paul de Saint-Victor ne fut pas de ceux qui critiquent pour critiquer : C'était aussi un alchimiste : Il cherchait

le meilleur des hautes personnalités qui ont fait de ce pauvre monde un monde digne de l'histoire. Quand Paul de Saint-Victor cherchait un homme, c'est qu'il était sûr de le trouver. Mais celui-là n'y allait pas comme Sainte-Beuve avec une lanterne, car il marchait en pleine lumière et il fixait le soleil. Une femme me disait : « Quand je lis du Paul de Saint-Victor, je me crois toute couverte de diamants, comme en mes grands jours de fête. » C'est en vain que ce trouveur superbe rejette à chaque page le flot des pensées tout imagées qui envahit son style, la luxuriance le déborde, comme la source vive qui jaillit trop riche : c'est la fée des légendes qui, à chaque mot, verse des pierres précieuses ; mais ce n'est pas cette vaine richesse qui chez les parvenus, n'éclaire que leur vulgarité native : Saint-Victor jette des diamants sur ses pas pour le rayonnement de sa pensée ; ne croyez pas pour cela qu'il fasse des phrases. Voltaire disait : « Je n'ai de ma vie fait une phrase ! » Il oubliait ses tragédies. Paul de Saint Victor reste toujours dans la grande simplicité de l'antique. Nul mieux que lui ne donne à la vérité l'abandon et la négligence, l'attitude charmante et la saveur primitive ; il est trop grec pour ne pas être français, il est trop français pour ne pas être grec. Comme Eschyle, il aime le mot de nature, où qu'il soit ; s'il est encanaillé, il lui donne ses grandes entrées dans le monde littéraire. L'art ennoblit tout. Les grands peintres — Paul de Saint-Victor en est un — transfigurent le trivial en sublime. Eschyle, le plus grand des peintres par le miracle de la poésie, a osé tout dire, comme plus tard Shakespeare, comme aujourd'hui Hugo.

Les jaloux de Saint-Victor l'ont comparé à un feu d'artifice. C'est la critique de la critique. D'un feu d'artifice, après le bouquet, on s'en revient chez soi triste et nocturne, quand on revient de Paul de Saint-Victor, on est tout radieux. C'est qu'on a traversé les plus beaux pays de l'esprit humain sous un pompeux rayon de soleil. On en garde quelque chose comme ces méridionaux qui passent un hiver dans le nord et qui apportent un doux reflet des contrées lumineuses.

Paul de Saint-Victor fut un disciple de Lamartine ; mais c'était le maître qui consultait l'élève. Aussi lui disait-il : « Je ne permets à personne de prononcer mon oraison funèbre à l'Académie, si ce n'est à vous. » Lamartine avait raison ; avec Saint-Victor, on était sûr d'avoir un linceul brodé d'or. Le rêve de Lamartine fut aussi le rêve de Victor Hugo. Mais ce fut Victor Hugo qui parla de Saint-Victor en pleine Académie, comme Homère eut parlé d'Aristote :

« Il était de ma famille dans le monde des esprits, « dans ce monde où nous irons tous. Quel homme « c'était, vous le savez. Combinez la science d'un « mage assyrien avec la courtoisie d'un chevalier fran- « çais, vous aurez Saint-Victor. Qu'il aille où sa place « est marquée parmi les Français glorieux ! Qu'il soit « une étoile pour la patrie ! Son œuvre est une des « œuvres de ce grand siècle. Elle occupe les sommets « suprêmes de l'art. »

« Ce que j'admire en vous, peintre des Hommes et « des Dieux, c'est que vous avez les hardiesses et les « magies des poëtes indiens. Vous dites que vous faites « de la critique ? Vous faites de l'histoire et de la phi- « losophie.

« Tout pour vous est une fleur de philosophie ; vous « dédaignez les commentateurs et les annotateurs ; vous « marchez avec la vérité sans lui donner une hotte de « chiffonnière pour porter les paperasses de l'érudition.

« La vérité se prouve par elle même. Que m'importe « qu'un subalterne ait dit une bêtise avant moi ! Il faut « être un sous subalterne pour citer un subalterne. « C'est pourtant ce que nous voyons tous les jours dans « les livres contemporains : quatre lignes de texte et « vingt lignes de notes. Aussi, qu'arrivera-t-il?

« C'est que la postérité, dans un des naufrages de « l'esprit humain, jettera à la mer toute cette friperie « des commentateurs et des annotateurs ; on ne sauvera « de la tempête que les œuvres fortes, jaillies du cœur « ou de l'esprit, qui surnagent toujours sur les flots « du temps. Quand il ne restera plus que les chefs- « d'œuvre à fleur d'eau, on retrouvera les pages « immortelles des *Hommes et des Dieux*. »

ICI FINIT L'HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





LES 40 FAUTEUILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En regard de ce Parnasse tout inondé de lumière, où chaque figure se détache avec son relief précis et sa vie luxuriante, inscrivons tous les académiciens des quarante fauteuils. Ceci n'est pas une épigramme, car cette liste a elle-même ses soleils. Et combien d'étoiles filantes ont éclairé en passant le ciel littéraire des siècles passés ! Combien de renommées contemporaines qui pâliront bientôt, et seront effacées par l'oubli, ce dieu jaloux qui n'a pas la main assez haute pour atteindre les sommets ! Tous, des plus grands aux plus humbles, nous avons nos heures ou nos minutes de rayonnement. Il y a des gloires qui vivent un jour, il y a des gloires qui vivent cent ans ! Qu'importe, pour quiconque a donné sa note au grand concert ! pour quiconque a apporté son épi, ou même sa fleur d'ivraie, à la récolte humaine !

Ier FAUTEUIL. — Bardin. — 1637, Bourbon. — 1644, Salomon. — 1670, Quinault. — 1689, Callière. — 1717. Cardinal de Fleury. — 1743, Cardinal de Luynes. — 1788, Florian. — 1798, Cailhava. — 1813, Michaud. — 1840, Flourens. — 1868, Claude Bernard. — Renan.

IIe FAUTEUIL. — Hay du Chastelet. — 1637, Perrot d'Ablancourt. — 1665, Bussy-Rabutin — 1693, Bignon. — 1743, Jérôme Bignon. —

1771, de Bréquigny. — 1795, Ecouchard Lebrun. — 1807, Raynouard. — 1836, Mignet. — Duruy.

IIIe FAUTEUIL. — Habert. — 1637, Esprit. — 1678, Colbert, archevêque de Rouen. — 1708, Fraguier. — 1728, l'abbé d'Orléans. — 1744, Gisard. — 1748, d'Argenson. — 1788, d'Aguesseau — 1826, Brifaut. — 1859, Jules Sandeau. — 1884, Edmond About. — Léon Say.

IVe FAUTEUIL. — Méziriac. — 1639, La Mothe le Vayer. — 1673, Racine. — 1699, Valincourt. — 1730, Leriget de la Fage. — 1731, Crébillon. — 1762, Voisenon. — 1776, Boisgelin. — 1804, Dureau de la Malle. — 1807, Picard. — 1829, Arnault. — 1835, Scribe. — 1862, Feuillet.

Ve FAUTEUIL. — Auger de Moléon. — 1639, de Priézac. — 1662, Michel le Clerc. — 1692, Tourreil. — 1714, Roland Malet. — 1736, Boyer, évêque de Mirepoix. — 1755, de Boismont. — 1787, Rulhières. — 1795, Cabanis. — 1808, Destutt de Tracy. — 1836, Guizot. — 1875, J. B. Dumas. — Bertrand.

VIe FAUTEUIL. — Porchères. — 1640, Patru. — 1681, de Novion. — 1693, Coibaud. — 1694, Boileau, abbé de Beaulieu. — 1704, Abeille. — 1718, Mongault. — 1748, Duclos. — 1772, Beauzée. — 1789, Barthélemy. — 1795, M. J. Chénier. — 1811, de Chateaubriand. — 1848, de Noailles. — Hervé.

VIIe FAUTEUIL. — Séguier. — 1643, Bazin. — 1684, Boileau-Despréaux. — 1711, d'Estrée, archevêque de Cambrai. — 1718, d'Argenson. — 1721, Languet de Gergy. — 1753, Buffon. — 1787, Vicq-d'Azir. — 1795, Domergue. — 1810, Saint-Ange. — 1811, Parseval de Grandmaison. — 1835, Salvandy. — 1857, Augier.

VIIIe FAUTEUIL. — Faret. — 1646, du Ryer. — 1658, cardinal d'Estrée. — 1715, maréchal d'Estrée. — 1738, de la Trémouille. — 1741, cardinal de Rohan-Soubise. — 1757, de Montazet. — 1803, Boufflers. — 1815, Baour-Lormian. — 1855, Ponsard. — 1868, Autran. — 1877, Sardou.

IXe FAUTEUIL. — Maynard. — 1647, P. Corneille. — 1685, Th. Corneille. — 1710, Houdard de la Mothe. — 1731, Bussy-Rabutin, évêque de Luçon. — 1737, Foncemagne. — 1780, Chabanon. — 1795, Naigeon. — 1810, Lemercier. — 1841, Victor Hugo. — Leconte de Lisle.

Xe FAUTEUIL. — Maleville. — 1648, Ballesdens. — 1675, Cordemoy. — 1685, Bergeret. — C. de Saint-Pierre. — 1743, Maupertuis. — 1759, Le Franc de Pompignan. — 1785, l'abbé Maury. — 1808, Regnault de Saint-Jean d'Angély. — 1816, La Place. — 1817, Royer-Collard. — 1845, de Rémusat. — 1875, Jules Simon.

XIe FAUTEUIL. — Colomby. — 1649, Tristan l'Ermite. — 1655, La Mesnadière. — 1663, duc de Saint-Aignan. — 1687, de Choisy. — 1724, Portail. — 1736, La Chaussée. — 1754, Bougainville. — 1763, Marmontel. — 1795, Fontanes. — 1821, Villemain. — 1871, Littré. — 1882, Pasteur.

XIIe FAUTEUIL. — Voiture. — 1649, Mézeray. — 1683, Barbier d'Aucourt. — 1694, Clermont-Tonnerre. — 1701, Malézieux. — 1727, Bouhier. — 1746, Voltaire. — 1778, Ducis. — 1816, de Sèze. — 1828, de Barante. — 1867, Fratry. — 1871, Saint-René Tallandier. — 1880, Maxime du Camp.

XIIIe FAUTEUIL. — Sirmond. — 1649, Montreuil. — 1651, Tallemant. — 1693, de la Loubère. — 1729, Sallier. — 1761, Coëtlosquet. — 1784, de Montesquiou-Fezensac. — 1789, Arnault. — 1816, duc de Richelieu. — 1822, Dacier. — 1833, Tissot. — 1854, Dupanloup. — 1877, d'Audifret-Pasquier.

XIVe FAUTEUIL. — Vaugelas. — 1649, Scudéry. — 1668, marquis de Dangeau. — 1720, maréchal de Richelieu. — 1789, duc d'Harcourt. — 1803, Lucien Bonaparte. — 1816, Auger. — 1829, Etienne. — 1846, de Vigny. — 1864, Doucet.

XVe FAUTEUIL. — Baro. — 1650, Doujat. — 1689, Renaudot. — 1720, de Roquette. — 1725, Condain d'Antin. — 1733, Dupré de Saint-Maur. — 1774, Malesherbes. — 1795, Andrieux. — 1833, Thiers. — Henri Martin. — Lesseps.

XVIe FAUTEUIL. — Baudoin. — 1651, Charpentier. — 1702, Chamillard. — 1714, maréchal de Villars. — 1734, duc de Villars. — 1770, Loménie de Brienne. — 1795, Lacuée de Cessac. — 1841, Tocqueville. — 1860, Lacordaire. — 1862, de Broglie.

XVIIe FAUTEUIL. — De l'Etoile. — 1652, duc de Coislin. — 1702, duc de Coislin. — 1710, duc de Coislin. — 1733, Surian. — 1754, d'Alembert. — 1784, de Choiseul-Gouffier. — 1803, Portalis. — 1807, Laujon. — 1811, Etienne. — 1816, de Choiseul-Gouffier. — 1817, Laya. — 1833, Nodier. — 1844, Mérimée. — 1871, de Loménie. — 1878, Taine.

XVIIIe FAUTEUIL. — Serizay. — 1653, Pelisson. — 1693, Fénelon. — 1716, de Boze. — 1754, comte de Clermont. — 1771, de Belloy. — 1775, duc de Duras. — 1795, Garat. — 1816, cardinal de Bausset. — 1824, de Quélen — 1840, Molé. — 1856, de Falloux.

XIXe FAUTEUIL. — Balzac. — 1654, de Beaumont. — 1695, de Harlay. — 1695, André Dacier. — 1722, cardinal Dubois. — 1723, Hénault. — 1771, prince de Beauveau. — 1795, Merlin. — 1816,

Ferrand. — 1825, Delavigne. — 1843, Sainte-Beuve. — 1869, Janin. — 1875, Lemoinne.

XXe Fauteuil. — Porchères. — 1654, de Chaumont. — 1697, le président Cousin. — 1707, marquis de Mimeure. — 1719, Gédoyn. — 1744, cardinal de Bernis. — 1795, l'abbé Sicard. — 1822, Frayssinous. — 1842, Pasquier. — 1862, Dufaure. — Cherbuliez.

XXIe Fauteuil. — Habert. — 1655, Cotin. — 1682, Dangeau. — 1723, Fleuriau. — 1732, Terrasson. — 1750, Bissy. — 1810, Esménard. — 1811, Lacretelle. — 1856, Biot. — 1862, Carné. — 1876, Blanc — Pailleron.

XXIIe Fauteuil. — Servien. — 1659, Villayer. — 1691, Fontenelle. — 1757, Séguier. — 1795, Bernardin de Saint-Pierre. — 1814, Aignan. — 1824, Soumet — 1845, Vitet. — 1874, Caro.

XXIIIe Fauteuil. — Colletet. — 1659, Gilles Boileau. — 1671, Montagny. — 1671, Charles Perrault. — 1704, cardinal de Rohan. — 1749, Vauréal — 1760, La Condamine. — 1774, Delille — 1813, Campenon. — 1844, Saint-Marc Girardin. — 1874, Mézières.

XXIVe Fauteuil. — Saint-Amant. — 1661, l'abbé Cassagnes. — 1679, comte de Crécy. — 1710, de Mesmes — 1723, Alary. — 1771, Gaillard. — 1803, comte de Ségur. — 1830, Viennet. — 1869, d'Haussonville. — Halévy.

XXVe Fauteuil. — Boissat. — 1662, Furetière. — 1688, La Chapelle. — 1723, d'Olivet. — 1768, Condillac. — 1780, comte de Tressan. — 1784, Bailly. — 1754, Sieyès. — 1816, Lally-Tollendal. — 1830, de Pongerville. — 1870, Marmier.

XXVIe Fauteuil. — Bois-Robert. — 1662, Segrais. — 1701, Campistron. — 1723, Destouches. — 1754, Boissy. — 1758, Sainte-Palaye. — 1795, Rœderer. — 1816, duc de Lévis. — 1830, de Ségur. — 1873, de Viel-Castel.

XXVIIe Fauteuil. — Bautru. — 1665, de Mesmes. — 1688, Testu. — 1706, marquis de Saint-Aulaire. — 1743, Mairan. — 1771, Arnaud. — 1803, Target. — 1806, le cardinal Maury. — 1816, l'abbé de Montesquieu. — 1832, Jay. — 1850, Nisard.

XXVIIIe Fauteuil. — Giry. — 1665, Boyer. — 1698, Genest. — 1720, l'abbé Dubos. — 1742, Du Resnel. — 1761, Saurin. — 1782, Condorcet. — 1795, l'abbé Villar. — 1826, Féletz. — 1854, de Sacy. — Labiche.

XXIXe Fauteuil. — Gombauld. — 1666, Paul Tallemant. — 1712, Danchet. — 1748, Gresset. — 1778, l'abbé Millot. — 1786, Morellet. — 1819, Lémontey. — 1826, Fourier. — 1830, Cousin. — 1865, Favre. — Rousse.

XXXe Fauteuil. — De Silhon. — 1667, Colbert. — 1684, la Fontaine. — 1695, Clérambault. — 1714, Massieu. — 1723, Houteville. — 1743, Marivaux. — 1763, Radonvilliers. — 1795, Volney. — 1820, Pastoret. — 1841, Saint-Aulaire. — 1855, de Broglie. — 1870, Duvergier de Hauranne. — Sully Prudhomme.

XXXIe Fauteuil. — De la Chambre. — 1670, Regnier-Desmarais. — 1743, La Monnoye. — 1727, La Rivière. — 1730, Hardion. — 1766, Thomas. — 1786, comte de Guibert. — 1795, Cambacérès. — 1816, Bonald. — 1841, Ancelot. — 1855, Legouvé.

XXXIIe Fauteuil. — Racan. — 1670, P. de la Chambre. — 1693, la Bruyère. — 1696, l'abbé Fleury. — 1723, Adam. — 1726, Seguy. — 1761, de Rohan-Guémenée. — 1803, Devaine. — 1803, Parny. — 1815, de Jouy. — 1845, Empis. — 1869, Barbier. — Perraud.

XXXIIIe Fauteuil. — Hay du Chastelet. — 1671, Bossuet. — 1704, cardinal de Polignac. — 1742, Giry de Saint-Cyr. — 1761, Batteux. — 1780, Lemierre. — 1799, Bigot. — 1825, duc de Montmorency. — 1826, Guiraud. — 1846, Ampère. — 1865, Prévost-Paradol. — 1870. Rousset.

XXXIVe Fauteuil. — Godeau. — 1673, Fléchier. — 1710, Nesmond. — 1727, Amelot. — 1749, maréchal de Belle-Isle. — 1761, Trublet. — 1770, Saint-Lambert. — 1803, Maret. — 1816, Laîné. — 1836, Dupaty. — 1852, de Musset. — 1858, de Laprade. — Coppée.

XXXVe Fauteuil. — De Bourzeys. — 1173, l'abbé Gallois. — 1688, Mongin. — 1746, de la Ville. — 1774, Suard. — 1817, Roger. — 1842, Patin. — 1876, Boissier.

XXXVIe Fauteuil. — Gomberville. — 1764, Huet. — 1721, J. Boivin. — 1727, duc de Saint-Aignan. — 1776, Colardeau. — 1776, la Harpe. — 1803, Lacretelle aîné. — 1824, Droz. — 1851, Montalembert. — 1871, d'Aumale.

XXXVIIe Fauteuil. Chapelain. — 1674, Benserade. — 1691, Pavillon. — 1705, Sillery. — 1715, duc de la Force. — 1726, Mirabeau. — 1761, Watelet. — 1786, Sedaine. — 1795, Collin d'Harleville. — 1806, Daru. — 1829, de Lamartine. — 1870, Ollivier.

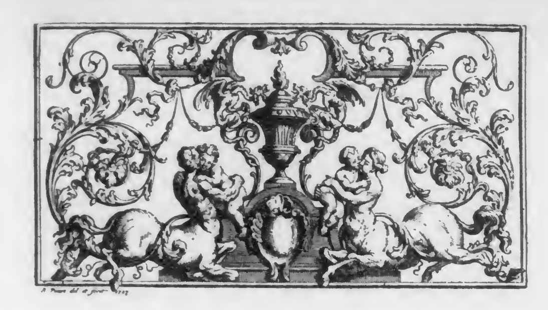
XXXVIIIe Fauteuil. Conrart. — 1675, Rose. — 1701, Louis de Sacy — 1728, Montesquieu. — 1755, Châteaubrun. — 1775, Chastellux. — 1799, E. de Neufchâteau. — 1828. Lebrun. — 1873, A. Dumas.

XXXIXe Fauteuil. — Desmarest. — 1676, J. de Mesmes. — 1688, Mauroy. — 1706, l'abbé de Louvois. — 1719, Massillon. — 1742, duc de Nivernais. — 1799, Legouvé. — 1812, A. Duval. — 1842, Ballanche. — 1847, Vatout. — 1849, de Saint-Priest. — 1854, Berryer. — 1869, de Champagny. — de Mazade.

XLe Fauteuil. — Montmor. — 1679, Lavau. — 1694, Caumartin. — 1733, Montcrif. — 1771, Roquelaure. — 1818, Cuvier. — 1832, Dupin. — 1866, Cuvillier-Fleury.

Voilà ce que deux siècles d'Académie ont transmis à la postérité. Mais combien de noms ne sont pas arrivés à leur adresse ! Au contraire, tous ceux du quarante et unième fauteuil garderont l'éternelle jeunesse de leur renommée.





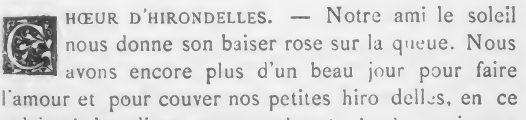
LES HIRONDELLES

SCÈNES ARISTOPHANESQUES

1833.

Le théâtre représente, au bord d'un fleuve bourbeux, un palais flanqué de deux pavillons, surmonté d'un paratonnerre ; au-dessous du paratonnerre une coupole ; au-dessous du fronton une horloge ; au-dessous de l'horloge des lions qui n'ont jamais mordu et qui n'ont jamais montré leurs griffes, véritables lions académiques ; en face de la coupole un pont célèbre par ses aveugles.

Le soleil allume les chandelles du théâtre. Une nuée d'hirondelles vient tourbillonner devant le palais.



Chœur d'hirondelles. — Notre ami le soleil nous donne son baiser rose sur la queue. Nous avons encore plus d'un beau jour pour faire l'amour et pour couver nos petites hirondelles, en ce palais où les dieux nous protègent. Après quoi nous irons prendre des bains de sable dans le feu du Sahara.

Salomé. — Et pourtant, n'avons nous pas ici le spectacle de ces immortels qui travaillent jour et nuit?

RADOUDJA. — Étranges immortels! Étrange travail! Il n'y en a pas un qui fasse des enfants!

SALAMMBO. — Il paraît qu'il est bien plus beau de faire des chansons — en prose ou en vers.

PROGNÉ. — Oui, ce ne sont que des chansons.

FATMA. — Singuliers hommes, ces immortels. Ne les vois-tu pas passer une fois par semaine devant les lions? Certes, on ne les confond pas avec des lions; car ils n'ont plus ni cheveux, ni dents, ni griffes. Ils s'en vont par là, sous ces voûtes sépulcrales, en se disant à tour de rôle : Frère! il faut mourir.

PROGNÉ. — Oui. Ne vois-tu pas celui qui passe là-bas? il se traîne comme un cloporte, parce qu'il a la patte prise par la goutte. C'est un grand esprit qui a nié les dieux, en leur disant : Retirez-vous de mon soleil.

RADOUDJA. — Celui qui vient après lui a affirmé les dieux pour prouver qu'il est fils des dieux, simple question héraldique, mais il ne s'en porte pas mieux pour cela, avec son catarrhe.

SALOMÉ. — En vérité, toutes les maladies se sont ruées sous cette coupole. Ah! c'est qu'on n'est pas immortel pour rien.

PROGNÉ. — Je ne voudrais pas être immortelle à la condition de ne plus battre joyeusement des ailes!

LE CHŒUR. — Plaignons, plaignons les immortels! Que les dieux fassent grâce aux immortels! Prions, prions pour les immortels, car ils nous offrent l'hospitalité et ils font si peu de bruit qu'ils ne troublent pas nos couvées silencieuses.

FATMA. — Croirais-tu qu'il y ait des immortels qui veulent prendre la place de ces demi-dieux sans avoir peur d'habiter leurs tombeaux?

SALOME. — Est-il possible?

RADOUDJA. — Vois plutôt ces poètes qui passent.

SALAMMBO. — Je les connais ces poëtes-là. Ne te souviens-tu pas, quand nous nous sommes arrêtés à Lyon pour ouïr de belles strophes de Victor de Laprade, nous avons été charmés jusqu'au ravissement des sonnets de Soulary.

PROGNÉ. — Oui, cela sonne harmonieusement dans mes oreilles.

FATMA. — Quand je suis allée faire mon nid à l'Arsenal où règne l'immortel bibliophile Jacob, je me suis bien des fois tapie dans le cabinet de Henri de Bornier pour écouter les scènes de ses drames.

RADOUDJA. — Moi, j'aime les fières héroïdes de Leconte de Lisle. Voilà des vers campés à l'antique! On dirait qu'il ne parle qu'aux dieux de l'Olympe.

SALOMÉ. — Moi j'aime mieux m'attendrir jusqu'aux larmes avec Francis Pittié ou Deroulède ou Jules Lacroix.

FATMA. — A force de me prendre le cœur, ils me troublent l'esprit. J'aime mieux suivre *le Passant* de Coppée. Un peu plus je faisais mon nid dans le chignon de Sarah Bernhardt. Quel poëte!

PROGNÉ. — Coppée ou Sarah Bernhardt?

RADOUDJA. — Tous les deux.

SALOMÉ. — Moi je suis pour cet adorable païen qui s'appelle Silvestre et du charmeur chevelu.

PROGNÉ. — Les deux font la paire avec Leconte de Lisle et Richepin. Ils aiment la vie et ils la font aimer par toutes les éloquences de la poésie.

SALOMÉ. — Et Clovis Hugues?

FATMA. — Ah! oui, Barbier à vingt ans.

SALOMÉ. — Chut! Je vois venir tous les poëtes et tous les prosateurs qui seront — ou qui ne seront pas de l'Académie.

Changement de scène.

LA PLÉÏADE

Les hirondelles vont tourbillonner autour de la pléïade des poëtes pour entendre ce qu'ils disent. Les sept poètes se donnent la main et s'examinent tour à tour du coin de l'œil pour surprendre chez leurs rivaux la fièvre académique.

SILVESTRE. — Eh bien! Bornier, où vas-tu donc avec tes quatorze voix à ta boutonnière ?

BORNIER. — Je me promène sur le Pont-des-Arts. Il y passe des académiciens. Car il ne me manque que trois ou quatre voix comme à Casimir Bonsoir. Et toi, Silvestre ?

SILVESTRE. — Moi, je prends le Pont-des-Arts, parce qu'il y passe des femmes. Ah! si l'Académie était une femme !

BANVILLE. — Tu te ferais lever par elle et tu serais le chevalier de cinq louis.

RICHEPIN. — A la bonne heure! Voilà le nouveau dictionnaire de l'Académie!

BORNIER. — Si nous allions boire quelque belle bouteille coiffée d'argent : le vin des poëtes qui fait sauter le bouchon. N'est-ce pas, Leconte de Lisle?

LECONTE DE LISLE. — Je ne bois point de ce vin barbare. Je ne bois que du vin de Syracuse en trinquant avec Banville, mais mon amphore est brisée.

DAUDET. — Païen! Vous ne parlez que du sang de la vigne. Moi j'ai brisé la coupe de mon cœur. Aussi, c'est le sang de mon cœur qui jaillit à mon festin poétique.

RICHEPIN. — Avec un peu de bouillabaisse. Et toi, Soulary, chantes-tu de pareilles antiennes ?

SOULARY. — Moi, mon verre n'est pas grand, mais je bois gaiement dans mon verre.

PITTIÉ. — Oui, un pur cristal, où tu ciselles tous les jours un sonnet, un miracle de l'art.

SOULARY. — C'est toi qui as trouvé la source vive de la poésie.

SILVESTRE. — Quel est celui d'entre nous qui n'est pas un grand poëte ? Moi! toi! lui!

CHŒUR DES HIRONDELLES. — Ils n'en croient pas un mot.

HENRY BLAZE. — Est-ce que vous faites vos visites sur le Pont-des-Arts?

MONSELET. — On ne sait pas, Les immortels passent sur le Pont-des-Arts. Il y en a déjà deux ou trois qui m'ont dit : Pourquoi n'êtes-vous pas des nôtres? — Pourquoi pas? — Douze cents francs par an pour acheter des cigares.

RICHEPIN. — Et même pour faire fumer des cigarettes à quelque Cora Pearl inédite.

SILVESTRE. — Les poëtes n'aiment pas les choses inédites, ni les poésies ni les femmes. Plus il y a d'éditions, plus ils sont contents.

SOULARY. — Vous parlez de douze cents francs? Mais je ne serais pas venu de Lyon pour si peu : La République a voulu que les immortels touchassent désormais douze mille francs pour faire un pied de nez à Louis XIV, ce protecteur des lettres qui faisait une pension de mille francs à Molière et qui n'a jamais payé celle de Corneille.

SILVESTRE. — Douze mille francs! nous sommes tous candidats. Mais il n'y a qu'un fauteuil! Voulez-vous le tirer à la courte paille?

CHŒUR DES HIRONDELLES. — Soyons douces aux futurs immortels.

MYRTHA. — Cynthia! tu as une paille dans le bec, laisse-la tomber.

MENDÈS (ramassant la paille et la cassant en deux). — Voyons, Bornier, tires-tu avec moi?

BORNIER. — Un duel? ça y est (Montrant sa paille J'ai la plus longue.

MENDÈS. — Eh bien! va frapper le premier à la porte de l'Académie. Mais dépêche-toi, car les Immortels, qui pardonnent une tragédie, n'en pardonnent pas deux.

ANATOLE FRANCE. — Il y en a pour tout le monde; même pour ceux qui n'en veulent pas.

SOULARY. — Nous sommes la Pléïade, puisque nous sommes sept. Entrons tous à l'Académie.

BANVILLE. — Nous n'avons rien fait pour cela.

RICHEPIN. — C'est là notre force: quiconque travaille pour l'Académie n'entre pas à l'Académie. About n'a-t-il pas dit que cette grande coquette ne brisait son éventail qu'aux pieds des amoureux qui se moquaient d'elle?

DES ESSARTS. — A quoi penses-tu, Richepin? Tu es effrayé de l'éclat que nous allons répandre sous la coupole.

BOURGET. — Oui, une constellation nocturne.

RICHEPIN. — Jamais on n'aura vu cela à l'Institut.

CHŒUR DES HIRONDELLES. — Ils ne savent pas qu'il y a des nébuleuses dans la pléïade.

PROGNÉ. — Sans compter les étoiles filantes.

SALOMÉ. — Enfin, quand le soleil Hugo disparaîtra, la pléïade resplendira peut-être sous ces voûtes nocturnes.

RADOUDJA. — Hugo a été bon prince; comme le soleil, il a daigné se coucher une nuit pour permettre à la pléïade d'hier de donner ses rayonnements! Croyez-vous donc que des étoiles comme Dumas, Laprade, Augier, soient des comètes sans feu ni lieu? Marmier

beaucoup voyagé, comme nous, mais il a toujours droit de cité dans le Zodiaque.

Sept académiciens passent le pont des Arts, les sept poëtes les saluent. Les académiciens, habitués à donner quelque chose sur le pont des Arts, prennent leurs porte-monnaie et n'y trouvent que des boules noires.

CHŒUR DES ACADÉMICIENS. — Messieurs, voilà notre voix, mais ne jouez pas de la flûte.

CHŒUR DES SEPT POETES. — Io! Evohé! Nous sommes élus!

LECONTE DE LISLE. — Allons boire du vin de Chio.

BANVILLE. — Evohé! Le Château-Yquem.

SOULARY. — Je me contenterais d'une bouteille des côtes du Rhône.

SILVESTRE. — Moi, je suis toujours pour le vin de Champagne, parce qu'on le boit avec des femmes.

BORNIER. — Moi, je suis pour le vin de Chambertin.

BANVILLE. — Moi, je n'ai pas le vin triste: je boirais bien du Lacryma-Christi.

FERRIER. — Moi, je ne fais pas de façons. Je suis comme Joconde: que le vin soit blond ou brun, qu'il soit l'opale ou le rubis, je ne jurerais pas de ne pas le boire bleu, si j'étais dans le Sahara.

COPPÉE. — Tudieu! messieurs, voilà de bons principes. Que Silvestre nous conduise magistralement dans le chœur des nymphes éperdues.

RICHEPIN. — J'en accepte l'augure: nos discours à l'Académie seront des baisers et des glouglous.

LE PLEIADE en chœur. — Glou glou! Io! Evohé!

LECONTE DE LISLE. — Je veux que Zeus m'emporte dans les bras d'Artémis, si je sais pourquoi nous voilà tous de l'Académie. Akadêmos n'avait pas prévu cela.

CATULLE MENDÈS. — Je comprends que tu en sois.

DES ESSARTS. — Et toi donc ! (A Daudet qui s'approche) Et toi aussi?

FERDINAND DE GRAMONT. — Et lui aussi. Et Soulary, et Silvestre, et Richepin.

CHŒUR DES HIRONDELLES. — Comme a dit le grand Molière dans *les Femmes savantes*, que nous avons vues quand nous faisions notre nid au plafond du Théâtre-Français :

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

Chaque hirondelle, à tour de bec, gazouille un des vers de la scène de Vadius et de Trissotin :

— Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.
— Vos odes ont un air libre, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.
— Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?
— Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?
— Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux.
— Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux.
— Aux ballades surtout vous êtes admirable,
Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

PROGNÉ. — Mais pourquoi rappeler Molière, puisque Molière lui-même recevrait tous ces poëtes-là à sa maison d'Auteuil.

SALOMÉ. — Oui, mais pas le jour où souperait Armande ; car il y en a plus d'un parmi les sept qui ferait baiser les rimes sous son éventail.

Même décor. Changement de personnages. Champfleury et Monselet passent le pont des Arts bras dessus bras dessous.

CHAMPFLEURY. — Où vas-tu ?

MONSELET. — A l'Académie.

CHAMPFLEURY. — Que vas-tu faire là ?

MONSELET. — Prendre une heure de repos ; il y a si longtemps que j'ai de l'esprit !

CHAMPFLEURY. — Ah oui ! le sommeil des dieux : il paraît que c'est doux et profond comme la tombe. Tu es donc de l'Académie ?

MONSELET. — Pourquoi pas ! Et toi ?

CHAMPFLEURY. — Je n'en sais rien.

Les deux amis rencontrent Edmond About qui veut convertir Louis Veuillot, Pontmartin et d'Aurevilly. Grande dispute théologique. Surviennent MM. Meilhac, Halévy, Vacquerie, Pailleron, Gondinet, qui rient de la comédie et qui en feront une sur les conversions. En attendant, Aurélien Scholl fait un mot à l'eau-forte, Albéric Second lui riposte par un mot qui marque à vif; Pierre Véron gaiement entre en scène pendant que Rochefort, Vallès, Pyat, Lockroy, Pelletan, Maret, Lepelletier, vont former un cercle plus loin pour nier les dieux du ciel et les dieux de l'Institut.

Le pont des Arts est très peuplé : Voici Henry de Pène, Paul de Cassagnac, le comte de Paris, Henry Houssaye, Cornély, Ignotus, Wallon, Bourges, qui ouvrent des horizons sur l'histoire contemporaine.

Quelques romanciers qui les écoutent : Claretie, Zola, Goncourt, Ulbach, France, Gonzalès, décident qu'il n'y a point d'autre histoire que le roman.

Mais voici la critique : Sarcey, Ganderax, Vitu, Thierry, La Pommeraye, Chenavard, Mantz, Magnard, Fouquier, Bergerat, Parisis, Dubrujeaud, Gille, Scherer.

CHŒUR DE CRITIQUES. — Il n'y a ni roman ni histoire.

Quelques philosophes comme Janet, Ménard, Havet, d'Aurevilly prêchent le néant de la philosophie après avoir prêché la philosophie du néant.

Quelques peintres serrent la main des poëtes : c'est que ce sont aussi des poëtes, Gustave Moreau, Ziem, Jules Breton, Carolus Duran. On voit passer solitairement un grand diable à barbe blanche.

ALBÉRIC SECOND. — Saluez ! messieurs, c'est l'esprit qui passe : Alphonse Karr.

VEUILLOT. — Et moi ?

ABOUT. — Vous n'êtes que le Saint-Esprit, un dieu trépassé.

ALPHONSE KARR. — Qu'est-ce que tout ce monde-là ?

ALBÉRIC SECOND. — Vous ne reconnaissez pas vos confrères de l'Académie ? Voilà les poëtes, les historiens, les princes, les hommes d'église, les philosophes, les romanciers, les critiques, en un mot, toute la nouvelle Académie, celle de Goncourt.

BARDOUX. — Elles sont dignes l'une de l'autre.

ZOLA. — La nouvelle ne vaut pas mieux que l'ancienne.

ABOUT. — Mais si, puisque vous êtes de la nouvelle.

ZOLA. — Vous êtes bien bon, — mais si vous avez de l'esprit comme quatre, — je n'ai pas de l'esprit comme quarante.

LECONTE DE LISLE. — Ne suis-je pas un grand poëte ?

KARR. — Je vous crois sur parole, — car — je ne lis pas les poëtes.

GAMBETTA. — Ne suis-je pas une grande éloquence ?

ROCHEFORT. — Une grosse éloquence ! Mais l'Académie n'est pas à Cahors.

LE COMTE DE PARIS. — L'Académie est à Chantilly.

PARISIS. — Dans la littérature les revenants ne sont pas si morts que les vivants.

MONSEIGNEUR FREPPEL. — N'ai-je pas la parole d'or de Bossuet ?

VACQUERIE. — En petite monnaie ! L'Académie ne doit être ni une chaire à prêcher, ni une tribune.

CHEVREUL. — J'aurai bientôt cent ans. Est-ce que je ne représente pas un siècle de science ?

GIRARDIN. — Et moi un siècle d'alinéas !

VICTOR DURUY. — Est-ce que je n'ai pas écrit l'histoire ancienne et l'histoire moderne ?

HENRY DE PÈNE. — Il n'y a pas d'histoire, il n'y a que des légendes. Augustin Thierry n'était pas de l'Académie, non plus que Michelet.

ZOLA. — Est-ce que je n'ai pas succédé à Balzac ?

KARR. — A Champfleury; d'ailleurs Balzac n'était pas de l'Académie.

SCHERER. — Est-ce que je n'ai pas élevé la critique jusque dans les brouillards ?

HENRY HOUSSAYE. — Qu'est-ce que la critique ? une éclipse de soleil.

SCHERER. — Je n'ai pas lu M. Karr.

KARR. — Tant pis pour vous, monsieur, — car — je ne suis lu que par les gens d'esprit.

JANET. — Vous connaissez ma philosophie.

KARR. — *La philosophie du bonheur*; — voilà donc pourquoi vous êtes si triste ! — Ce n'est pas l'Académie qui vous fera gai.

CHŒUR D'HIRONDELLES. — Ils ne s'accordent pas. S'ils pouvaient se jeter par-dessus le pont ! Mais chut ! voilà une femme.

FATMA. — Et une belle ? mais elle a des bas d'azur.

MADAME EDMOND ADAM. — Et moi ne suis-je pas...

ABOUT. — Chut ! Trop d'Adam et pas assez d'Ève.

PARISIS. — Trop de muse et pas assez de femme.

Le prince Napoléon passe au bras de Paul de Cassagnac.

LOUIS BLANC. — Comme l'Académie rapproche les distances !

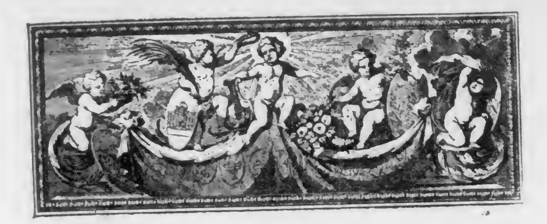
FERDINAND DE LESSEPS. — Que vois-je ? Tous ces beaux esprits attardés sur le Pont des Arts ! Attendez-moi, messieurs ! je vais percer l'isthme de Corinthe,

je veux dire le chemin de Carinthe, pour arriver plus vite à l'Académie.

Chœur des hirondelles. — Salut ! messeigneurs ; mais ne nous empêchez pas de bâtir nos nids aux frontons de l'Institut ; ne faites pas plus de bruit que les immortels qui s'en vont.

Alphonse Karr. — Ah ! mes amis, mes amis ! — ce siècle dix-neuvième n'a pas tenu ses promesses, ou plutôt — il n'a été grand qu'à son aurore. Nous avons beau nous tenir sous la pointe des pieds, nous ne nous élèverons pas à la taille de Napoléon, de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo. — Les soldats de ce temps-là valaient mieux que les capitaines d'aujourd'hui. Qui donc d'entre vous, — je parle de ceux qui sont dans l'Académie comme de ceux qui sont dehors, — qui donc pourrait tenir la place d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Musset, de Sainte-Beuve, de George Sand, d'Alfred de Vigny, de Théophile Gautier, de Mérimée — et d'Alphonse Karr ? — Qui donc remue les idées comme Quinet, Esquiros, Lamennais et Michelet ? Chateaubriand l'avait prédit quand il vit ses arrière-contemporains à l'œuvre : « Ce siècle finira dans le néant. » *





PAGES PERDUES SUR L'ACADÉMIE

L'Académie, qui a aujourd'hui ses palais, s'est égarée çà et là, comme le chariot du roman comique. Après avoir joué la Cendrillon chez Conrard, elle tint ses assises rue Clocheperce chez Desmarest, rue des Cinq-Diamants chez Chapelain, rue Sainte-Avoye chez M. de Montmaur, au coin de l'église Saint-Gervais chez M. de Gomberville, à l'hôtel Séguier chez Cérisy, enfin à l'hôtel Mélusine chez l'abbé de Boisrobert.

On était en 1643. Le chancelier Séguier qui continua le protectorat du cardinal de Richelieu, voulut que l'Académie s'assemblât chez lui. Pellisson a dit : « Je considère cette compagnie durant près de dix ans, tantôt à une extrémité de Paris, tantôt à l'autre, comme cette île de Délos des poètes, errante et flottante jusqu'à la naissance de son Apollon. »

On alla enfin à l'hôtel Séguier sans beaucoup de cérémonie d'ailleurs. On s'asseyait autour d'une table, non pas selon le génie, mais selon le hasard. « Quand le protecteur s'y trouvait il prenait la place de directeur. »

Pellisson fit cette remarque étrange : « Il présidait avec

* L'éditeur donnera ici quelques pages curieuses retrouvées dans les préfaces des anciennes éditions et dans les articles inspirés par l'*Histoire du 41e fauteuil.*

la même familiarité que pourrait le faire un des quarante, jusqu'à prendre plaisir qu'on l'interrompe et à ne vouloir point être traité de monseigneur, par ceux-là mêmes de ces messieurs qui sont ses domestiques! » Que dire après avoir mis un point d'exclamation? Sommes-nous en France dans ce fier pays du coq gaulois? O domesticité, comme tu as toujours fait courber la tête au génie! Ce fut surtout au XVIIe siècle, — un siècle auguste, — que les gens de lettres s'obstinaient à être des gens de maison ou de grande maison.

Autrefois comme aujourd'hui on mettait à l'Académie des bâtons dans les roues au char des poètes pour les arrêter sur « le chemin de Parnasse ». Ainsi quand l'abbé de Chaulieu se présenta, homme charmant et charmant poëte « à la morale près » dit l'abbé d'Olivet, le jour de l'élection le directeur de l'Académie annonça un candidat qu'il avait improvisé lui-même, le président de Lamoignon. Il fut élu tout d'une voix. Mais il arriva ceci, c'est qu'il refusa d'être de l'Académie, non pas seulement parce qu'il ne s'était pas présenté, mais parce qu'il disait comme Saint-Simon que tous ceux qui travaillent à la langue française ne savent ni parler ni écrire.

L'abbé d'Olivet rapporte que la fin, « la fin unique » de l'Académie, était de tracer un chemin pour arriver à la plus haute éloquence.

Dès l'origine MM. les quarante étaient obligés à un discours comme entrée de jeu. Le premier qui fut prononcé par M. du Chastelet avait pour titre l'*Eloquence*, le troisième par M. Godeau avait pour titre *Contre l'Eloquence*. Le sixième par M. Gombault est resté célèbre *Sur le je ne sais quoi*. Le douzième de Racan *Contre les sciences*, le quatorzième de Chapelain *Contre l'Amour*. Les deux qui suivirent, par Desmarest et Boissat, furent sur l'*Amour des Esprits* et sur l'*Amour des corps*.

M. de Balzac, l'autre, le célèbre, dit-on à l'Académie, c'est-à-dire celui qu'on ne connaît pas, fut d'une grande impertinence envers cette noble dame. Il ne voulut pas faire un discours, il se contenta d'envoyer un de ses livres en disant qu'on pouvait le lire à l'Académie, ce qui le tiendrait quitte envers elle.

Tout fut singulier à la création de l'Académie. On vou-

lait d'elle le transcendant Traité du Sublime. Or Corneille qui ne travaillait pas à cette œuvre inouïe fit en ce temps-là le « transcendant traité du sublime » en écrivant le Cid; mais absolument comme M. Jourdain faisait de la prose.

Si l'Académie avait compris que le Traité du Sublime c'était le Cid aussi bien que l'Iliade, elle eût publié le chef-d'œuvre en lettres d'or; mais ce fut bien une autre affaire, car l'Académie s'avisa, elle, l'implacable qui voulait dicter les lois du génie comme les lois de la grammaire, elle s'avisa de faire mot à mot la Critique du Cid. Et ils étaient quarante pour cette grande occupation! Je me trompe ils étaient quarante et un, puisque Richelieu avait demandé que l'Académie répandît ses lumières sur le Cid.

Quelle comédie pour Labiche! Quarante et un immortels critiquant sur la scène du Palais-Royal les fautes du *Cid!*

*
* *

L'abbé d'Olivet était effrayé du travail de l'Académie. La savante compagnie avait en effet commencé « à épurer le goût soit pour l'éloquence soit pour la poésie. Pour y parvenir elle résolut de travailler à un dictionnaire, à une grammaire, à une rhétorique et à une poétique », tout l'idéal du sublime!

L'abbé s'étonne des reproches qu'on adressait à l'Académie Della Crusca, parce qu'elle avait mis trois quarts de siècle au travail de son dictionnaire « y compris les retouches ».

Un autre abbé, l'abbé Régnier, s'écrie avec orgueil en tête du dictionnaire de l'Académie française que la grammaire des Quarante n'a pas pris tant d'années. En effet on ne commença qu'en 1635 ce travail de Pénélope, et en 1694 le célèbre dictionnaire était à sa dernière page. Aussi l'abbé d'Olivet s'écrie à son tour, comme s'il eût pris part à ces douze travaux d'Hercule. « Le Français demande l'impossible! »

Furetière, irrité de toutes les lenteurs académiques,

fit à lui seul en un tour de main un dictionnaire qui fut célèbre : Aussi l'Académie exclut-elle Furetière de son sein pour lui apprendre à se modérer. Le pauvre Furetière en mourut.

∴

A l'Académie, les vrais grands seigneurs sont ceux que le génie a couronnés. M. de Clermont-Tonnerre, qui n'avait pour lui que son nom, fut nommé en 1694. Dans son discours de réception, il ne dit pas un mot de son prédécesseur. Comme l'Académie tout entière lui demandait raison de son silence, il répondit sans façon : « Je n'ai jamais fait l'éloge d'un roturier. » Il occupait le 12e fauteuil, celui qu'avait occupé Voiture, celui que Voltaire devait occuper.

Tout Clermont-Tonnerre que fût le nouveau venu à l'Académie, il fut pourtant forcé de faire l'éloge du roturier. Seulement, quand M. de Clermont-Tonnerre mourut, l'Académie dispensa son successeur de faire son éloge.

La grand'seigneurie de ce Clermont-Tonnerre fut effacée par ces belles paroles du maréchal de Beauvau : « Les premiers personnages de l'État briguent l'honneur d'être les égaux des gens de lettres. » L'égalité académique est devenue proverbiale : la république des lettres est une république de rois; mais c'est une république.



L'Académie, à son origine, fut composée de trois éléments : les poëtes, les grammairiens ou gens de lettres et les grands seigneurs; le génie, l'étude et la naissance.

Cette composition formait un corps robuste et éclatant. On voulait que la France éloquente et titrée passât à l'Académie à chaque génération. Mais trop souvent elle passa — à côté — parce que l'on nomma de faux poëtes et de faux grands seigneurs. Le roi Louis XIV comprenait que l'Académie était une noblesse de l'État.

En 1676, il établit cet usage que, lorsqu'il y aurait spectacle à la cour, six places seraient réservées à l'Académie. Racine, Quinault, Benserade et Furetière furent ceux qui les premiers allèrent au spectacle de la cour à la faveur de leur titre d'académicien.

« Non-seulement ils y furent installés avec honneur, mais les officiers du gobelet leur présentèrent des rafraîchissements entre les actes, de même qu'aux personnes les plus qualifiées de la cour. » Louis XIV reconnaissait la royauté du génie; pressentait-il que, dans un avenir déjà prochain, la couronne des poètes et des artistes serait la seule couronne royale?

Quand mourut Conrart, un grand seigneur, — point d'esprit, point de science, point de pensée, — se présenta pour être de l'Académie française. On discutait ses titres en séance solennelle; Patru demande à lire une fable :

« Un ancien Grec avait une lyre où revenait l'âme d'Orphée : l'harmonie descendait du ciel. Une corde se rompit; au lieu d'en ajouter une de boyau, il en voulut une d'argent, et l'âme d'Orphée ne revint plus. »

Dès qu'il fut bien connu que l'Académie était une institution royale, elle devint, comme l'a dit Voltaire, « un corps où l'on reçoit des gens titrés, des hommes de plume, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres, et même des gens de lettres. »

Selon l'abbé de la Chambre, l'Académie devint « une académie glorieuse et triomphante, revêtue de la pourpre des cardinaux et des chanceliers, protégée par le plus grand roi de la terre, remplie de princes de l'Église et du Sénat, de ministres de ducs et de pairs, de conseillers

d'État, qui, se dépouillant de toute leur grandeur, se trouvaient heureusement confondus pêle-mêle dans la foule d'une infinité d'excellents auteurs, historiens, poetes, philosophes, orateurs, sans distinction et sans préséance. »

Il ne se trouva qu'une fois un Patru à l'Académie pour repousser un intrus. On nomma vingt hommes qui n'avaient aucun rapport avec la gloire, ni même avec les lettres. Ainsi Lavoine, garde des livres du Louvre, parce qu'il avait bien marié la fille de Colbert; la Loubère, parce qu'il avait fait rire Pontchartrain; Roland, parce qu'il était commis du contrôleur Desmaretz. Personne ne protestait contre cette servilité. Mézeray n'était pas toujours là pour déposer sa fameuse boule noire. « On sait que le célèbre historien voulait, par sa protestation, « laisser à la postérité un monument de l'indépendance de l'Académie. »

*
* *

Quel beau livre à faire sous ce titre « *Les Victimes de Boileau* ». Je ne parle pas seulement de ceux dont il a frappé la renommée en plein épanouissement, mais de ceux qu'il a tués en pleine vie. Par exemple l'abbé Cassagnes et l'abbé Cottin; car il n'y a pas à en douter, ils sont morts de ses satires l'un comme l'autre. D'Olivet dans son histoire de l'Académie le dit en toutes lettres : « Le trait satirique dont le cœur de M. l'abbé Cassagnes fut blessé eut des suites déplorables. Quelle douleur de se voir arrêter au milieu de sa course par une raillerie devenue proverbe! Il succombe sous le poids du chagrin. »

Or, cet abbé Cassagnes était un prodige puisque l'Académie le reçut à l'âge de vingt-sept ans, quand elle disait à Molière, à La Fontaine et aux autres de repasser. C'était un ami de Colbert qui lui donna une pension de la cour et le nomma bibliothécaire du roi. Il ne fut pas seulement de l'Académie française, il fut de l'Académie des Inscriptions. Bien mieux, il fut choisi parmi les quatre premiers. Il fut encore d'une autre Académie, car il était une des étoiles de l'hôtel Rambouillet. Qu'avait-il fait pour cela? Une homélie, un ode, un poëme et un sonnet.

Boileau avait été bien féroce de s'attaquer à un si léger bagage. C'était brûler de la poudre pour tuer un papillon.

Et Cottin, abbé de Montfronchel et Chanoine de Bayeux! Ils se mirent à deux pour le tuer : Boileau commença, Molière donna le dernier coup. Et pourtant Arthénice et Julie avaient anagrammatisé son nom à l'hôtel Rambouillet, comme le dit ce bon abbé d'Olivet; « était-il donc si méprisable pour être immolé à la risée du public? Ce bel esprit qui faisait les délices de l'hôtel de Guise, de l'hôtel de Nemours, de l'hôtel de Rambouillet. Mlle de Montpensier le trouvait charmant. Toutes les mondaines qui vont aujourd'hui écouter le docte Caro, n'eussent pas manqué un des seize carêmes de l'abbé Cottin, car c'était aussi un philosophe, ce chrétien. L'histoire de l'Académie dit qu'il écrivit sur « les Principes du monde et sur l'immortalité de l'âme. » Il paraphrasa « avec beaucoup d'agrément » le Cantique des Cantiques. Les femmes qui l'écoutaient se tordaient dans les vapeurs bleues. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque. Selon Perrault, il aurait pu dire par cœur Homère et Platon. Par-dessus le marché, c'était la plus fine lame de son temps. On lui demanda pourquoi il ne pourfendait ni Boileau, ni Molière. Il fit cette belle réponse qui lui fait pardonner d'avoir été de l'Académie : « C'est qu'on ne me pardonnerait pas si je tuais de pareils hommes. » Tout en disant cela, il sentait que le coup était mortel. Et il en mourut!

Dernier trait caractéristique, ces deux miracles de l'hôtel Rambouillet, nommés académiciens au sortir du berceau, tombèrent en enfance avant de mourir.

*
* *

Parmi les curiosités académiques, il y a celle-ci; on se croirait en Chine quand on y réfléchit un peu : Un aspirant est élu. Il a le droit de se croire immortel. — Pas plus que vous ni moi, avant la cérémonie. Quelle

cérémonie? Celle du discours. Pourquoi ne prononce-t-il pas tout de suite son discours? C'est bien simple. Piron a donné la formule :

Messieurs, je vous remercie.

Ce à quoi l'Académie répond :

Monsieur, il n'y a pas de quoi.

Et tout est dit.

Mais l'Académie ne pense pas ainsi. Il lui faut les formules sacramentelles des autres âges :

Messieurs, vous êtes un dieu.

Ce à quoi elle répond :

Monsieur, vous en êtes un autre.

Mais cela ne se dit pas en quatre mots. Le nombre des lignes est fixé d'avance. Il faut savoir parler ou plutôt lire tout haut pendant une heure. Ce qui est fort ennuyeux pour celui qui lit comme pour celui qui écoute. Respectons les usages. Et puis il y a autre chose. Le directeur de l'Académie qui répond au récipiendaire, — un vrai mot de la maison — doit prouver au jeune immortel qu'il vient laver son linge en famille. Jusque-là, il était indigne. On lui reproche son caractère et ses livres. Mais comme il promet d'être sage, on le débarbouille de son passé et de ses tartines de confitures, comme les chambrières débarbouillaient le petit Pantagruel.

Maintenant, pourquoi le nouvel élu, qui avait l'habitude de faire un chef-d'œuvre, comme le *Cid* ou *Ruy-Blas*, en une semaine, est-il toute une année à produire son discours de réception?

C'est qu'un discours d'Académicien est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, puisqu'il doit parler de tout sans rien dire.

Et voilà pourquoi pendant toute une année, le jeune immortel n'est qu'un diacre littéraire qui n'a pas le droit de dire la messe à l'Institut, c'est-à-dire de voter, ni de toucher les jetons de présence.

Je reviens à ce mot ridicule de *récipiendaire*. Je serais désespéré d'être jamais un récipiendaire, moi qui respecte l'Académie comme une institution de la vieille France. Les quarante ont été chercher ce mot, chez les latins, comme s'ils n'avaient pu en forger un pour la

cérémonie. L'Académie française était dans son droit de créer du français au lieu de travestir du latin, chaque fois que le mot latin n'était ni rapide, ni coloré, ni bien sonnant. *Recipiendus* tant que vous voudrez, à l'Académie des Arcades, mais pour Dieu, pas à Paris. En l'asservissant ainsi aux origines extra-muros, vous serez forcé de pousser les choses à bout, c'est-à-dire de dire le récipiendeur de celui que reçoit puisque vous dites de celui qui est reçu le récipiendaire. Vous serez aussi forcé de faire le verbe, pour être tout à fait Académique; vous direz par exemple : « Ce jour-là je récipiendais; hier j'ai été récipiendé. » O grands hommes, ayez donc des oreilles et de l'imagination, au lieu de vous pencher éternellement sur la lettre morte du passé.

***

Si l'Académie a été créée par un homme, Richelieu ou Conrard, ce sont les femmes qui font les académiciens. Si vous avez la voix des femmes, je veux dire des femmes académistes, vous pouvez vous passer de la voix de l'opinion publique. Un des vôtres a dit : l'homme s'agite Dieu le mène; il s'est trompé; il faut dire l'homme s'agite la femme le mène; voilà pourquoi on dit aussi : Où est la femme? Fontenelle avouait que c'était dans le *coin des femmes* qu'il avait fait son stage pour l'Académie, Mais la femme s'en va retrouver aujourd'hui l'hôtel Rambouillet, voire même la chambre bleue de Ninon? Celle-là aussi a fait des Académiciens, celle-là qui fut le trait d'union entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau, je pourrais dire aussi le trait d'union entre un amant de la veille et un amant du lendemain.

***

Béranger, voisin d'Arsène Houssaye à Beaujon, vint un matin demander au poète si la chanson *Béranger à l'Académie* était de Béranger ou d'Arsène Houssaye. Et il embrassa l'auteur du *Quarante et unième fauteuil* en lui disant : « Vous me feriez croire que je chante encore. »

Rien n'a manqué au succès de ce livre, ni les approbations ni les critiques. Si on l'a loué sans bien le comprendre, l'a-t-on critiqué toujours en connaissance de cause? L'auteur est encore étonné d'entendre chanter partout la chanson de *Béranger à l'Académie*. Si on la chante, est-ce parce qu'on la croit de Béranger? est-ce parce que le peuple sait que l'Académie ne chante guère ses airs d'amour et de liberté? Je dois dire que les meilleurs éloges lui sont venus de l'Académie elle-même. Parlerai-je d'un éloge plus singulier? Un roi étranger — très étranger aux lettres françaises — lui a envoyé une croix avec ce compliment : « Pour votre belle histoire des illustres membres de l'Académie glorieuse instituée par Richelieu, les Descartes, les Molière, les Pascal, les Jean-Jacques Rousseau. » L'auteur était fort embarrassé à la lecture de la lettre royale. Était-ce une épigramme à l'Académie? L'ambassadeur lui a affirmé que le roi son maître ne raillait jamais. L'auteur n'a pas renvoyé la croix, mais il ne l'a pas portée.

Les critiqueurs à propos de ce livre ont dit leur mot— un beau mot — sur l'Académie. Mais je veux reproduire ici le jugement d'un homme de beaucoup d'esprit qui ne fait pas métier d'écrire : M. le duc de Rovigo. Ces pages éloquentes sont l'expression de l'état des esprits à la publication de l'*Histoire du quarante et unième fauteuil* en mai 1855 :

« L'apparition d'une œuvre purement littéraire est un événement. La politique et l'esprit de parti conduisent aujourd'hui toutes les plumes; mais les grands noms de la littérature, fourvoyés tour à tour dans les sentiers de la vie publique, s'inscrivent en vain sur des livres qui n'éveillent plus l'intérêt.

« Enfin un livre nous est né, véritable chef-d'œuvre éclos sous la double inspiration de l'histoire et de la poésie. M. Arsène Houssaye rencontre le style sans le chercher; poète avant tout, la forme chez lui ne trahit ni la préoccupation du rythme ni celle du son. Le lyrisme le porte et ne l'emporte pas.

« Dès les premiers pas, l'*Histoire du Quarante-unième Fauteuil* se présente sous de tels dehors de vraisemblance, que le lecteur se demande si ce fauteuil imaginaire n'est pas le plus réel de tous. Comment admettre que Descartes, Molière, Pascal, Saint-Simon, Regnard, La Rochefoucauld, Lesage, Joseph de Maistre, Rivarol, Balzac, — nous en passons, — n'ont jamais fait partie du cénacle fondé par le cardinal? M. Arsène Houssaye se contente de prouver que l'Académie a laissé à la porte autant de grands hommes qu'elle en a reçus; nous allons plus loin, nous penchons à croire que le chiffre des exclusions dépasse de beaucoup celui des admissions. Ajoutons aux noms déjà cités ceux de Rotrou, de Beaumarchais, de Scarron, du cardinal de Retz, de Bourdaloue, de Vauvenargues et d'André Chénier, et le dédain de l'Académie ne s'explique plus que par la tendance des coteries à étouffer le génie sans cesse et partout.

« M. Arsène Houssaye résume la vie litéraire de chacun des académiciens qui se sont succédé sur le quarante et unième fauteuil, décrit leur réception, reproduit leurs discours de joyeux avènement, les fait mouvoir, disserter, discuter, restituant à chacun son style, ses habitudes d'esprit et de langage, prêtant un dialogue à Boileau, une protestation à Thomas Corneille, une chanson à Béranger. Et sous le charme de la diction, sous le sérieux de l'idée, la fiction disparaît : ce mode de glyptique imaginaire et pratique d'une main si habile, que l'œil hésite et se laisse prendre à la fermeté des contours.

« Nous aimons les franches allures de M. Arsène Houssaye; les révélations sincères ne lui coûtent pas. Il fait justice, sans hésiter, de ces légendes qui s'attachent au cercueil des poëtes morts de folie ou d'amour, et de quel amour! La pléiade mélancolique des cygnes affamés est un mensonge, c'est-à-dire une calomnie. Gilbert est mort d'orgueil, Malfilâtre d'*amour*, Hégésippe Moreau et Gérard de Nerval du mal de la vie : voilà la vérité. »

Ainsi parlait M. René de Rovigo. Parmi ceux qui ont jugé l'Académie à propos de l'*Histoire du quarante et unième fauteuil*, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Hector Roqueplan, Edmond About, Francisque Sarcey ont dit fort spirituellement des choses fort sensées.

M. de Lamartine fut le premier par une lettre éloquente à remercier l'auteur d'avoir dit la vérité à l'Aca-

démie. Il devait bientôt la dire lui-même dans ce beau langage qui dore et illumine tout ce qu'il touche :

« L'Académie française avait été, dans le principe, un hochet littéraire de la vanité de Richelieu, puis un luxe de cour, puis un moyen de discipliner les lettres et de dorer le joug que voulait leur imposer le despotisme. Cette institution, plus forte que la main qui prétendait la façonner à la servitude, n'avait pas tardé à créer contre tout despotisme une force ingouvernable par toute autre puissance que l'opinion. Avant l'époque des représentations nationales, elle s'était constituée par sa nature et à son insu le corps représentatif de la pensée. Elle avait créé, en face du corps de la noblesse, du corps parlementaire, du corps ecclésiastique, la corporation des hommes de lettres. De ces écrivains isolés dans leur faiblesse individuelle, elle avait fait une caste pensante, un parlement de l'intelligence, une sorte d'Église laïque Trois choses bien contraires à Richelieu, à Louis XIV et à la monarchie.

« Il y a deux faces à cette institution tant controversée de l'Académie française, et deux manières de la juger, selon qu'on la considère au point de vue de l'émulation qu'elle était destinée à donner au génie national, ou au point de vue de l'ascendant et de l'autorité qu'elle peut donner à la pensée.

« Sous ce premier rapport, c'est-à-dire comme corps destiné à faire naître et à élever le niveau du génie dans la nation, c'est à nos yeux une institution puérile; nous dirons plus, c'est une institution complètement contraire à son but. Ce ne sont pas les corps qui font naître le génie, c'est la nature; ce ne sont pas même les corps qui reconnaissent, qui constatent, qui honorent le génie, c'est la postérité.

« Si vous voulez rabaisser, étouffer, absorber, persécuter même un homme de génie, faites-le membre d'un corps littéraire ou politique. S'il a du caractère, il brise à l'instant le cadre trop étroit dans lequel sa trop grande individualité ne peut se renfermer ; il fait éclater le cadre, il devient ennemi-né de ce qui le rétrécit, et il a bientôt pour ennemis lui-même tous les membres du corps, offusqués par sa supériorité.

« S'il n'a point de caractère, il se plie, il se ravale, il s'abaisse au niveau de la médiocrité commune; il abdique son génie, il lui substitue l'esprit de corps : ce n'est qu'à cette condition qu'il est souffert ou honoré. Cette loi est sans exception; car quelle que soit la supériorité relative des hommes élus à titre d'intelligence dans un corps intellectuel, c'est une loi de la nature que l'empire y appartient toujours à la médiocrité. Pourquoi ? nous dira-t-on. Parce que la nature ne crée pas quarante ou mille supériorités de la même taille d'esprit dans une nation ou dans un siècle, et que dans un corps, qu'il soit composé de mille ou qu'il soit composé de quarante esprits éminents, la supériorité culminante est toujours en minorité, et la médiocrité relative toujours en majorité. Dans toutes les délibérations parlementaires, la supériorité individuelle sera donc inévitablement opprimée, et la médiocrité nombreuse toujours triomphante. C'est ce que l'on voit clairement dans la conduite des choses humaines: le niveau de l'intelligence s'y abaisse en proportion exacte du nombre des délibérants. Ce n'est la faute de personne, c'est celle de la nature; elle a plus de surface que de sommités dans ses créations; il se forme ce qu'on appelle en géométrie une *moyenne* d'intelligence et de volonté qui est la résultante du nombre des êtres doués de pensée et de volonté dans le corps, et cette moyenne est toujours à égale distance du génie et de l'imbécillité; c'est ce qu'on appelle médiocrité. On peut dire, avec une parfaite exactitude, que la médiocrité gouverne le monde. Voilà sans doute pourquoi il est si souvent mal gouverné.

« On peut dire avec la même certitude que la médiocrité gouverne les académies. Le génie, qui est la supériorité naturelle et transcendante, n'a donc rien à bénéficier des corps académiques; car il n'y entre qu'à la condition de se niveler, et il n'y conserve sa place en surface qu'à la condition de la perdre en hauteur. Aussi la gloire littéraire force-t-elle quelquefois les portes des académies ; mais elle y entre toute faite elle n'en vient pas.

« Ce n'est donc pas aux académies que les nations doivent leur gloire littéraire. S'il fallait tout dire, je croi-

rais plutôt que les académies nuisent à la formation de ces phénomènes toujours isolés d'intelligence qui deviennent les lustres des peuples sur la nuit des temps. Homère, Virgile, Dante, Shakspeare, Milton, Camoëns, Cervantès, n'étaient membres d'aucun corps privilégié des lettres. Les hommes de cette taille font leur gloire, ils ne la reçoivent pas.

*
* *

On sait qu'Edmond About, continuant le paradoxe de M. Arsène Houssaye, conta sa réception à l'Académie. On trouve cette incomparable fantaisie dans ses œuvres. Nous n'en voulons détacher qu'un alinéa sur le style de l'historien du *41e fauteuil de l'Académie.*

« Le style d'Arsène Houssaye est de ceux qui échappent à la critique et à l'analyse : il n'appartient à aucune école ; il ne se place dans aucun casier, et les pédants de catégorie ne sauraient auquel le comparer. Tantôt il s'avance ample et majestueux comme un fleuve, tantôt il sautille comme un ruisseau qui descend les montagnes. Ses idées et ses phrases courent, s'arrêtent, reviennent, se culbutent et s'entassent les unes sur les autres comme ces libres troupeaux qui voyagent sans guides dans les savanes de l'Amérique. Il en est le maître et non le conducteur, elles sont à vous mais vous ne les conduisez pas : à peine s'il peut suivre des yeux leur course emportée et tumultueuse. La différence est la même entre lui et un écrivain rassis, qu'entre un riche qui ne peut ni compter ni gouverner sa fortune, et un petit propriétaire qui a ses affaires en ordre et chaque chose sous la main. »

Panurge dirait : Faut-il me marier ou ne pas me marier — à l'académie ? — Si je suis académicien, je serai un des quarante, mais je m'ennuierai comme quarante, surchargé d'honneurs, mulet portant des reliques. Il me faudra aller une fois par semaine sous cette sombre coupole qui est la préface du tombeau ; deviser avec ces immortels qui ont déjà un pied dans l'autre monde. Et deviser de quoi? de leurs rhumatismes, de leur goutte, de leur pierre, de toutes leurs caducités. Tout cela, moyennant douze cents livres par an. Sans compter qu'il

me faudra distribuer des prix de thème français et des prix de vertu. Pas le plus petit mot pour rire. Excepté quand on travaille au dictionnaire.

Mais, reprend Panurge, si je ne suis pas de l'Académie, je ne serai pas des fêtes de l'Institut. Je n'aurai pas la joie de voter contre mes meilleurs amis pour leur prouver que ce ne sont que des va-nu-pieds indignes de passer par le pont des Arts. Je n'aurai pas la joie de voter pour les princes et les ducs. Je n'aurai pas la joie de porter un habit de perroquet et une épée débonnaire qu'on ne sort jamais du fourreau, symbole de l'esprit que j'aurai là-bas. Je n'aurai pas la joie de passer tout vivant dans le royaume des Immortels. Enfin je n'aurai pas la joie de regarder sans rire les quarante augures, y compris moi-même.

Si je suis de l'Académie, continue Panurge, il me faudra subir les compliments des imbéciles littéraires qui s'imaginent que le pont des Arts est le pont aux-ânes.

Mais si je ne suis pas de l'Académie, de quoi aurai-je l'air, moi qui n'ai rien fait pour être illustre ? On ne saurait trop, sur cette question, rouvrir Rabelais aux chapitres de Panurge consultant tous les oracles. Si Panurge, je me trompe, si Rabelais entrait aujourd'hui à l'Académie, la coupole sauterait par-dessus les Invalides, sous son éclat de rire olympien.

Nous détachons cette page d'une lettre d'Arsène Houssaye à lord Lytton, vice-roi des Indes et poète charmant :

« Mes flatteurs — qui n'en a pas ! — me disent comme vous, cher ami : « Pourquoi n'êtes-vous pas de l'Académie ? » Je leur réponds : « Si j'étais de l'Académie, vous ne manqueriez pas de me demander pourquoi j'en suis. »

Il y a des gens prédestinés à l'Académie : d'abord ceux qui ne sont pas des gens lettrés ; ensuite ceux qui, parmi les gens de lettres, ont pris le bras de la pédagogie, cette muse studieuse et embêtante. Mot académique s'il en fut.

La Fantaisie m'a entraîné de bonne heure dans les sentiers perdus de l'art et de la poésie ; loin des chemins consacrés qui mènent à tout.

Il y a dans ma famille une devise qui dit : *Plus loin.* Ce plus loin m'a jeté dans toutes les aventures sans me donner le regret des vanités qui m'appelaient en route.

Je n'ai pas eu besoin de me boucher les oreilles. Je voyais mes amis si heureux de toutes les gloires amères, que leur bonheur me suffisait.

« Quelques journalistes qui n'ont pas la mémoire des dates, m'accusent d'avoir fait l'histoire du *Quarante-unième fauteuil*, parce que « l'Académie ne m'avait pas reçu dans son sein. »

« Mon Dieu, j'aurais peut-être été très heureux de m'endormir « sur le sein » de l'Académie ; mais la Vérité, c'est que mon livre fut commencé au temps où Victor Hugo frappait à la porte sans qu'on daignât lui ouvrir. Répétition de la candidature de Pierre Corneille.

« Mon livre parut plus tard; mais j'étais encore trop jeune alors pour faire un académicien, quoique déjà Lamartine, Vigny et Musset m'offrissent d'être de l'illustre compagnie.

« C'est seulement vingt ans après que je me suis présenté parce que Victor Hugo et Alexandre Dumas II ont réussi à me pervertir.

« Et comment me suis-je présenté? En ne me présentant pas.

« C'était quelques jours avant l'élection qui eut lieu pour remplacer M. Patin. J'envoyai des cartes et je ne fis que trois ou quatre visites. Il était d'ailleurs trop tard.

« On me donna douze voix, M. Boissier en obtint seize, M. Grenier sept. Si les sept voix de M. Grenier, voix promises depuis longtemps à un camarade de collège, eussent été pour moi, car c'était sept voix amies, je devenais académicien, — et je trahissais mon livre. Voyez à quoi tiennent les destinées académiques. Il s'en fallut de peu, que je passasse Dieu, comme l'abbé Cassagnes et l'abbé Cottin, — car je ne veux pas me comparer aux Illustres.

« Oui un peu plus je succédais glorieusement à Bourzeys, à Galloix, à Mongier, à La Ville, à Suard, à Roger et à Patin, car ce 31me fauteuil est encore à illustrer!

« C'était au-dessus de mes forces.

« On me fit d'ailleurs des compliments, — il n'y avait pas de quoi — en me disant que quiconque commençait par douze voix était sur d'être des Quarante. Mais depuis je n'ai pas repassé le pont des Arts, parce que, si on daignait me donner un des quarante fauteuils, je ne me trouverais bien chez moi que dans le Quarante-unième.

***

La fortune du *Quarante-unième fauteuil* a été des plus imprévues.

Arsène Houssaye n'avait écrit ce livre que pour quelques lettrés; il s'est trouvé que tout le monde a fait le succès du livre pour venger les grands esprits du Quarante-unième Fauteuil.

L'Académie elle-même, depuis la première édition, a donné raison à l'historien, en n'ouvrant pas sa porte à Balzac, Lamennais, Béranger, Alexandre Dumas, Gozlan, Théophile Gautier, George Sand, Süe, Michelet, Paul de Saint-Victor.

Et qu'importe! Un des poètes du siècle a dit : « Il y a immortalité et immortalité : rien ne ressemble moins à celle des grands écrivains que celle des immortels de profession ! »

***

Richelieu a donné quarante fauteuils à l'Académie. M. Arsène Houssaye lui en a donné un quarante et unième.

Or, il s'est trouvé que ce 41e fauteuil a été occupé par autant de beaux esprits que tous les quarante ensemble.

M. Arsène Houssaye a voulu venger tous les hommes illustres que l'Académie n'avait pas jugés dignes d'occuper un des quarante fauteuils. Aussi le succès de ce livre devenu classique est-il dû à cette action chevaleresque, tout autant qu'au talent de l'auteur. Et l'auteur ne s'est pas contenté de peindre dans leur vie et dans leurs œuvres les grands hommes du Quarante et unième fauteuil: Souvent il a fait parler ses élus, inventant lui-même des discours de réception qu'il a marqués du cachet de chacun, tout en y imprimant son accent original.

En ces livres de haute fantaisie littéraire, n'est-ce pas l'originalité qui donne la saveur?

Si le succès consacré par cette quinzième édition a étonné beaucoup de monde, il a bien plus étonné l'auteur, qui croyait n'avoir écrit ce livre que pour l'élite des lettrés. C'est qu'en France tout acte de justice est compris, c'est que tout livre né de l'esprit fait son chemin dans la nation la plus spirituelle du monde, même en ses jours de béotisme.

LES ÉDITEURS.



